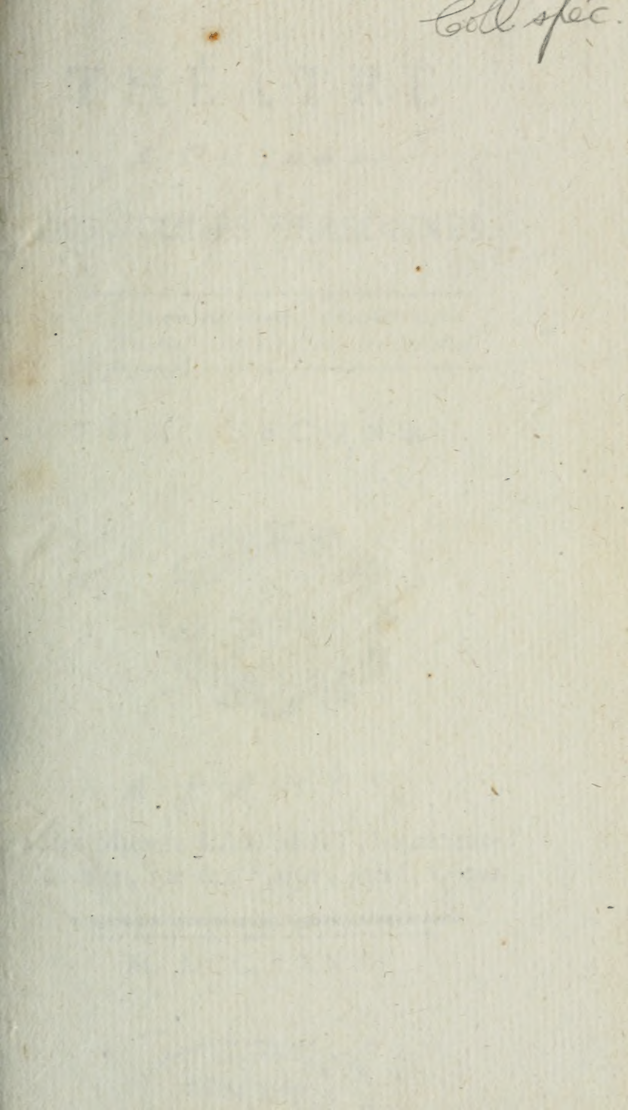




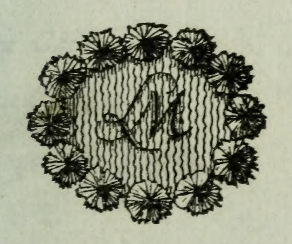



Coll spec.

THÉÂTRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES.

Leçon commence, exemple achève.
La Motte, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

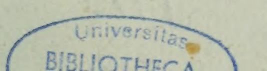
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXV.




CSP

TABLE

Des Pièces contenues dans ce second Volume.



LA COLOMBE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ROSINE.

AMÉLIE, *Sœur de Rosine.*

ZÉLIS, *Amie de Rosine & d'Amélie.*

COLIN, *Jardinier.*

La Scène est dans une Maison de campagne.



LA COLOMBE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Jardin.

ROSINE, AMÉLIE, COLIN.

(La toile se lève, & l'on voit Amélie auprès d'un arbre, & tenant une Colombe contre son sein; Rosine tient une corbeille de fleurs, & considère sa Sœur en rêvant; elle est appuyée sur un oranger; Colin arrose l'oranger.)

ROSINE, *après un moment de silence.*

Elle ne songe qu'à sa colombe!......

AMÉLIE.

Pauvre petite colombe, comme elle

reste-là sur mon cœur ! Comme elle est douce & tranquille ! Que je l'aime ! (*Elle la baise.*)

ROSINE, *haussant les épaules.*

Cela est touchant !....

AMÉLIE.

Colin, avez-vous mis du grain & de l'eau dans la volière ?....

COLIN.

Oui, Mademoiſelle....

AMÉLIE.

Tenez, portez-y ma colombe; mais prenez bien garde de lui faire du mal !.... Doucement donc, vous âllez la blesser... là, fort bien, délicatement, comme cela. Attendez, Colin, que je lui dise adieu !.... (*Elle la baise encore & la caresse.*) Charmante petite créature ! Allez, Colin.... (*Colin sort avec la colombe.*)



SCÈNE II.

ROSINE, AMÉLIE.

ROSINE.

En vérité, ma sœur, je vous admire de pouvoir ainsi, à votre âge, vous occuper d'un oiseau !.....

AMÉLIE.

Mais, moi, je ne critique pas votre goût pour les fleurs ; pourquoi, Rosine, vous moquez-vous de ma colombe ?....

ROSINE.

Ah, quelle différence ! Les fleurs ne sont pour moi qu'un simple amusement, & votre triste tourterelle est pour vous l'objet d'un sentiment très-vif, très-tendre....

AMÉLIE.

Très-vif !..... très-tendre !.... quelle folie !..... Mais, après tout, une colombe douce, sensible, est plus faite pour intéresser qu'une rose.....

ROSINE.

Aussi, vous sacrifierois-je sans peine toutes mes roses, mes orangers, mon lilas blanc, & jusqu'au myrte charmant que Zélis m'a donné; & vous, Amélie, vous ne pourriez vous résoudre à me donner votre colombe.

AMÉLIE.

Que signifient ces reproches?.... Depuis quand, Rosine, doutez-vous de mon amitié? s'est-elle jamais démentie?

ROSINE.

Ah, je m'entends.....

AMÉLIE.

Pour moi, je ne vous comprends pas...

ROSINE.

Changeons d'entretien.... Zélis arrive aujourd'hui.

AMÉLIE.

Après six mois d'absence, qu'il me sera doux de la revoir!....

ROSINE.

Oh! je n'en doute pas; car, s'il faut ex-

pliquer ma pensée, vous n'avez jamais rien aimé comme Zélis....

AMÉLIE, *souriant.*

Le croyez-vous, ma sœur ?....

ROSINE.

Oui, pas même votre colombe....

AMÉLIE.

Je me rappelle qu'autrefois vous eûtes l'injustice de croire que je vous préférois Zélis ; mais, depuis son départ, vous me paroissiez entièrement guérie de cette prévention..... Quand vous m'en assuriez, vous me trompiez donc, ma sœur ?....

ROSINE.

Je ne vous tromperai jamais, Amélie... mais je vous aime trop pour n'être pas souvent inquiette, agitée, & peu d'accord avec moi-même.... Vous êtes ma seule & véritable amie, & je ne puis souffrir qu'une autre partage avec moi votre confiance & votre tendresse....

AMÉLIE.

Vous méritez l'une & l'autre, & vous

êtes ma sœur ; ainsi quand Zélis auroit toutes les qualités qui m'attachent à vous, je vous aimerois toujours mieux qu'elle...

ROSINE.

Parce que je suis votre sœur ! Ah, que cela est froid !....

AMÉLIE.

Mais comptez-vous pour rien le nœud si doux qui nous unit, ces liens sacrés du sang, qui nous font un devoir de nous chérir ?...

ROSINE.

Ainsi donc vous ne m'aimez que par devoir ?....

AMÉLIE.

Non, mais ce devoir me rend ma tendresse plus chère.

ROSINE.

Oh ! que nous sentons différemment !... Mais, quelqu'un vient...

AMÉLIE.

C'est peut-être Zélis !....

ROSINE.

En effet, je crois reconnoître sa voix....

AMÉLIE, *elle court au-devant de Zélis.*

Ah! c'est-elle sûrement.

ROSINE.

Quelle joie!..... Quels transports!....... Que feroit-elle de plus pour moi!..... Allons, contraignons-nous.

(*Amélie & Zélis reviennent en se tenant sous le bras.*)

SCÈNE III.

ROSINE, AMÉLIE, ZÉLIS.

ZÉLIS.

Ou est-elle donc?

AMÉLIE.

La voilà....

(*Rosine fait quelques pas, Zélis court à elle & l'embrasse.*)

ZÉLIS.

Rosine, Amélie, quel bonheur pour moi de me retrouver avec vous !.....

ROSINE.

Croyez que mon cœur le partage....

AMÉLIE & ROSINE.

Nous ne vous attendions que ce soir.

ZÉLIS.

Oh ! nous sommes venues sans nous arrêter.... Ma mère avoit tant d'impatience de revoir la vôtre ; car elle l'aime comme nous nous aimons. Pendant qu'elles sont enfermées ensemble, causons en liberté : on a tant de choses à se dire après une absence aussi longue !....

AMÉLIE.

D'abord, vous nous conterez vos voyages.

ZÉLIS.

Oh ! ce sera le sujet de plus d'un entretien.

ROSINE.

Combien avez-vous fait de lieues ?....

ZÉLIS.

J'en ai fait le calcul sur mon journal.... Je vais vous le dire, attendez...... Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingt lieues.

ROSINE & AMÉLIE, *ensemble.*

Vous avez fait quatre-vingt lieues ?.....

ZÉLIS.

Tout autant. . . .

ROSINE.

Cela est prodigieux !....

AMÉLIE.

Quatre-vingt lieues en six mois ? Vous devez être bien fatiguée ?.....

ZÉLIS.

Non, pas trop.

ROSINE.

Ah ça, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé ?....

ZÉLIS.

Oh ! je l'ai trouvé..... bien bruyant..... c'est un train !....

AMÉLIE.

Vous avez vu les Tuileries, l'Opéra?....

ZÉLIS.

Oui. Mais je n'aime pas l'Opéra, il y fait trop chaud; & puis l'on est enfermé là comme dans une prison. Il n'y a que les Demoiselles qui chantent & qui dansent, qui soient aux bonnes places.

ROSINE.

Et les Tuileries!.... On dit que c'est une si belle promenade.

ZÉLIS.

Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau sale!.....& puis pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, sans en trouver un seul brin....

ROSINE.

Oh! j'aime mieux notre allée de saules sur le bord de la rivière.

ZÉLIS.

Et moi aussi, je vous assure.

AMÉLIE.

Voyez un peu comme les Voyageurs mentent, avec tous leurs beaux récits des Tuileries !.....

ZÉLIS.

Moi, qui suis vraie, vous pouvez m'en croire ; le séjour que nous habitons vaut mille fois mieux que Paris. Ici l'air est si pur, si parfumé..... la campagne si fleurie, si riante !...... J'étois triste à Paris ; toujours des murs, des maisons, point de verdure au mois de Juin ; si vous saviez comme cela serre le cœur !.....

ROSINE.

Oh, je l'imagine facilement.....

AMÉLIE.

Vous serez donc bien aise de revoir toutes nos anciennes promenades ?....

ZÉLIS.

Oh, demain je me lève avec le jour... Mais par où commencerons-nous ?

ROSINE.

Nous irons à la prairie.

ZÉLIS.

Oh, la prairie !...... Que j'y sauterai de bon cœur..... Ah, j'oubliois de vous dire.... Il est défendu de sauter aux Tuileries !......

AMÉLIE & ROSINE.

Bon !.....

ZÉLIS.

Oui, réellement défendu..... Il faut s'y promener d'un pas bien grave, comme cela..... (*Elle se promène avec une gravité ridicule.*)

ROSINE.

Ah, juste ciel, quel pays !..... J'espère que je n'y voyagerai jamais.....

ZÉLIS.

Oh, vous en verrez bien d'autres, quand je vous lirai mon journal...... Vous y trouverez le détail de tout ce que j'ai souffert....

AMÉLIE.

Ah, mon Dieu !

ZÉLIS.

Et cela dès le lendemain de mon arrivée à Paris.....

ROSINE.

Comment donc?

ZÉLIS.

Le premier jour on m'arracha deux dents; le lendemain on me mit deux mille papillotes, le troisième on m'essaya un corps qui m'étouffoit, & le huitième.... Ah, ce fut là le vrai supplice....

AMÉLIE.

Réellement vous m'inquiétez.

ZÉLIS.

Le huitième on me mena au Bal.

ROSINE.

Comment, ce n'est que cela; mais je me faisois du Bal une idée délicieuse.....

ZÉLIS.

Ah, juste ciel! dans quelle erreur vous étiez..... La préparation seule en dégoûteroit pour la vie..... Si vous saviez ce que c'est qu'une toilette pour le Bal, c'est la chose la plus douloureuse, & en même-temps la plus comique....

ROSINE.

Ah, contez-nous donc cela....

ZÉLIS.

Moi, j'étois charmée d'aller au bal.... Hélas ! je ne le connoissois pas. On m'avoit seulement parlé de danses & de colations, je n'en avois pas demandé davantage, & j'attendois le jour du bal avec impatience ; enfin il arrive, & l'on me dit qu'on va m'habiller en Bergère.

AMÉLIE.

En Bergère ? l'habit du moins étoit bien choisi ; il doit être commode pour danser....

ZÉLIS.

Oui, commode, joliment. Ils ont à Paris une drôle d'idée des Bergères ; vous allez voir. D'abord on commence par m'établir sur la tête un énorme coussin...

ROSINE.

Un coussin ?....

ZÉSIS.

Oui. Ils appellent cela *une tocque*....

Et puis on attache cette tocque avec de grandes épingles longues comme le bras ; ensuite on mit là-dessus je ne sais combien de faux chevenx......

AMÉLIE.

De faux cheveux ? Et vous en avez de si beaux !

ZÉLIS.

N'importe, il faut des faux cheveux ; ils aiment tant l'art, qu'ils l'employent même quand il n'est bon à rien, & très-souvent quand il enlaidit : c'est ainsi qu'avec leur maudit *hérisson*, ils me firent une tête monstrueuse........ Et par-dessus cela on plaça un grand chapeau ; & par-dessus le chapeau, de la gaze & des rubans ; & par-dessus les rubans, un boisseau de fleurs ; & par-dessus les fleurs, une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avoit au moins deux pieds de hauteur.....

ROSINE.

Mais, finissez donc, vous exagérez, ma chère Zelis ; comment pouviez-vous avoir la force de porter tout cela ?.....

ZÉLIS.

Aussi étois-je accablée sous le faix; je ne pouvois ni remuer, ni tourner la tête; car le moindre mouvement me faisoit perdre l'équilibre & m'entraînoit...... Ensuite on m'habilla, on me mit mon corps neuf, qui me serroit à m'ôter la respiration, on me passa une *considération*....

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ZÉLIS.

C'est une espèce de panier rempli de crin, & fait avec du fer, & excessivement lourd: on me para d'un habit tout couvert de guirlandes, & puis on me conduisit au bal; & l'on me dit: *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoiffer, & de chiffonner votre habit, & divertissez-vous bien.*

ROSINE.

Ah, pauvre malheureuse!..... Et pûtes-vous danser?

ZÉLIS.

Hélas! je pouvois à peine marcher....

AMÉLIE.

Cependant on vous lâcha dans le bal

ZÉLIS.

Oh ! vous n'y êtes pas. On m'établit sur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vint me prier. J'attendis long-temps ; j'avois l'air si triste & si malheureux, que personne ne s'avisoit de penser que j'eusse la moindre envie de danser. A la fin pourtant je fus priée ; mais la place étoit prise, & je revins à ma banquette.

ROSINE.

Comment, la place étoit prise ?

ZÉLIS.

Et vraiment oui ; à ces Bals, les Demoiselles qui courent le mieux, sont celles qui dansent le plus ; elles vont retenir leurs places......

AMÉLIE.

Comment ! il n'y en a pas pour tout le monde ?....

ROSINE.

Mais, d'ailleurs, cela est bien impoli d'empêcher les autres de danser.

ZÉLIS.

Oh ! j'ai trouvé au bal des Demoiselles qui étoient bien pis qu'impolies, car elles étoient cruelles ; elles se moquoient de mon air souffrant & embarrassé ; elles me regardoient de la tête aux pieds avec une mine.... une vilaine mine, je vous assure. Et puis elles rioient entr'elles, & aux grands éclats.

AMÉLIE.

Fi donc. Eh bien, de tout ce que vous nous avez conté, voilà ce que je conçois le moins.

ZÉLIS.

J'étois sans doute ridicule ; mais j'avois l'air timide & mal à mon aise ; n'auroient-elles pas dû me plaindre & m'excuser ?

ROSINE.

Oh bien, s'il en vient jamais ici avec leurs tocques, leurs considérations, leurs perruques & leur rouge, je me moque-

rai d'elles aussi, & je les défierai à la course; nous verrons si elles pourront m'atteindre, & si elles sauteront un fossé mieux que moi.

AMÉLIE.

Non, ma sœur, n'imitons jamais ce que nous condamnons: être l'objet d'une moquerie, est un petit malheur; & c'en est un grand de se livrer à ce penchant dangereux, puisqu'on prouve par là qu'on est injuste & cruel.

ROSINE.

Il est triste pourtant qu'il faille être l'opprimé pour avoir le beau rôle.

AMÉLIE.

Oui, mais l'opprimé, dans ce cas, gagne l'intérêt de tous les bons cœurs; comptez-vous cela pour rien?

ROSINE.

Oh, non; car j'aimerois mieux le suffrage d'Amélie, que les applaudissemens de toutes ces méchantes petites Demoiselles qui rioient de la peine & du maintien de Zélis. Mais enfin achevez donc,

Zélis, le récit de votre Bal; finîtes-vous par danser?

ZÉLIS.

Mon Dieu non, la place étoit toujours prise; & bientôt je fus entièrement délaissée par tous les Danseurs.

ROSINE.

La malheureuse! quel pitié cela fait!.... Et la salle du bal étoit-elle bien belle?

ZÉLIS.

Point du tout; & il y faisoit un chaud si insupportable, que quoique immobile sur ma banquette, j'étois en nage.

AMÉLIE.

Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaisir, une fête!....... Ah, quelle différence de cela à nos bals champêtres sur la grande pelouze, où l'on n'étouffe point, où l'on danse tant qu'on veut, & où l'on est si gai!.......

ZÉLIS.

Oh, je suis d'une joie de me retrouver ici!....... Mais revenons à nos projets pour demain: je serois bien tentée d'aller à la

ferme ; il y a de si bon lait !....... A propos, comment se porte la bonne mère Nicole, n'est-elle pas bien vieillie ?

AMELIE.

Non, toujours de même, toujours de bonne humeur.....

ZÉLIS.

Et le petit agneau blanc qu'elle m'avoit promis ?

AMÉLIE.

Ah ! Zélis, il est mort.....

ZÉLIS.

Ah Dieu !........ Eh bien, j'en avois un pressentiment quand je le quittai, vous en souvenez-vous ?

ROSINE.

Oui, je me le rappelle..... Mais Nicole vous en élève un autre.

ZÉLIS.

Et vous, Rosine, avez-vous bien des fleurs cette année ?

ROSINE.

Le myrte que vous m'avez donné est

plus joli que jamais; il m'a causé de l'inquiétude pendant deux jours; un vent du Nord l'avoit frappé; mais, grace aux soins de Colin, il a repris sa fraîcheur.

ZÉLIS.

Ah, Colin, je serai charmée de le revoir......

AMÉLIE.

Vous le trouverez prodigieusement grandi.

ZÉLIS, *à Amélie.*

Et la volière?

AMÉLIE.

Ah, Zélis, depuis trois mois j'ai une colombe charmante; elle me fait négliger tous mes autres oiseaux; elle m'entend, me connoît, vient à moi.... & elle est jolie!.....

ZÉLIS.

Blanche, je parie!....

AMÉLIE.

Oui....

ZÉLIS.

Un collier noir?.....

AMÉLIE.

AMÉLIE.

Justement.

ZÉLIS.

Oh, je meurs d'envie de la voir.

AMÉLIE.

Je vous y menerai tout-à-l'heure.

ZÉLIS.

Et elle vous est attachée?

AMÉLIE.

Oh! d'une manière surprenante.

ZÉLIS.

Prenez bien garde de la perdre.

AMÉLIE.

Je n'ai pas eu le courage de lui couper les ailes, ce qui me laisse un peu d'inquiétude.

ROSINE, *à part.*

Voilà une conversation bien intéressante.

ZÉLIS.

La menez-vous à la promenade?....

AMÉLIE.

Oh, je m'en sépare le moins qu'il m'est possible.

ROSINE, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'elle parle d'une amie ? Je n'y puis plus tenir. (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

AMÉLIE.

Où allez-vous donc, Rosine ?....

ROSINE.

Je vais chercher des fleurs que je veux donner à Zelis.

AMÉLIE.

Venez nous rejoindre à la volière, j'y vais conduire Zelis.

ROSINE.

Il suffit. (*A part.*) J'y serai avant elles.

(*Elle sort en courant.*)



SCÈNE IV.

ZÉLIS, AMÉLIE.

ZÉLIS, *regardant sortir Rosine.*

COMME elle nous quitte brusquement !... A qui en a t-elle ? ....

AMÉLIE.

Je l'ignore.... Vous savez, Zélis, que souvent Rosine a des caprices dont on ne peut expliquer la cause : elle est bonne, sensible ; mais elle s'inquiette & s'agite presque toujours sans raison.

ZÉLIS.

Oui, elle a des idées singulières. Elle se plaît à se tourmenter : par exemple, elle vous aime beaucoup, mais elle ne vous aime pas bien ; car elle ne compte pas entièrement sur vous ; un rien la fâche ou l'alarme ; cela s'appelle, je crois, de la jalousie.

AMÉLIE.

Mais j'ai dit à Rosine qu'elle étoit la plus

chère de mes amies. Si elle doute de ma bonne foi, comment peut-elle m'aimer encore? Si elle me croit, comment peut-elle être jalouse?.... Dans l'une ou l'autre supposition, je ne comprends pas sa jalousie.

ZÉLIS.

C'est que vous êtes raisonnable, & Rosine à cet égard ne l'est pas.

AMÉLIE.

Comment s'y prendre pour la guérir de cette cruelle fantaisie?....

ZÉLIS.

Je ne sais, je crains que cela ne soit fort difficile.

AMÉLIE.

Allons la retrouver.... Mais que nous veut Colin?.... Il a l'air bien effaré....



SCÈNE V.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN.

AMÉLIE.

Que voulez-vous, Colin ?

COLIN.

Ah, Mademoiselle !....

AMÉLIE.

Eh bien ?....

ZÉLIS.

Parlez.... Qu'est-il donc arrivé ?....

COLIN.

Un malheur !....

AMÉLIE.

Ah Ciel ! ma colombe....

COLIN.

Elle est perdue.

AMÉLIE.

Ah, grand Dieu !....

COLIN.

J'ai trouvé la volière ouverte, & la colombe n'y étoit plus.

ZÉLIS.

Allez, Colin, laissez-nous.... (*Colin sort.*) Ma chère Amélie, je vous proteste que je m'afflige mille fois davantage de la perte de votre colombe, que de celle de mon agneau blanc.

AMÉLIE.

Ah, ma pauvre petite colombe!.... Encore si vous l'aviez vue.

ZÉLIS.

Peut-être pourra-t-on la retrouver.

AMÉLIE.

Je ne m'en flatte pas.... Ah, si je lui avois coupé les aîles!....

ZÉLIS.

Hélas, j'y pensois!.... mais je n'osois le dire.



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN, ROSINE, *tenant un pannier ouvert.*

ROSINE, *s'arrête au fond du Théâtre, & dit :*

ELLES sont consternées.

AMÉLIE.

N'entends-je pas ma Sœur ?

ZÉLIS.

Oui, c'est elle.

AMÉLIE.

Eh bien, Rosine, ma colombe !....

ROSINE.

Je sais votre malheur, & je vois qu'il est encore plus grand que je ne l'imaginois, car vous m'en paroissez accablée.

AMÉLIE.

Quel ton d'ironie ! .... Ma Sœur.... Ah ! quand vous étiez inquiette de votre myrte, je ne me suis pas moquée de vous.

ROSINE, *à part.*

Ce reproche me touche.... Je le mérite donc? (*Elle rêve.*)

ZÉLIS.

Amélie, vous êtes injuste; Rosine vous aime; ainsi elle doit partager toutes vos peines: & moi, ne viens-je pas de pleurer votre colombe?... L'amitié de Rosine pour vous seroit-elle moins tendre?

AMÉLIE.

Chère Rosine, vous aurois je affligée?... Oh! pardonnez-moi....

ROSINE, *à part.*

Mon embarras redouble....Ah! qu'ai-je fait?....

AMÉLIE.

Embrassez-moi, ma Sœur..... Mais, qu'avez-vous donc, parlez?....

ROSINE *l'embrasse.*

Amélie....

AMÉLIE.

Eh bien?....

ROSINE, *avec embarras.*

Si vous retrouviez votre colombe, seriez-vous bien contente?....

AMÉLIE.

Quoi, sauriez-vous?....

ROSINE, *du même ton.*

Non, c'est une simple question.....

ZÉLIS.

Cette question m'étonne..... Rosine, vous baissez les yeux, vous paroissez interdite..... Ah! la colombe n'est pas perdue, vous savez où elle est....

AMÉLIE.

Que dites-vous, Zélis? Quoi vous pourriez croire ma sœur capable de vouloir m'affliger, de se faire un jeu de mon inquiétude, & de dissimuler avec moi? Non, Rosine est susceptible, elle est injuste quelquefois; mais elle est aussi franche que sensible, je connois son cœur, & je ne puis le soupçonner....

ZÉLIS.

Qu'elle se justifie donc! .... Mais re-

gardez, regardez comme elle rougit.....
Oh, quelle mine coupable!....

AMÉLIE.

Que signifie l'état où je vous vois, ma Sœur, seroit-il possible?....

ROSINE.

Ah, ma chère Amélie!.... (*Elle pleure.*)

AMÉLIE.

Rosine..... Qu'est-elle devenue ma colombe? Ne me le cachez pas.

ZÉLIS.

Eh bien, Rosine l'a volée, cela est clair.

AMÉLIE.

Vous ne dites rien, ma Sœur?

ZÉLIS.

Je répondrai pour elle. Eh! l'histoire de la colombe est écrite sur son visage. Rosine étoit jalouse de la colombe, & elle a volé & enfermé sa rivale.

AMÉLIE.

Rosine!....

ROSINE.

Ah, ma Sœur! que vous dirai-je?.....

Zélis l'a deviné.... Oui, j'ai votre colombe. Je comptois cependant vous la rendre; mais je ne veux point chercher à m'excuser. Je sens tout mon tort; j'ai causé votre peine, je vous ai trompée, je suis ingrate, extravagante; enfin, je ne mérite plus l'amitié d'Amélie. Vous n'aimerez plus que Zelis, je dois m'y attendre.... J'en mourrai, cela est sûr.... Ah! du moins, ma Sœur, accordez-moi votre pitié.

AMÉLIE *l'embrasse.*

Injuste & chère amie!....

ROSINE.

Quoi, vous m'aimez toujours?....

ZÉLIS, *en riant.*

Oui, après moi, vous serez l'amie la plus chère d'Amélie.

ROSINE.

Ah! Zélis, quelle amère & cruelle plaisanterie!....

ZÉLIS.

Dans ce genre vous n'en trouverez jamais de bonnes.

AMÉLIE.

Ne la tourmentez pas davantage; mais

je ne puis revenir de ma surprise.....
Vous, Rosine, jalouse, & de quoi? d'un oiseau.....

ZÉLIS.

Elle l'étoit de moi quand nous étions ensemble, & dans mon absence, elle s'est rejetée sur la pauvre colombe. Elle l'auroit été de la bonne mère Nicole, ou bien d'autre chose; car je vois que les jaloux, pour se livrer à leurs fantaisies, n'ont besoin ni de prétextes, ni d'objets raisonnables.

ROSINE.

Hélas! elle a raison.....

AMÉLIE.

Quoi, Rosine, vous pouviez penser que j'aimois mieux ma colombe que vous?....

ROSINE.

Oh, non.... Mais elle vous occupoit, vous en parliez sans cesse....

AMÉLIE.

Ah! je ne vous conçois pas; si je souffre, vous souffrez comme moi. Cette épine hier qui me blessa la main, fit couler vos

larmes ; pourquoi donc de même ne partagez-vous pas mes plaisirs ? ....

ROSINE.

Je suis corrigée pour ma vie de ces cruels caprices, du moins je l'espère. Votre douceur, votre raison, votre amitié surtout, me font connoître enfin tout l'excès de mon injustice..... Venez, ma Sœur, venez retrouver votre colombe, elle est ici près dans le petit bosquet de roses....

AMÉLIE.

Je ne la reprendrai pas, je vous la donne, Rosine, gardez-la, & que la main qui vous l'offre vous la rende chère.

ROSINE.

Ah, ma Sœur ! que je vais l'aimer désormais.

ZÉLIS.

Oui, mais prenez garde qu'à son tour Amélie n'en devienne jalouse. ....

ROSINE.

Ah, plût au Ciel ! ....

ZÉLIS.

Voyez-vous comme elle se corrige !....

Elle vient de louer votre raison, mais, au fond du cœur, elle voudroit vous voir partager sa folie....

AMÉLIE.

Non, non, Rosine a trop d'esprit pour ne pas sentir que la délicatesse qui va jusqu'à la défiance, est un tourment pour celle qui l'éprouve; & la plus mortelle injure pour l'objet qui l'a fait naître. Songez-y bien, chère Rosine, & répétez-vous chaque jour, que l'amitié ne peut exister sans l'estime & la confiance.

FIN.

LA BELLE ET LA BÊTE,

COMÉDIE

En Prose & en deux Actes.

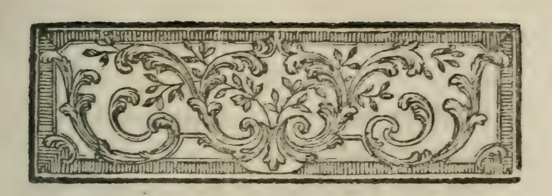
PERSONNAGES.

ZIRPHÉE.

PHÉDIME, *Amie de Zirphée.*

PHANOR, *Génie.*

La Scène est dans le Palais du Génie.



LA BELLE ET LA BÊTE, *COMÉDIE.*

...Nato in nobil cuore frutti ſol di virtù produce amore*.
Zénobie de Métastase.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHANOR, ZIRPHÉE.

Phanor paroît tenant Zirphée par sa robe ; Zirphée veut le fuir & détourne la tête avec horreur.

PHANOR.

Ah, Zirphée ! de grâce, un instant, un seul instant daignez m'entendre.

* L'Amour, dans un noble cœur, ne produit que les fruits de la vertu.

ZIRPHÉE.

Laissez-moi, ... laissez-moi.

PHANOR.

Si vous l'ordonnez, j'y consens; vos moindres volontés sont pour le malheureux Phanor des lois suprêmes; mais quand pour la première fois, il ose vous demander un moment d'entretien, aurez-vous la cruauté de le refuser?

ZIRPHÉE.

L'Infortuné! qu'il est à plaindre!

PHANOR, *laissant aller la robe de Zirphée.*

Zirphée, vous êtes libre: je ne veux rien devoir à la violence; vous pouvez me fuir encore.

ZIRPHÉE, *détournant toujours la tête.*

Mais qu'avez-vous à me dire?

PHANOR.

O Ciel! vous tremblez... Ah! je dois inspirer l'aversion, mon aspect affreux la fait naître. Zirphée! vous pouvez me haïr; mais, hélas! devez-vous me craindre?

ZIRPHÉE.

Mais.... je ne vous hais point.

PHANOR.

Eh bien! mes vœux sont satisfaits.... Le bonheur d'être aimé n'est pas fait pour moi. je n'y prétends point; mais sachez du moins, que cette figure horrible que vous n'osez envisager, cache un cœur sensible, délicat & fidèle.

ZIRPHÉE, *à part.*

Que sa voix est touchante!.... Pourquoi faut il?.... (*Elle le regarde & s'écrie avec effroi:*) Ah Ciel!.... (*Elle fait quelques pas pour fuir.*)

PHANOR *veut l'arrêter.*

Ah, Zirphée! calmez cet effroi.

ZIRPHÉE.

Au nom du Ciel, laissez-moi. (*Elle s'échappe.*)

SCÈNE II.

PHANOR *seul.*

JE commençois à l'attendrir, son ame s'ouvroit à la pitié; un regard, un seul regard a détruit mon ouvrage.... Et je pour-

rois encore conserver quelque espoir! ....
Barbare Fée! jouis de l'excès de ma douleur; ton pouvoir supérieur au mien, me condamna jadis à supporter la vie sous cette forme affreuse, & je ne puis reprendre mes premiers traits qu'en parvenant à me faire aimer, qu'en touchant avec cette figure épouvantable, une ame insensible jusqu'alors. Ah, Zirphée! si vous saviez mon secret, s'il m'étoit permis de le dire; mais l'Oracle funeste le défend.... Que je suis malheureux!.... Hélas! la plus grande, la plus cruelle de mes peines, c'est d'aimer comme on n'aima jamais..... (*Il tombe accablé sur une chaise.*)

SCENE III.

PHÉDIME, PHANOR.

PHÉDIME, *sans être apperçue.*

ZIRPHÉE m'a dit qu'il étoit ici.... Ah, le voilà!

PHANOR *se levant.*

Ah, Phédime! que fait Zirphée?

PHÉDIME.

Je viens de sa part pour vous dire qu'elle s'afflige de la manière prompte & brusque dont elle vous a quitté.

PHANOR.

Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même me le dire ?

PHÉDIME.

Cela est tout-a-fait galant pour moi.

PHANOR.

Ah, Phédime ! pardonnez ; je sais tout ce que je vous dois : hélas ! sans vous que deviendrois je ?

PHÉDIME.

Allons, allons, je vous pardonne ; je n'ai point de rancune ; &, pour vous le prouver, je vous dirai que ce petit entretien que vous venez d'avoir avec Zirphée a fait des merveilles.

PHANOR.

Eh ! comment puis-je le croire, après les preuves d'aversion qu'elle m'a données en me quittant ?

PHÉDIME.

Mais elle s'en repent ; n'est-ce pas beaucoup ?

PHANOR.

Mais elle ne vaincra jamais l'effroi qu'elle éprouve en me regardant.

PHÉDIME.

Songez donc qu'il n'y a que huit jours que vous nous avez enlevées; &, franchement, il faut plus de huit jours pour s'accoutumer à votre figure. Si vous ne m'aviez pas mise dans votre confidence & dans vos intérêts long-temps avant l'enlèvement, quoique je ne sois pas aussi timide que Zirphée, je crois que je n'oserois pas encore vous regarder.

PHANOR.

Vous êtes depuis l'enfance l'amie de Zirphée; vous connoissez son cœur & ses sentimens; dites-moi, charmante Phédime, de bonne-foi, pensez-vous à présent que l'espoir que vous m'avez donné quelquefois, ne soit pas absolument chimérique ?

PHÉDIME.

Il faut donc toujours vous répéter la même chose? Eh bien! Zirphée est sensi-

ble; son esprit est aussi délicat que son cœur est reconnoissant : le mérite & la vertu doivent produire de vives impressions sur une ame telle que la sienne; espérez tout du temps.

PHANOR.

Mais malgré les fêtes, les plaisirs que je lui procure, elle paroît s'ennuyer dans ce Palais.

PHÉDIME.

Cependant elle est charmée d'y être. Orpheline & tyrannisée par des parens injustes & cruels, elle alloit être sacrifiée à leur ambition, quand vous nous avez heureusement enlevées.

PHANOR.

Zirphée alloit être unie à un objet indigne d'elle, & qu'elle n'estimoit pas; mais, hélas! depuis qu'elle m'a vu, peut-être le regrette-t'elle!

PHÉDIME.

Croyez qu'elle s'applaudit à chaque instant du bonheur d'en être délivrée; & cependant cet objet qu'elle haïssoit, posse-

doit tous les charmes de la figure la plus séduisante; mais il manquoit d'esprit, & sur-tout de délicatesse: il est grossier, ignorant, il n'annonce aucune vertu, & Zirphée le trouvoit odieux.

PHANOR.

Et vous savez, Phédime, quelles sont les causes de mon attachement pour Zirphée; ce ne sont point ses charmes qui firent naître ce sentiment profond qui remplit mon ame. O jour à jamais présent à ma pensée, où par mon art, invisible à tous les yeux, je m'arrêtai dans cette prairie, où les jeunes compagnes de Zirphée célébroient le jour de sa naissance! La mélancolie répandue sur les traits de votre amie, me frappa d'abord & m'attendrit; elle s'écarta de la foule, & seule avec vous, elle s'assit au pied d'un palmier, & vous ouvrit son ame.

PHÉDIME.

Et vous écoutâtes notre entretien?

PHANOR.

Je n'en perdis pas un seul mot. Zirphée se

se plaignoit de son sort, & de l'union mal assortie à laquelle on le forçoit de consentir. « Hélas ! disoit-elle, les auteurs de » mes jours ne sont plus. Orpheline, infor- » tunée, je ne dépends plus maintenant » que de parens insensibles à mes prières » & à mes pleurs ; mais jeune & sans expé- » rience, je dois respecter leur autorité, & » le premier devoir de mon âge est celui » de l'obéissance : j'ai perdu les guides que » la nature m'avoit donnés, la loi m'en a » assigné d'autres auxquels je dois me sou- » mettre. S'ils abusent de leur pouvoir, ils » seront encore plus à plaindre que moi : » je serai leur victime, mais j'aurai suivi » mon devoir ; & sans doute, il n'est point » de peines dont l'innocence & la vertu » ne puisse consoler »

PHÉDIME.

Zirphée me disoit tout cela ?

PHANOR.

Mais d'une manière mille fois plus touchante. Un déluge de larmes inondoit son visage.

PHÉDIME.

Oui, je me rappelle qu'elle pleuroit.

PHANOR.

Elle fut ensuite quelques instans sans parler . . . .

PHÉDIME.

J'admire votre mémoire; car enfin deux grands mois se sont écoulés depuis cet entretien, & vous vous ressouvenez des plus petites circonstances; jusqu'au palmier.

PHANOR.

Ah ! ce palmier ! je crois le voir encore; il soutenoit la tête de Zirphée; les cheveux de Zirphée ont touché son écorce.

PHÉDIME.

Et moi, contre quel arbre étois-je appuyée ?

PHANOR.

Dans toute la prairie je ne vis qu'un palmier.

PHÉDIME, *riant.*

Ah ! vous voilà donc en défaut... Voyons encore : & moi, que disois-je à Zirphée ?

PHANOR.

Mais, rien, je crois.

PHÉDIME.

Rien : j'aurois passé deux heures avec Zirphée, sans lui répondre ? .... Mais, paix. N'entends-je pas du bruit ? On vient... C'est elle.

PHANOR.

C'est Zirphée, je vous laisse.

PHÉDIME.

Oui, pour un moment ; mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai bientôt.

PHANOR.

Phédime, souvenez-vous que je dépose en vos mains l'intérêt le plus cher de ma vie .... Adieu, je vois Zirphée. (*Il sort.*)

PHÉDIME.

Pauvre Phanor ! .... Qu'il est touchant ! Ah ! sa bonté, sa bienfaisance, son esprit, doivent faire oublier sa difformité.

SCÈNE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

ZIRPHÉE (*s'avance en rêvant.*)

TANT de vertus mériteroient un autre sort.

PHÉDIME.

Zirphée !

ZIRPHÉE.

Ah ! .... Je ne vous voyois pas.

PHÉDIME.

Vous êtes bien rêveuse, bien préoccupée.

ZIRPHÉE.

Oui, j'ai sujet de l'être; je songeois à Phanor.

PHÉDIME.

Eh bien ?

ZIRPHÉE.

Phédime, nous sommes depuis huit jours dans ce Palais, & jusqu'à ce moment nous ne le connoissions pas.

PHÉDIME.

Ce Palais appartient à Phanor.

ZIRPHÉE.

Écoutez-moi. Pour la première fois, tout-à-l'heure, je suis sortie du pavillon que nous occupons. Un jardin assez grand nous sépare du reste de ce vaste Palais; après l'avoir traversé, je me suis trouvée dans une immense galerie. Jugez de ma surprise, en voyant alors une foule prodi-

gieuse d'hommes, de femmes, d'enfans, tous vêtus différemment.

PHÉDIME.

Ce sont apparemment les sujets du Génie....

ZIRPHÉE.

Non. Je m'en suis informée; ce ne sont que des Voyageurs.

PHÉDIME.

Comment?

ZIRPHÉE.

Nous n'avons pas remarqué, Phédime, l'inscription touchante que Phanor a gravée sur la porte de ce Palais; cette porte est toujours ouverte, & on lit au-dessus: *A tous les malheureux.*

PHÉDIME.

Ah! tout est expliqué.

ZIRPHÉE.

Sans le hasard, j'ignorerois encore dans quel asyle sacré nous sommes; jamais Phanor ne nous l'auroit appris.

PHÉDIME.

Zirphée ! vos yeux se remplissent de pleurs.

ZIRPHÉE.

Je ne m'en défends pas, Ah, Phanor ! malheureux Phanor ! que le Ciel fut injuste envers vous !

PHÉDIME.

Doit il accorder tous les dons ? Phanor en reçut l'esprit & la vertu....

ZIRPHÉE.

Mais cette figure hideuse !...

PHÉDIME.

Ah, Zirphée ! demandez aux infortunés qui sont dans ce Palais, si cette figure qui vous révolte les empêche d'aimer Phanor.

ZIRPHÉE.

Ils doivent l'aimer ; la reconnoissance leur en fait une loi.

PHÉDINE.

Et vous, ne devez-vous rien à Phanor? Il secoure les malheureux, parce qu'il les plaint ; de même vos malheurs l'intéressèrent ; il vous enleva pour vous soustraire à

d'injustes violences; enfin, en connoissant vos vertus, il s'attache à vous, & vous ne pouvez l'aimer.....

ZIRPHÉE.

Hélas! je l'aime quand je ne le vois pas.

PHÉDIME.

Cette manière d'aimer est tout-à-fait touchante. Ah! s'il n'avoit pour vous qu'une de ces fantaisies méprisables, uniquement fondée sur les charmes extérieurs, vous auriez raison de lui dire : *ma figure vous plaît, j'en suis fâchée, car la vôtre me paroît affreuse*; il n'auroit rien à répondre : mais c'est votre esprit qui lui plaît, c'est votre caractère qui le séduit. Quand vous seriez laide, il vous aimeroit de même.

ZIRPHÉE.

Ah! s'il n'étoit que laid!

PHÉDIME.

Enfin il possède toutes les qualités avec lesquelles vous avez subjugué son attachement, & vous y êtes insensible!

ZIRPHÉE.

Insensible! Non, je ne le suis point,

mais je ne pourrai jamais m'accoutumer à le regarder.

PHÉDIME.

Qu'il effraye d'abord, je le conçois; mais lorsqu'on connoît sa bonté, sa douceur, est-il possible de le redouter? D'ailleurs, sa figure est bizarre, il est vrai; mais, après tout, j'en ai vu de plus choquantes: il se rend justice du moins, il n'est pas fat.

ZIRPHÉE.

Fat.... Que vous êtes folle!

PHÉDIME.

Pourquoi ne le seroit-il pas comme tant d'autres qui ne sont guères mieux que lui traités de la nature?

ZIRPHÉE.

Vous étiez avec lui tout-à-l'heure; que vous disoit-il?

PHÉDIME.

Que vous faites son malheur.

ZIRPHÉE.

C'en est un grand pour moi.

PHÉDIME.

Je suis sûre qu'il n'est pas loin d'ici.

ZIRPHÉE.

Vous croyez ?....

PHÉDIME.

Voulez-vous que je l'appelle ?

ZIRPHÉE.

Je n'ose....

PHÉDIME.

Allons, quelle enfance !

ZIRPHÉE.

Je crois l'entendre.

PHÉDIME.

Oui, c'est lui..... Zirphée ! vous pâlissez.

ZIRPHÉE.

Non, ce n'est rien.... Phédime, ne me quittez pas.

PHÉDIME.

Le voilà : de grâce, faites-vous violence ; restez un instant.

SCÈNE V.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

(*Zirphée se range du côté opposé.*)

PHANOR, *s'approchant doucement.*

ELLE va me fuir encore.

PHÉDIME.

Phanor, j'allois vous chercher.

PHANOR.

J'ai cru entendre prononcer mon nom, &.....

PHÉDIME.

Mais comme vous voilà tremblant, interdit!

PHANOR.

Je le suis en effet.

PHÉDIME *considère Zirphée & Phanor.*

Ce début promet beaucoup; l'entretien sera vif.... (*à Zirphée.*) Ah ça, si je vous gêne, je m'en vais.

ZIRPHÉE, *la retenant.*

Ah, Phédime!

PHANOR.

Zirphée ! parlez ; voulez - vous que je m'éloigne ?

ZIRPHÉE.

Non, restez.

PHÉDIME.

Aurons-nous quelque fête aujourd'hui ?

PHANOR.

J'attends les ordres de Zirphée.

ZIRPHÉE.

Je viens de jouir tout-à-l'heure du plus grand plaisir que j'aie encore goûté dans ce Palais ; vous m'en aviez privée, Phanor, je dois m'en plaindre.

PHANOR.

Comment ?

ZIRPHÉE.

Est-il un spectacle plus doux que celui de voir la bienfaisance secourir les infortunés, & d'entendre la reconnoissance applaudir aux vertus ?

PHANOR.

Est-il un bonheur comparable à celui de s'entendre approuver par... Zirphée !

PHÉDIME.

Par ce qu'on aime.

PHANOR.

Phédime explique ce que je n'ose dire.

ZIRPHÉE.

Phanor! .... Vous êtes trop timide.

PHANOR.

Ah, Zirphée !

PHÉDIME.

Eh bien? .... Vous vous taisez, Phanor.

PHANOR.

Quoi, Zirphée! l'ai-je bien entendu?..... mes sentimens ne vous sont pas odieux ! Quoi, vous me permettriez d'oser vous en entretenir ?

ZIRPHÉE.

Ne m'accusez jamais d'ingratitude.

PHANOR.

Ah! je n'accuse que mon sort.

PHÉDIME.

Nous voilà retombés dans la tristesse.... (*bas à Zirphée*) Parlez-lui donc. Allons, faites-vous un effort. Regardez-le du moins.

PHANOR.

O Ciel ! que dites-vous, Phédime ? Non, Zirphée, ne me regardez point ; je perdrois tout mon bonheur.

ZIRPHÉE *le regarde avec timidité, & ensuite elle baisse les yeux.*

Vous voyez, Phanor, que vous êtes injuste.

PHANOR.

Ah! puissiez-vous me le prouver encore. (*Il ſait un mouvement pour s'approcher de Zirphée ; elle tressaille, & ſait quelques pas pour le ſuir. Il recule, Zirphée reſte immobile.*)

PHÉDIME, *après un moment de silence.*

Les voilà tous deux consternés.... Ah ça, Phanor, moi qui n'ai nulle peur de vous, je vous prie de me donner le bras, & de me conduire à la Comédie. Vous m'aviez promis une fête, & décidément il m'en faut une : allons, venez....

PHANOR.

Zirphée, vous pouvez sans crainte suivre votre amie, je vais rester ici.

PHÉDIME.

Point du tout ; il faut que vous nous fassiez les honneurs de la fête ; moi, du moins, je l'exige. Vous m'avez enlevée tout comme Zirphée, j'étois aussi malheureuse qu'elle, ainsi j'ai les mêmes droits à votre complaisance.... D'ailleurs, je mériterois bien quelque petite préférence. Vous ne me paroissez pas beau, mais je vous trouve fort aimable. (*Elle le prend sous le bras.*) Zirphée, venez-vous avec nous ? Vous ne répondez pas ? .... Mais vous boudez, je crois.

ZIRPHÉE, *à part.*

Qu'elle m'impatiente !

PHÉDIME.

Adieu, Zirphée.

ZIRPHÉE, *avec dépit.*

Puisque je vous importunerois, allez, Phédime, ... allez, Phanor.

PHANOR, *quittant le bras de Phédime.*

O ciel ! Zirphée, pourriez-vous croire ?...

PHÉDIME.

Que signifie ceci ? Pour la première fois,

Zirphée, vous avez des caprices.... Allons, allons, que de façons! Voulez-vous venir à la Comédie, car pour moi je ne puis vous la sacrifier?

ZIRPHÉE.

Je voudrois.... que Phanor y vînt aussi.

PHANOR.

Ah! je sens le prix de tant de bonté..... mais, Zirphée, en profiter, seroit peut-être en abuser.... Pardonnez, je lis dans votre cœur, je n'ai rien fait pour vous, & vous croyez me devoir de la reconnoissance; vous vous efforcez de combattre la juste horreur que ma vue vous inspire; mais je souffre plus de vos peines que des miennes, & je ne puis supporter la contrainte que vous vous imposez. Vous régnez ici, vous seule êtes la souveraine de ce Palais; commandez-y, fuyez-moi, soyez libre & paisible, & Phanor sera trop heureux.

ZIRPHÉE.

O le plus généreux des hommes! Que je serois méprisable à mes yeux si je pouvois désormais vous voir avec peine.... Non,

Phanor, la reconnoissance n'est point un devoir pénible pour mon cœur.

PHÉDIME.

Fort bien, allons, nous acheverons cet entretien pendant la Comédie. (*Elle reprend le bras de Phanor.*) Zirphée, si vous aviez besoin d'un guide, Phanor pourroit....

PHANOR.

O ciel! qu'osez-vous dire?

ZIRPHÉE *regarde Phanor avec timidité, mais sans effroi.*

Phanor, voulez-vous me donner le bras?

PHANOR.

Ah! si vous me plaignez, si je vous intéresse, je vous le répète, j'ose l'exiger, Zirphée, ne vous contraignez point pour moi.

ZIRPHÉE *le prenant sous le bras.*

Eh bien, je vous obéis, c'est sans contrainte & sans effort.

PHANOR.

Ah, Zirphée! que ne puis je vous faire

connoître ce qui se passe au fond de mon ame.

PHÉDIME.

Vous nous en rendrez compte à la Comédie, partons. (*A part en s'en allant.*) Grâces au ciel, Zirphée commence à s'apprivoiser.

Fin du premie Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZIRPHÉE, PHÉDIME.

PHÉDIME.

Convenez qu'il est impossible d'être plus aimable, plus intéressant.

ZIRPHÉE.

Je ne reviens pas de ma surprise, je n'aurois jamais cru pouvoir m'accoutumer à lui.

PHÉDIME.

Cela est tout simple, vous ne vouliez pas l'écouter, vous ne connoissiez ni les charmes de son caractère, ni les agrémens de son esprit.

ZIRPHÉE.

Il est d'une bonté, d'une délicatesse.... Il a même beaucoup de grâces.... Comme le son de sa voix est touchant !

PHÉDIME.

Enfin donc, vous n'en avez plus peur?

ZIRPHÉE.

Ah! je l'estime trop pour le craindre.... mais l'intérêt qu'il m'inspire me fait éprouver je ne sais quoi de triste & de douloureux que je ne puis définir. Hier je n'avois pour lui que la pitié qu'on doit aux malheureux; je m'attendrissois sur son sort, mais cette compassion ne me causoit pas la mélancolie qui m'absorbe aujourd'hui; je pense à lui malgré moi, & je n'y puis penser qu'avec un serrement de cœur inexprimable.

PHÉDIME.

Cela est singulier.... car enfin hier il étoit fort à plaindre, & aujourd'hui qu'il est bien traité par vous, il est satisfait. Pourquoi donc votre pitié s'accroît-elle quand ses malheurs diminuent?

ZIRPHÉE.

Une idée se présente sans cesse à mon esprit & me tourmente.... Il est impossible de le voir pour la première fois sans étonnement & sans frayeur.

PHÉDIME.

Eh bien, que lui importe, si vous êtes pour jamais guérie de cette première impression ?

ZIRPHÉE.

Je voudrois qu'on lui rendît justice ; je m'afflige en pensant que l'aspect d'un objet si vertueux, si bienfaisant, inspirera plus d'horreur & d'effroi que la vue d'un de ces animaux féroces, qui n'ont pour tout instinct qu'une aveugle fureur.... Ah! cette idée est affreuse, & je ne puis m'y arrêter sans frémir.

PHÉDIME.

Mais si vous vous fixez dans ce Palais, Phanor ne le quittera plus ; il ne verra que vous, & renoncera pour vous au reste de l'Univers.

ZIRPHÉE.

Je ne sais point encore quelle sera ma destinée ; je ne sais point, Phédime, si je dois accepter pour toujours l'asyle qu'on nous accorde ici.

PHÉDIME.

Et si vous le quittiez, que deviendriez-vous ?

ZIRPHEE.

Je l'ignore. Mais l'amitié, & non la nécessité, pourroit seule me faire prendre la resolution de m'y fixer.

PHÉDIME.

Mais Phanor consentiroit-il à se séparer de vous?

ZIRPHÉE.

Phanor est trop généreux pour attenter à notre liberté.

PHÉDIME.

Pour moi, je me trouve bien ici, & je suis fort tentée d'y rester.

ZIRPHÉE.

Quoi! Phédime, sans moi?

PHÉDIME.

Je resterois pour consoler Phanor.

ZIRPHÉE.

Le consoler?....

PHÉDIME.

Je suis sensible, il est reconnoissant, mon amitié le dédommageroit de votre ingratitude; & de cette manière, ma chère

Zirphée, je réparerois vos torts ; ainsi ne vous contraignez point avec lui.

ZIRPHÉE.

Que nos caractères, Phédime, sont différens : tout est pour vous sujet de plaisanterie.

PHÉDIME.

Mais point du tout, je ne plaisante pas.

ZIRPHÉE.

Je l'avois cru... Rompons cet entretien... (*à part.*) Je ne sais ce que j'ai, je me sens une humeur....

PHÉDIME.

Vous tombez dans la rêverie.

ZIRPHÉE.

Il est vrai.

PHÉDIME.

Voulez vous être seule ?

ZIRPHÉE.

Mais, comme vous voudrez.

PHÉDIME.

Adieu, Zirphée, à ce soir.

ZIRPHÉE.

Où allez-vous donc ?

PHÉDIME.

Moi, je ne rêve point, & j'aime à causer. Je vais chercher Phanor.

ZIRPHÉE.

A la bonne heure.... mais je me flatte que vous voudrez bien ne lui pas faire part de l'entretien que nous venons d'avoir ensemble.

PHÉDIME.

Ah! je suis discrète, & je vous promets de ne lui pas parler de vous.

ZIRPHÉE.

C'est tout ce que je desire.... Mais que lui direz-vous donc?

PHÉDIME.

Vous êtes bien curieuse.

ZIRPHÉE.

Quoi donc, est-ce un mystère?

PHÉDIME.

Mais peut-être....

ZIRPHÉE.

Je n'ai nulle envie de le pénétrer, je vous assure.

PHÉDIME.

Dans ce cas je me tairai donc.

ZIRPHÉE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

PHÉDIME.

Adieu donc, Zirphée ; quand votre rêverie sera finie, vous me rappellerez .... (*à part.*) Allons chercher Phanor, & lui donner des conseils salutaires. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ZIRPHÉE *seule, après un moment de silence.*

J'ALLOIS éclater, je suis charmée qu'elle soit partie.... Est-ce-là Phédime ? Est-ce-là cette amie si tendre que j'ai toujours vue prête à me tout sacrifier ? Quel étonnant changement s'est fait en elle ? Il semble qu'elle me préfère Phanor.... Je me sens accablée.... (*Elle s'assied.*) Une amertume affreuse remplit mon cœur ; je ne puis démêler moi-même ce qui s'y passe .... je l'ignore.... Oui, je quitterai ce Palais....

Phédime.

Phédime y pourra rester sans moi.... Mais demain, aujourd'hui peut-être, je m'en éloigne pour jamais. Phédime consolera Phanor; ils m'oublieront l'un & l'autre, & du moins je serai la seule à plaindre.... Ah! je méritois une autre destinée; je méritois d'autres amis.... J'ai connu le malheur, mais je n'ai jamais souffert ce que je souffre en cet instant. J'en suis effrayée.... On vient.... ô ciel! c'est Phanor.... (*Elle tombe sur une chaise.*)

SCÈNE III.

PHANOR, ZIRPHÉE.

PHANOR, *à part.*

SUIVONS les conseils de Phédime; voyons ce que peut la pitié sur un cœur si sensible.

(*Il fait encore quelques pas & s'arrête.*)

Zirphée, me permettez-vous d'approcher?

ZIRPHÉE, *se levant.*

Oui, venez, Phanor, je voudrois vous parler un moment.

PHANOR.

Qu'avez-vous à me dire? Qu'ordonnez-vous, Zirphée?

ZIRPHÉE.

(*A part.*) Je ne puis lui parler; je me sens interdite: (*haut.*) Phanor, je crains de vous affliger; je n'ose vous faire une question.

PHANOR.

Que ne puis-je deviner ce que vous souhaitez, Zirphée, vos desirs seroient prévenus.

ZIRPHÉE.

La reconnoissance la plus vraie m'attache à vous.... mais enfin je ne puis vous promettre de rester à jamais dans ce Palais.....Phanor, me laisseriez-vous la liberté de le quitter?

PHANOR.

Je vous entends, & je ne me plains pas de la rigueur du sort que j'envisage. Ce Palais, ouvert à tous les malheureux, est un asyle, & non une prison; non-seulement vous y êtes libre, mais vous y régnez; je n'y suis rien qu'un infortuné soumis à

vos loix, & prêt à m'en exiler pour vous plaire; rendez-donc justice à mes sentimens, & du moins ne me regardez ni comme un tyran, ni comme un ravisseur.

ZIRPHÉE.

Vous, un tyran, vous, Phanor, ô ciel! me croiriez-vous capable d'avoir pu douter un moment de votre générosité? Ah! je puis n'être pas d'accord avec moi-même, je puis être inconséquente & bizarre; mais injuste pour vous, non, Phanor, non, je ne le suis point.

PHANOR.

Connoissez donc mon ame toute entière; je sens trop l'effet que doit produire ma présence; je sais l'obstacle invincible qu'une affreuse difformité oppose au bonheur de ma vie. Je n'ai jamais eu l'espoir insensé de vous plaire, & de vous engager à unir votre sort au mien; j'ai mérité votre estime, c'en est assez; après avoir obtenu le seul bien auquel il me fût permis de prétendre, je dois m'oublier, & ne plus m'occuper que de vous.

ZIRPHÉE.

Vous m'effrayez; où tend ce discours?...
Phanor, quel est votre dessein?

PHANOR.

De vous rendre maîtresse absolue de votre destinée, & de vous affranchir pour jamais de tout ce qui peut vous contraindre ou vous déplaire. Recevez cette boîte; elle renferme un anneau précieux; en le portant vous vous trouverez transportée dans le lieu où vous desirerez être; & là, par le pouvoir de ce même anneau, tout ce que vous pourrez souhaiter se réalisera, des palais, des jardins qui renfermeront tout ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus beau, & dont vous serez la seule souveraine.

ZIRPHÉE.

Reprenez vos dons, & daignez me souffrir où vous êtes.

PHANOR.

Non, ne méprisez point le dernier hommage... d'un sentiment si vrai; adieu, Zirphée, pensez quelquefois au malheureux Phanor. (*Il sort.*)

ZIRPHÉE, *seule.*

Arrêtez, arrêtez.... il m'échappe; Phanor, Phanor, en vain je l'appelle.... O ciel ! une terreur secrette glace mes sens & me rend immobile. . . . *Son dernier hommage* : que signifient ces mots mystérieux ? Que vouloit-il dire ? .... Je frémis.... des idées confuses viennent troubler tout-à-coup mon imagination.... Cette boîte qu'il m'a laissée malgré moi, contient peut-être l'explication du pressentiment qui m'accable.... je n'ose l'ouvrir. (*Elle la pose sur une table.*) Ah ! courons chercher Phanor, lui seul peut me tirer du trouble affreux où je suis.

SCÈNE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

PHÉDIME.

Zirphée, où courez-vous ?

ZIRPHÉE.

Ah ! Phédime, avez vous vu Phanor ?

PHÉDIME.

Je le quitte à l'instant.

ZIRPHÉE.

Eh bien ?

PHÉDIME.

Je savois le don qu'il devoit vous faire; je venois vous demander à quel usage vous le destiniez ; je rencontre Phanor éperdu, hors de lui ; sa démarche égarée m'effraye ; je veux lui parler, il m'évite, me fuit, & sort de ce palais en me disant un douloureux adieu.

ZIRPHÉE.

Qu'entends-je, juste ciel !.... il a quitté ce palais ? . . . . où est-il ?

PHÉDIME.

Eh ! comment le savoir ?

ZIRPHÉE.

Mais il me vient une idée. Avec l'anneau qu'il m'a laissé, je puis me transporter aux lieux qu'il habite. C'est là que je veux être. (*Elle prend la boîte, elle l'ouvre.*) Voilà l'anneau.... Mais que vois-je ? un billet....

PHÉDIME.

Ce billet nous instruira de sa destinée.

ZIRPHÉE.

Ah ! Phédime, je tremble....

PHÉDIME.

Allons, lisez.

ZIRPHÉE.

Hélas ! que vais-je apprendre ? (*Elle lit tout haut.*) « Je veux vous affranchir d'un » objet odieux; je sais que ma présence ne » peut vous être qu'importune, & je ne » puis supporter la vie loin de vous. J'y » renonce sans peine. Adieu, Zirphée ; » recevez l'éternel adieu du fidèle & ten- » dre Phanor. « (*Zirphée, après avoir lu.*) Je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Phédime.*)

PHÉDIME

Qne vois-je, ô ciel ! Zirphée, Zirphée !

ZIRPHÉE.

Il n'est plus.... laissez-moi, Phédime, vos soins sont superflus. La vie m'est odieuse.... Enfin trop tard je lis dans mon cœur.... O Phanor ! j'ai creusé ta tombe & la mienne. La malheureuse Zirphée te suivra de près. Oui, Phanor, je t'aimois ;

oui, je ne puis exister sans toi. (*Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, on entend un crescendo derrière le Théâtre.*) Qu'entends-je ? (*La musique continue.*)

(*Le Théâtre change; Phanor paroît dans le fond sous sa figure naturelle, assis sur un trône de fleurs.*)

ZIRPHÉE.

Où suis-je ? Quel objet vient frapper mes regards ?



SCÈNE V ET DERNIÈRE.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

PHANOR, *accourant se précipiter aux pieds de Zirphée.*

AH! Zirphée, ma chère Zirphée, reconnoissez Phanor à l'excès de sa tendresse.

ZIRPHÉE.

Phanor, ô ciel!

PHANOR.

L'oracle est accompli, je reprends ma première forme, & c'est Zirphée qui me rend à la vie & au bonheur.

ZIRPHÉE.

Ah! Phanor, qu'il est doux de consacrer sa vie à celui pour lequel on vouloit la quitter.

PHÉDIME.

Quel jour fortuné!

ZIRPHÉE.

Ah! ma chère Phédime, en partageant notre bonheur vous l'augmentez encore.

PHANOR.

Et moi, que ne lui dois-je pas ?

PHÉDIME.

Soyez toujours heureux, & tous mes vœux seront remplis. (*Elle s'adresse au Public.*) Cœurs sensibles & vertueux, ne vous plaignez jamais du sort ; & que cet exemple vous apprenne que la bienfaisance & la bonté sont les plus sûrs moyens de plaire, & les seuls droits pour être aimé.

FIN.

LES FLACONS,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA FÉE.

MÉLINDE.

CÉNIE.

IPHISE.

La Scène est dans le Palais de la Fée.



LES FLACONS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE, MÉLINDE.

LA FÉE

AH ! ma chère Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue, les enfans que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

MÉLINDE.

Quoi, mes filles ! . . . .

LA FÉE.

Ne vous effrayez pas, le mal n'est pas sans remède : vous savez que je présidai à leur naissance ; mais comme mon pouvoir est borné, je ne pus leur faire qu'un seul

don. Il m'étoit permis de choisir, je n'hésitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoissant. . . .

MÉLINDE.

C'étoit en même-temps travailler pour vous & pour elles ; ce don vaut tous les autres.

LA FÉE.

Je ne me repens point de ce que j'ai fait; les vertus valent mieux que les charmes ; & les vertus même, que sont-elles sans un bon cœur ? Mais pour être heureuse, pour être aimée, il ne suffit pas d'être sensible. J'ai consulté pour vos filles le livre des destinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'esprit à tous les avantages de la figure.

MÉLINDE.

Elles sont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

LA FÉE.

Je donne à leur éducation tous les soins dont je suis capable ; mais je vous avoue qu'elles n'y répondoient pas à mon gré.

Cénie a de la douceur, d'heureuses dispositions pour apprendre, mais elle est entêtée, indolente, & rarement appliquée.

MÉLINDE.

Et sa sœur ?

LA FÉE.

Iphise; elle est franche, sensible & gaie, mais elle est étourdie, légère & violente. Avec cela, elles ont déjà beaucoup d'amour-propre : on leur a dit qu'elles étoient jolies, & au lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'usage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne sont pas désagréables, mais elles sont fort loin d'être charmantes... Jugez de l'avenir qu'elles se préparent !

MÉLINDE.

Eh mon Dieu ! de quoi pourroient-elles être vaines? La nature leur a donné de grands défauts, & elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

LA FÉE.

Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois ; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir,

MÉLINDE.

Comment ? . . . .

LA FÉE.

Je leur ai fait croire que je les avois rendues hideuses, & par mon art je leur ai fasciné les yeux, de manière qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elle se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure ; on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur ; d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette sur-tout, Iphise, paroissoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talens ; elles m'ont cru, &. . . . Mais paix j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu, n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur. (*Elle sort.*)



SCENE II.

MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE. *Ces deux dernières restent à la porte en se cachant le visage.*

MÉLINDE.

Les pauvres petites n'osent approcher, elles craignent que leurs figures ne me fassent horreur.

CÉNIE, *en pleurant.*

Allons, ma sœur, il faut bien qu'elle nous voye.

IPHISE.

Avancez la première.

CÉNIE.

Je n'ose.

MÉLINDE, *à part.*

Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*) Mes enfans ne viennent point, je vais les aller chercher....

CÉNIE.

Entendez-vous, Iphise?....

IPHISE.

Je vois que la Fée ne l'aura pas prévenue sur notre malheur. . . .

CÉNIE.

Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

IPHISE.

Comment le pourroit elle, dans l'état où nous sommes? . . . .

CÉNIE.

Cruelle Fée! . . . .

MÉLINDE, *s'approchant en leur adressant la parole.*

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

(*Iphise & Cénie s'approchent d'elle en pleurant toutes deux.*)

MÉLINDE.

Voilà deux étranges figures. . . .

CÉNIE, *à Iphise.*

Voyez-vous l'effroi que nous lui causons?

IPHISE.

Nous sommes bien à plaindre.

CÉNIE.

Ah! je n'ai jamais été si fâchée d'être affreuse.

MELINDE.

Mais de grâce, Mesdemoiselles, dites-moi à qui vous en avez ?

IPHISE & CÉNIE, *se jetant à ses pieds.*

Ah, Maman! ....

MÉLINDE.

Qu'entends-je ? ....

CÉNIE.

Oui, nous sommes vos enfans.

MÉLINDE.

Vous! grand Dieu! ....

IPHISE.

Maman, daignez nous reconnoître; malgré notre affreux changement, nos cœurs sont toujours les mêmes.

MÉLINDE, *les relevant.*

Il suffit: je vous plains d'un malheur qui cependant est fort supportable, & croyez que je ne vous en aimerai pas moins.

IPHISE.

Quelle bonté charmante!

CÉNIE.

Eh bien! me voilà consolée.

MÉLINDE.

Embrassez-moi, mes chers enfans; soyez aimables, douces, honnêtes, & vous n'aurez pas besoin des charmes frivoles qui vous manquent.

CÉNIE.

Maman, je suis Cénie.

IPHISE, *en soupirant.*

Et moi, Iphise.

MÉLINDE.

Je vous avois distinguées l'une & l'autre par le son de voix.

CÉNIE.

La Fée ne vous avoit donc rien dit?

MÉLINDE.

Elle m'avoit caché votre laideur; elle m'avoit seulement appris que vous lui aviez donné les plus grands sujets de mécontentement; mais que depuis deux mois elle étoit charmée de vous.

IPHISE.

On s'accoutume à tout: moi, j'ai pris mon parti sur ma figure; le temps que je passois à ma toilette, je l'emploie à lire, à jouer du clavecin. . . .

MÉLINDE.

C'est un parti qu'il faudroit prendre quand vous seriez la beauté même.

CÉNIE.

Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plus tôt ce que nous devions nécessairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une instruction que nous n'aurions peut-être jamais eue sans cela.

MÉLINDE.

C'est penser à merveille.

IPHISE.

Il est bien plus doux de plaire par les charmes de son caractère & de son esprit, que par ceux de sa figure; & si avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en serai plus flattée que si j'étois encore jolie.

MÉLINDE.

Encore jolie!.... Réellement, Iphise, vous croyez avoir été jolie?....

IPHISE.

Je puis dire à présent ce que j'en pensois; c'est comme si je parlois d'une autre personne.

MÉLINDE.

Eh bien ?

IPHISE.

Eh bien, Maman, sans être régulière, j'étois fort agréable, & véritablement jolie.

MÉLINDE.

Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

IPHISE.

Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman; vous êtes bien bonne....

MÉLINDE.

Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante ?

CÉNIE.

Oh non, Maman, mais....

MÉLINDE.

Achevez.

CÉNIE.

Je croyois ma figure plus régulière qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

MÉLINDE.

Fort bien, vous vous trouviez belle : en vérité, mes enfans, vous étiez folles toutes les deux.... Mes chères amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal ; mais voilà tout.

IPHISE.

Ce n'est pas ce qu'on disoit.

MÉLINDE.

Quand vous connoîtrez le monde, vous saurez, mes enfans, comme on doit compter sur ses louanges.

CÉNIE.

Ah ! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

MÉLINDE.

Il faut le connoître, s'en défier ; ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre ; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

IPHISE.

S'il est trompeur, je le fuirai.

MÉLINDE.

Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les Sots ou les Foux. Il est injuste quelquefois, mais il revient de

ses préventions. Il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux : enfin il n'est pas méprisable, car toujours il honore, il respecte la vertu ; & même, en tolérant le vice, il le démasque & le punit. Plus il y aura d'hommes rassemblés, plus on trouvera de défauts & de travers; ainsi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuser.

IPHISE.

Il faut pour cela bien de la générosité !

MÉLINDE.

Il faut seulement de la justice. Êtes-vous sans défauts? N'aurez-vous pas besoin de l'indulgence des autres? Disposez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez sûrement.

IPHISE.

J'ai de grands défauts; mais je suis un enfant, je travaillerai sur moi-même, & je me corrigerai.

MÉLINDE.

L'indulgence est au nombre des vertus, c'est elle qui fait valoir toutes les autres,

ainsi

ainsi, par conséquent, la perfection même ne vous en dispenseroit pas, au contraire.

CÉNIE.

Il me semble d'ailleurs qu'il est plus commode de se taire que de se fâcher; il faut détester le mal, & fermer les yeux, autant qu'il est possible, sur celui qu'on ne peut empêcher.

MÉLINDE.

L'intolérance entraîne toujours avec elle la dispute & l'aigreur; évitons les méchans, mais sachons vivre avec eux, si la destinée nous y force, & plaignons-les. Ils sont aussi dignes de compassion que de mépris.

CÉNIE.

Maman, expliquez-moi ce que c'est que d'être méchant, je ne le comprens pas bien.

MÉLINDE.

Ma Fille, un méchant c'est un mauvais cœur, incapable d'aucune espèce de sensibilité, qui n'aime rien....

CÉNIE.

Ah, Maman! vous avez raison de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

MÉLINDE.

Les méchans sont rares, mais les méchancetés sont communes; elles sont produites ordinairement par le défaut d'esprit, par le désœuvrement & la légèreté.

IPHISE.

Quoi! l'on peut faire des méchancetés sans être méchant?

MÉLINDE.

C'est ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur, avec beaucoup de vertus, on peut se laisser entraîner aux égaremens les plus coupables....

IPHISE.

Mais comment?

MÉLINDE.

Par des défauts légers en apparence, mais dont les conséquences sont affreuses; par un amour-propre mal raisonné, de l'étourderie....

IPHISE.

De l'étourderie! Ah! Maman, vous me faites frémir. Quoi, je pourrois un jour.... Ah! ma sœur, corrigeons-nous.

MÉLINDE.

Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de réfléchir, & de le vouloir sincèrement.

CÉNIE.

Ah, j'y vais travailler sans relâche.

MÉLINDE.

Cet ouvrage, mes enfans, assurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre ? C'est la Fée.

SCÈNE III.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

MÉLINDE.

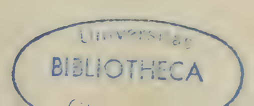
VENEZ, Madame, venez recevoir tous mes remerciemens ; je suis enchantée de Cénie & d'Iphise ; elles vous doivent une raison, une sensibilité qui me rendent bien heureuse.

LA FÉE.

Je suis charmée que vous en soyez contente.

MÉLINDE.

Je le suis sur-tout de leurs promesses,



& de l'espoir qu'elles me donnent de se corriger de tous leurs défauts.

LA FÉE.

Eh bien, je viens leur en offrir le moyen le plus sûr & le plus prompt.

MÉLINDE.

Quel est-il ?

IPHISE & CÉNIE.

Ah, parlez !

LA FÉE.

Ecoutez-moi avec attention. J'ai été obligée, mes enfans, pour vous ôter une ridicule vanité, de vous rendre affreuses l'une & l'autre. De tous les avantages, le moins précieux est celui de la beauté. Mais je conviens qu'il est cruel d'avoir une figure révoltante. Cependant, si je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les grâces de l'esprit en partage, je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter suivant votre goût, & voici ce que je vous offre. J'ai composé pour chacune de vous, deux phioles qui contiennent une essence divine, dont l'une vous ôtera votre difformité, &

vous rendra telles que vous étiez, ou l'autre vous donnera toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui vous manquent. Mais il faut choisir, je ne puis vous accorder ces deux dons réunis, mon pouvoir ne va pas jusques-là.

IPHISE.

C'est bien dommage.

LA FÉE.

Voici les flacons.... (*Elle tire des flacons d'une boîte.*) Celui-ci, qui est couleur de rose, en le buvant, fera disparoître votre laideur; & de la même manière, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

MÉLINDE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CÉNIE.

Ah Maman, c'est à vous à nous conseiller.

LA FÉE.

Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

IPHISE.

Voyons le couleur de rose.

MÉLINDE.

Iphise! . . . .

LA FÉE, *à Mélinde.*

De grâce, taisez-vous.

IPHISE.

Je ne veux que le regarder. (*La Fée lui donne le flacon.*) Ah! qu'il sent bon.

LA FÉE.

Nous allons vous laisser seules, consultez-vous ensemble; dans une demie-heure nous reviendrons savoir votre réponse.

CÉNIE.

Ah! ne nous quittez pas.

LA FÉE.

Il le faut, nous ne voulons pas vous gêner.

IPHISE.

Si nous buvions les deux flacons?

LA FÉE.

Ils ne produiroient aucun effet ; le mêlange feroit perdre leurs vertus. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons ; & vous, Iphise, voici les vôtres. Adieu.

IPHISE.

Le couleur de rose nous rendra notre première forme. . . .

LA FÉE.

Ils ont leurs étiquettes, vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laissons-les.

MÉLINDE.

Ma chère Cénie, ma chère Iphise? . . . .

LA FÉE, *à Mélinde.*

Allons, encore une fois, suivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant:*) En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve. (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

CÉNIE, IPHISE.

CÉNIE, *après un moment de silence.*

EH bien, ma Sœur!

IPHISE.

Eh bien, Cénie!

CÉNIE.

Que ferons-nous ?....

IPHISE.

Il y faut réfléchir. (*Elles s'asseyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une petite table qu'elles approchent auprès d'elles.*)

CÉNIE.

La Fée avoue elle-même que c'est un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

IPHISE.

Et nous sommes effroyables.... Ah! ....

CÉNIE.

Quoi donc ?

IPHISE.

Le hasard est singulier....Voilà un miroir qui se trouve sur cette table.

CÉNIE.

Je parierois que c'est une malice de la Fée. Un miroir dans cet instant n'est qu'une tentation dangereuse ; Iphise, ne nous y regardons pas.

IPHISE.

Voilà un plaisant scrupule ; un miroir

est toujours bon à consulter. (*Elle dresse le miroir sur la table.*)

CÉNIE.

Ne consultons que la raison.

IPHISE.

Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle se regarde dans le miroir.*) Quelle figure! ....

CÉNIE.

Ah, ma sœur! vous allez préférer le flacon couleur de rose.

IPHISE, *se regardant toujours.*

Je n'ai jamais trouvé ma laideur si singulière, si difforme ; .... certainement, Cénie, la vôtre est moins désagréable.

CÉNIE.

Jusqu'ici vous m'aviez parue penser tout le contraire.

IPHISE.

C'est que je ne m'étois pas examinée avec soin ... Ah! je me rends justice ; sûrement votre figure n'est pas aussi choquante que la mienne.

CÉNIE.

Quelle idée! ....

IPHISE.

Premièrement, vous êtes beaucoup moins bossue que moi.

CÉNIE.

Je n'en crois rien.

IPHISE, *se regardant toujours.*

Je suis sans comparaison plus rousse que vous.

CÉNIE.

Je ne vois pas cela.

IPHISE.

Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

CÉNIE *se penche & se regarde.*

Ah, je suis mille fois plus affreuse que vous.

IPHISE.

Ma sœur, quel parti prendrons-nous?

CÉNIE.

Je ne sais.... cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

IPHISE.

La Fée a beau dire, il est impossible

qu'avec de semblables visages on puisse jamais se montrer dans le monde.

CÉNIE.

Sous un dehors si révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit, un bon caractère.....

IPHISE.

On nous laisseroit là avec notre perfection intérieure.

CÉNIE.

D'ailleurs, sans le secours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts ? Il est vrai que cela ne sera pas si prompt.

IPHISE.

Mais nous ne sommes pas si pressées..

CÉNIE.

Sans doute, nous sommes bien jeunes..

IPHISE.

Allons, allons, ne balançons plus. (*Elle prend les flacons couleur de rose.*) Tenez, ma Sœur.

CÉNIE.

Donnez.....

IPHISE *débouche le sien, & Cénie tombe dans la rêverie.*

Cénie, qui vous arrête ?

CÉNIE.

Iphise!....

IPHISE.

Qu'avez-vous donc ? Vous tremblez.

CÉNIE.

Ah, ma Sœur, qu'allons-nous faire !

IPHISE.

Vous ne savez pas vous décider ; allons, je vais vous donner l'exemple.

CÉNIE *lui arrachant le flacon.*

Non, chère Iphise, vous devez le recevoir de moi, je suis la plus âgée.

IPHISE.

Et moi, la plus raisonnable.

CÉNIE.

Écoutez-moi, de grâce. Si nous préférons ce flacon, nous affligerons Maman.

IPHISE.

Ah, si je pouvois le penser, je le casserois plutôt.

CÉNIE.

Eh bien, ma Sœur, soyez-en sûre ; j'ai vu son inquiétude quand elle nous a quittées ; elle trembloit que nous ne fissions un choix imprudent.

IPHISE.

En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jeté sur nous en partant, il étoit bien triste & bien tendre.

CÉNIE.

Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le suivre.

IPHISE.

Notre laideur nous est moins cruelle que Maman ne nous est chère.

CÉNIE.

Elle & la Fée, ne desirent que notre bonheur.

IPHISE, *prenant les flacons.*

Sacrifions nous pour elle ; tenez, chère Cénie.

CÉNIE, *prenant le flacon.*

Je n'hésiterai pas pour celui-ci.

(*Elles boivent toutes les deux.*)

IPHISE, *après avoir bu.*

[Me voilà donc accomplie!....

CÉNIE, *regardant sa Sœur.*

Que vois-je!....

IPHISE.

Ah, ma Sœur! vous avez repris votre première figure.

CÉNIE.

Et vous aussi!.... Eh, mon Dieu, nous serions-nous trompées de flacons?....

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

LA FÉE.

RASSUREZ-VOUS, mes chers enfans, & embrassez-nous.

MÉLINDE, *les embrassant.*

Iphise! Cénie! que je vous aime!

CÉNIE.

Nous sommes donc bien heureuses...... Mais par quel prodige le flacon blanc.....

LA FÉE.

Après l'action que vous venez de faire, vous n'ètes plus des enfans. Je ne dois plus vous tromper; tout ce qui vous est arrivé n'étoit qu'une épreuve. Votre tendresse pour Mélinde & pour moi, a su l'emporter sur votre vanité; ce sacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raison & du sentiment; jugez s'il nous est cher, & si nos cœurs savent l'apprécier.

IPHISE.

Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

MÉLINDE.

En choisissant le flacon blanc, c'étoit presque prouver que vous n'en aviez pas besoin.

CÉNIE, *à Mélinde & à la Fée.*

Enfin vous ètes contentes, ainsi nous devons l'être.

MÉLINDE.

Vous avez perdu votre difformité, & vous nous ètes plus chères que jamais; voilà ce que vous avez gagné à vous bien

conduire. N'oubliez jamais, mes enfans, que dans tous les événemens de la vie, la résolution la plus honnête & la plus vertueuse, est toujours la plus sûre & la meilleure.

FIN.

L'ISLE HEUREUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LA FÉE LUMINEUSE.

LA FÉE BIENFAISANTE, *Sœur de Lumineuse.*

La Princesse ROSALIDE, *Élève de Lumineuse.*

La Princesse CLARINDE, *Elève de Bienfaisante.*

ZULMÉE, *Suivante de Rosalide.*

La Scène est dans un Palais.



L'ISLE HEUREUSE,

COMÉDIE.

Pride is vice that always produces mortification *.
Grandisson, Tom. II.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULMÉE.

QUEL tapage dans ce Palais! Tout le monde attend avec impatience la fin de cette journée, qui doit décider du sort de l'Isle Heureuse : on s'empresse, on se questionne, & les Fées, & les deux jeunes Princesse sont, je crois, dans de violentes

* L'orgueil est un vice qui nous attire toujours des mortifications.

agitations. Pour moi, attachée depuis trois jours au service de la Princesse Rosalide, tous mes vœux sont pour elle. Je ne sais cependant si elle l'emportera sur Clarinde. Rosalide a, dit-on, de l'esprit, des talens, & un mérite supérieur; mais elle est fière, capricieuse: on la flatte, on l'encense, on l'admire peut-être; mais on aime Clarinde, & je crains.... J'entends quelqu'un, taisons-nous; c'est ma jeune maîtresse....

SCÈNE II.

ROSALIDE, ZULMÉE,

ROSALIDE.

Enfin je puis me dérober à cette foule importune qui m'excède depuis deux heures ... Ah, Zulmée, vous voilà?....

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, l'instant du couronnement est-il fixé....

ROSALIDE.

Oui, la Reine de l'Isle Heureuse sera proclamée ce soir à six heures....

ZULMÉE, *baisant le bas de la robe de Rosalide.*

Que je sois la première à lui rendre mon hommage....

ROSALIDE.

Quelle folie, Zulmée.... Ne savez-vous pas que mon sort est incertain, & que Clarinde peut être couronnée?....

ZULMÉE.

Je sais, Madame, que vos prétentions sont les mêmes ; mais que vos droits sont différens!....

ROSALIDE.

Non, vous vous trompez ; la feue Reine de cette Isle, en mourant, nomma pour Régentes de ses États les deux Fées qui nous ont élevées, Clarinde & moi, en les priant de se charger de notre éducation ; & elle ajouta que lorsque nous aurions atteint l'âge fixé par les Lois, on formeroit un Conseil des Vieillards & des Sages de cette Isle, afin qu'à la pluralité des voix, il pût choisir entre nous deux celle qu'il jugeroit la plus digne d'être élue Reine.

ZULMÉE.

Mais, Madame, par votre naissance n'êtes-vous pas plus près du trône?....

ROSALIDE.

Non; les droits de Clarinde à cet égard sont encore les mêmes; nous étions du sang de la feue Reine, mais à un degré si éloigné, que les preuves de part & d'autre en sont également obscures; la Reine n'ayant pas d'autres héritiers, ne voulut pas prononcer entre nous; & cependant par les sages dispositions que je viens de vous détailler, elle trouva le moyen d'accorder une juste préférence, puisqu'elle ne laisse ses États qu'à la plus digne de les gouverner.

ZULMÉE.

Ah, Madame, que cette disposition fut heureuse pour vous!

ROSALIDE.

Fort bien, Zulmée; je vous passe cette flatterie, elle n'est pas mal tournée; mais revenez-y rarement, les louanges n'ont pas toujours le don de me plaire; cependant je les aime, je l'avoue, mais j'y suis fort difficile, je vous en avertis.

ZULMÉE.

Quand on ose vous en donner, c'est sans projet ; elles échappent, il faut bien que vous les pardonniez.

ROSALIDE.

Zulmée, vous avez de l'esprit, j'entrevois que nous pourrons nous convenir ... Avez-vous vu la Fée aujourd'hui ? . . . .

ZULMÉE.

Non, Madame; elle est si occupée des préparatifs du couronnement....C'est pour vous qu'elle travaille. . . .

ROSALIDE.

Il y aura beaucoup de Fêtes ! . . . J'en suis si lasse ; des Fêtes ! . . . .

ZULMÉE.

Il est vrai que chaque jour la Fée prend soin de vous en procurer de nouvelles ; elle vous aime avec une passion ! . . . & cela est si naturel ! . . . .

ROSALIDE, *à part.*

Encore !.... Cette fadeur éternelle commence à me fatiguer. (*Haut.*) Zulmée,

laissez-moi seule. (*Zulmée s'éloigne & reste dans le fond du Théâtre.*)

ROSALIDE.

J'ai renvoyé Zélis, parce que je la trouvois brusque; je n'ai pu garder Fatime, Zerbine & Ziphé .... & déjà Zulmée commence à me déplaire. .... Est-ce ma faute ou la leur ? .... Quoi, voir toujours des visages nouveaux, ne s'attacher personne! .... Ah, malgré tous les soins de la Fée, je sens que je ne suis pas heureuse... (*Elle s'assied dans un fauteuil, & tombe dans la rêverie.*)

ZULMÉE *se rapproche doucement, & dit :*

Madame ! ....

ROSALIDE.

Quoi ? que voulez-vous ! ....

ZULMÉE.

Je croyois que vous m'aviez appelée.

ROSALIDE.

Non, mais restez.... Allez-moi chercher ma harpe.... Non, je lirai.... Zulmée, avez-vous quelques talens ? ....

ZULMÉE.

ZULMÉE.

Je dessinois, je chantois autrefois; & je dirai naïvement que c'étoit avec tant de succès, que je me croyois parvenue au dernier degré de perfection....

ROSALIDE.

Eh bien.....

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, je suis désabusée, depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous.

ROSALIDE.

Avez vous vu le dernier tableau que j'ai donné à la Fée?.....

ZULMÉE.

Hélas! oui, Madame, je l'ai vu; la Fée l'a fait mettre dans la grande galerie; j'ai passé ce matin deux heures à le considérer; & en rentrant dans ma chambre, j'ai jeté au feu mes esquisses, mes crayons & mes pinceaux.

ROSALIDE.

On a fait d'assez jolis vers sur ce tableau; les connoissez-vous? .....

ZULMÉE.

Oui, Madame; mais ils ne me plaisent

pas : il est vrai que je ne suis jamais contente des éloges qu'on vous donne, je trouve toujours qu'il y manque quelque chose.... Mais les portes s'ouvrent, c'est sans doute la Fée Lumineuse; oui, c'est elle-même.

ROSALIDE *s'avance vers la Fée.*

Zulmée, laissez-nous.....

ZULMÉE, *à part, en s'en allant.*

Fasse le Ciel que Rosalide soit Reine; elle aime la flatterie, j'ai saisi son foible, & je suis sûre désormais de la gouverner à mon gré.... (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LA FÉE LUMINEUSE, ROSALIDE.

LA FÉE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chère Rosalide, je vous trouve l'air triste ?

ROSALIDE.

Je vous avoue, Madame, que j'ai un peu d'humeur dans ce moment-ci. . . ,

LA FÉE.

Et pourquoi ? Auriez-vous de l'inquiétude sur l'élection qui doit se faire ce soir ?....

ROSALIDE.

Oh, non, point du tout, ce n'est pas cela ; & ce qui m'occupoit quand vous êtes entrée ne mérite pas....

LA FÉE.

N'importe, je veux savoir. ...

ROSALIDE.

Eh bien, Madame, c'est cette jeune personne que vous venez de placer auprès de moi.

LA FÉE.

Elle ne vous convient pas ?

ROSALIDE.

Je n'ai pas bonne opinion de son caractère ; si vous saviez avec quelle fadeur, avec quelle bassesse elle me louoit....

LA FÉE.

Oh, ce n'est que cela ; mais, mon enfant, votre modestie vous fait prendre pour des flatteries la simple vérité, je vous assure ;

je vous le dis naturellement, je suis fière de mon ouvrage, & il est certain que, grâce à la Nature, & sur-tout à l'éducation que je vous ai donnée, vous êtes une personne réellement accomplie.

ROSALIDE.

Accomplie ! Eh bien, Madame, de bonne-foi, je ne crois pas cela.

LA FÉE.

Je le sais bien, & voilà ce qui prouve la perfection de mon ouvrage; car si vous vous rendiez justice, il vous manqueroit une vertu.

ROSALIDE.

Cependant j'ai beaucoup d'orgueil.

LA FÉE, *en riant.*

Oui, mon enfant; soyez toujours bien persuadée de cela.

ROSALIDE, *vivement.*

Oui, Madame, j'en ai beaucoup; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable; par exemple, est ce-là être modeste?...... Vous riez, vous croyez que j'exagère; non,

je dis ce que je pense.... & cependant, malgré cette extrême vanité, je suis presque toujours mécontente de moi-même ; comment accorder cela ?

LA FÉE.

Elle est charmante ! Embrassez-moi, ma chère Rosalide. Ah ! si vous n'êtes pas satisfaite de vous, qui donc pourra jamais l'être de soi-même ?

ROSALIDE.

Je ne me plains point de la Nature, elle m'a donné un cœur sensible & reconnoissant. Je dois me louer de la Fortune, qui m'a procuré une Bienfaitrice telle que vous ; mais, Madame, quoique vous en disiez, j'ai des défauts qui vous échappent parce que vous m'aimez, & dont je m'apperçois, malgré moi, parce que j'en souffre....

LA FÉE.

Elle en revient toujours à ses défauts. Je voudrois bien que ma Sœur entendît cette conversation, elle qui vous croit si vaine, & qui me cite sans cesse la surprenante humilité de sa Clarinde. Enfin, ce jour,

chère Rosalide, ce jour, le plus beau de ma vie, va fixer votre destinée au gré de mes souhaits; je vous verrai ce soir Reine de l'Isle Heureuse; ma joie ne sera troublée que par la peine qu'éprouvera ma Sœur; car elle a la folie de concevoir les plus grandes espérances pour son élève; comprenez-vous qu'on puisse pousser l'aveuglement à ce point?

ROSALIDE.

Je ne puis juger du mérite de la Princesse Clarinde; je la connois si peu, & je l'ai vue si rarement, quoique nous ayons été l'une & l'autre élevées dans ce Palais...

LA FÉE.

Comme ma Sœur avoit des idées absolument opposées aux miennes sur l'éducation, je n'ai pas voulu par cette raison que vous fussiez liée avec Clarinde; mais aujourd'hui je trouve qu'il est convenable que vous fassiez ensemble une connoissance particulière, puisque celle qui sera Reine doit aimer & protéger l'autre....

ROSALIDE.

Ah! tout le bien que j'ai entendu dire de

Clarinde a disposé depuis long-tems mon cœur à la chérir....

LA FÉE.

Oui, elle est intéressante, en vérité; elle n'a rien de brillant, mais elle est douce, bonne; & quoiqu'elle soit née avec un esprit fort médiocre, si j'eusse été chargée de son éducation, je suis sûre que j'en aurois fait une personne charmante. Ma Sœur m'a dit qu'elle vous l'amèneroit aujourd'hui. Mais, Rosalide, vous ne m'écoutez pas; vous rêvez.....

ROSALIDE.

Il est vrai, Madame.... je pensois à quelque chose que vous m'avez dit tout-à-l'heure au sujet de la Fée Bienfaisante.

LA FÉE.

Eh bien.

ROSALIE.

Elle me trouve vaine, dites-vous; cela me revient à l'esprit, je ne sais pourquoi...

LA FÉE.

Bon....

ROSALIDE.

Je voudrois savoir sur quelle raison elle

peur fonder une semblable accusation; je ne me vante jamais.....

LA FÉE.

Oh, pour cela non, tout au contraire...

ROSALIDE.

Je ne parle jamais de moi, je hais & je fuis les éloges... sur quoi me juge-t'elle donc vaine?....

LA FÉE.

Oh, parce qu'elle pense sûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être....

ROSALIDE.

Mais elle a dit positivement que je l'étois.

LA FÉE.

Sans doute, par jalousie; c'est ainsi qu'elle déprise vos talens, vos agrémens; par exemple, ce dernier tableau que vous avez fait, & qui est un chef d'œuvre, non-seulement elle l'a regardé sans enthousiasme, mais elle l'a loué avec une nonchalance, une froideur....

ROSALIDE.

Je suis sensible, je l'avoue, à ces marques d'aversion..., je ne puis supporter

l'injustice ; elle me révolte.... m'afflige, & me met hors de moi.

LA FÉE.

Eh, calmez-vous, mon enfant : la pauvre petite ! elle en a les larmes aux yeux : que cela est touchant !

ROSALIDE, *avec un ris forcé.*

Qui, moi, Madame ? Ah, je vous assure que je n'éprouve nul attendrissement..... Je suis fâchée de déplaire à la Fée Bienfaisante, j'en ai témoigné ma surprise ; car je n'ai rien fait qui dût m'attirer ce malheur ; mais je vous proteste que d'ailleurs je n'en ressens ni dépit ni colère.....

LA FÉE.

Ah, j'en suis convaincue..... Mais que nous veut Zulmée ?....



SCÈNE IV.

LA FÉE, ROSALIDE, ZULMÉE.

ZULMÉE, *à la Fée.*

MADAME, les Ambassadeurs du Roi Zolphir viennent d'arriver, & demandent audience.

LA FÉE.

Il faut avertir ma Sœur... mais la voici, & Clarinde avec elle... (*Zulmée sort.*)

SCÈNE V.

BIENFAISANTE, ROSALIDE, CLARINDE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE.

ALLEZ, Clarinde, embrasser Rosalide, & demandez-lui son amitié....

ROSALIDE, *s'avançant.*

Puissiez vous, chère Clarinde, la desirer aussi sincèrement qu'elle vous est accordée!....

CLARINDE.

Je vous promets les sentimens de la Sœur la plus tendre, & mon cœur les attend de vous.

LUMINEUSE, *à Bienfaisante.*

Je crois qu'elles seront charmées de s'entretenir sans témoins ; permettez-vous qu'elles aillent ensemble dans mon cabinet ? ....

BIENFAISANTE.

J'y consens; Clarinde, suivez Rosalide... (*Les jeunes Princesses se prennent sous le bras, & sortent. Rosalide, en passant devant Bienfaisante, lui fait une révérence mêlée de fierté & de dédain.*)

SCÈNE VI.

LES DEUX FÉES.

BIENFAISANTE, *en regardant sortir Rosalide.*

En qualité de Fée, je possède l'art de lire dans les yeux, & d'y deviner à peu-près la

pensée, & j'ai vu dans ceux de Rosalide un violent dépit contre moi; quelle en peut donc être la cause?....

LUMINEUSE.

Laissons cela, ma Sœur, & parlons d'affaires plus sérieuses. Savez-vous l'arrivée des Ambassadeurs?

BIENFAISANTE.

Oui, je leur ai fait dire que nous les verrions après le couronnement....

LUMINEUSE.

Devinez-vous le sujet de leur ambassade? ....

BIENFAISANTE.

Ces mêmes Ambassadeurs étoient ici il y a huit mois; ils entendirent parler de l'élection qui devoit, comme vous savez, se faire il y a six semaines.

LUMINEUSE.

Oui, il est vrai qu'elle a été différée...

BIENFAISANTE.

Et j'imagine que la croyant faite, ils viennent, de la part de leur Maître, pour complimenter la nouvelle Reine....

LUMINEUSE.

Ah ça, ma Sœur, parlez moi vrai ; quel est au fond du cœur votre pressentiment sur le choix qui doit se faire ce soir ?

BIENFAISANTE.

Je devine le vôtre ; mais laissez-moi vous cacher le mien ; vous êtes plus vive que moi, &....

LUMINEUSE.

De bonne foi, vous croyez que Clarinde sera préférée ?

BIENFAISANTE.

J'ai mis tous mes soins à l'en rendre digne.

LUMINEUSE.

Et moi depuis quinze ans je ne me suis occupée que de l'éducation de Rosalide.

BIENFAISANTE.

Vous lui avez donné beaucoup de talens, vous avez orné & cultivé son esprit, c'est une justice qu'on doit vous rendre...

LUMINEUSE.

Et son cœur, ses principes & ses sentimens ?

BIENFAISANTE.

Je n'en puis juger, je ne les connois pas.

LUMINEUSE.

Pour moi je ne puis juger des talens & de l'esprit de Clarinde, car je ne les connois pas.

BIENFAISANTE.

On peut juger du moins de sa bienfaisance, de sa douceur, de son égalité & de son bon sens. Il me semble que personne ne lui dispute ces qualités. C'est l'estime & l'amour des peuples qui doivent aujourd'hui proclamer une Reine; ainsi, ma Sœur, je puis n'être pas sans espérances...

LUMINEUSE.

Ainsi vous trouvez la supériorité nuisible dans une Princesse faite pour régner.

BIENFAISANTE.

La véritable supériorité est celle qui sait gagner tous les cœurs, je n'admire que celle-là....

LUMINEUSE.

Et la haine & l'envie que produit le mérite, vous n'y croyez pas?

BIENFAISANTE.

Une ame sensible, un caractère égal & doux mettent à l'abri de la haine; & quand on ne fera point un vain étalage des avantages qu'on possède, l'envie même en les découvrant s'éteindra, ou saura se contraindre au silence.

LUMINEUSE.

Enfin, je crois Clarinde parfaite, puisque vous le dites; mais sa réputation n'est pas aussi brillante qu'elle devroit l'être; à peine son nom est-il connu, lorsque celui de Rosalide est célèbre jusques dans les États les plus éloignés de cette Isle.

BIENFAISANTE.

Ma Sœur, j'ignore quelle est au-delà de cette Isle, la réputation de Clarinde, mais je suis sûre qu'elle est chérie de tout ce qui l'approche.

LUMINEUSE.

Et Rosalide est admirée de tout ce qui peut ou la voir ou l'entendre. . . .

BIENFAISANTE.

Mais, qui vient nous interrompre ?....

LUMINEUSE.

Zulmée, que voulez-vous? . . . .

SCÈNE VII.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE, *donnant une lettre à Bienfaisante.*

ZULMÉE.

MADAME, on avoit porté cette lettre chez vous, & l'on m'a chargée de vous la remettre ; les Ambassadeurs qui viennent d'arriver, espéroient pouvoir vous la présenter eux mêmes de la part du Roi leur Maître ; mais comme ils savent que vous ne les verrez que ce soir. . . .

BIENFAISANTE.

Il suffit, Zulmée. (*Zulmée sort. Elle ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

LUMINEUSE.

Pourquoi, ma Sœur, cette lettre n'est-elle que pour vous ?.... Au moins peut-on savoir ce qu'elle contient ? ....

BIENFAISANTE, *après avoir lu.*

En vérité, rien d'intéressant ; permettez-moi de ne vous en point faire part...

LUMINEUSE.

Quoi, vous avez des secrets pour moi ?..

BIENFAISANTE.

Non, ma Sœur ; mais dispensez-moi....

LUMINEUSE.

Cette lettre est du Roi Zolphir ? ...

BIENFAISANTE.

Oui...

LUMINEUSE.

Eh bien, pourquoi ce mystère, il est offençant, & je ne conçois pas....

BIENFAISANTE.

Puisque vous le voulez, lisez la, j'y consens.

(*Elle lui donne la lettre.*)

LUMINEUSE *lit tout haut.*

« Je sais, sage Fée, que la Reine de l'Isle
» Heureuse doit être élue maintenant ; &
» d'après tout ce que mes Ambassadeurs
» m'ont dit de l'incomparable Clarinde, &
» tout ce que la Renommée publie de sa
» bienfaisance, de ses rares vertus, & de
» l'enthousiasme de sa Nation pour elle, je
» ne doute pas qu'elle ne soit aujourd'hui

» placée sur un trône dont elle est si digne.
» Recevez donc, grande Fée, l'assurance
» de la joie sincère que me cause cet évé-
» nement; & daignez dire à la nouvelle
» Reine qu'elle n'aura jamais d'Ami &
» d'Allié plus fidèle que le Roi ZOLPHIR.»

Assurément voilà la lettre la plus extraordinaire & la plus impertinente.....

BIENFAISANTE.

Croyez-vous, ma Sœur, que j'en doive être offensée ?

LUMINEUSE

La plaisanterie est fort déplacée dans ce moment.

BIENFAISANTE.

Oh, ma Sœur, de grâce, point d'humeur; nous avons des intérêts différens, mais vous m'aviez promis qu'ils ne nous diviseroient pas.

LUMINEUSE.

Enfin, dans deux heures le sort aura décidé entre Clarinde & Rosalide; j'attends ce moment avec une vive impatience....

BIENFAISANTE.

Et moi avec une grande tranquillité.

Voici nos Élèves, laisons-les ensemble, & allons donner nos derniers ordres pour le couronnement....

BIENFAISANTE *sort; Lumineuse reste & dit:*

Rosalide, dans une demi-heure, trouvez-vous dans la grande galerie, j'ai encore quelques instructions à vous donner.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

ROSALIDE, CLARINDE.

ROSALIDE.

DES instructions! ..... Cela est apparemment relatif à la cérémonie de l'élection; car je ne pense pas que j'aie d'ailleurs beaucoup d'instructions à recevoir....

CLARINDE.

Vous êtes donc bien savante? .....

ROSALIDE.

On se juge mal soi-même; mais vous venez de m'entendre chanter, jouer des instrumens; vous avez vu mes tableaux, qu'en pensez-vous? ....

CLARINDE.

Tout cela m'a paru charmant, je vous l'ai dit ; mais à mon âge on n'est pas en état de bien juger ; on n'a que des connoissances si imparfaites, si bornées....

ROSALIDE.

A votre âge !... Mais vous ignorez donc que nous sommes de même âge....

CLARINDE.

Non, je le savois....

ROSALIDE.

Eh bien... vous voyez cependant qu'on peut à notre âge savoir quelque chose.....

CLARINDE.

Mais oui, c'est ce que je disois....

ROSALIDE.

Mais vous n'admettez pas la supériorité...

CLARINDE.

Oh non. . . .

ROSALIDE, *à part.*

Je crois en effet qu'elle a raison pour elle. (*Haut.*) J'ai un mal de tête inoui. Avez-vous de l'humeur quelquefois ?....

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que de l'humeur ?... du chagrin, de l'inquiétude ? ....

ROSALIDE.

Oui, du chagrin, sans sujet...

CLARINDE.

Sans sujet ! .... je ne connois pas cela...

ROSALIDE, *haussant les épaules, à part.*

Elle ne sait rien. Qu'elle est mal élevée! ... (*Haut.*) La Fée Bienfaisante vous-a-telle fait apprendre quelques langues étrangères ? ...

CLARINDE.

Oui. Oh, elle a donné tous les soins imaginables à mon éducation....

ROSALIDE, *à part.*

Il y paroît. (*Haut.*) J'en sais quatre, moi. Et vous ?

CLARINDE.

A peu-près de même...

ROSALIDE.

Et parfaitement bien ? ...

CLARINDE.

Oh, point du tout, je ne sais rien parfaitement.

ROSALIDE.

(*Elle la considère.*)

Elle est modeste du moins. .. Comme elle a l'air doux! (*Clarinde sourit.*) De quoi riez-vous, Clarinde?....

CLARINDE.

Je ne sais....

ROSALIDE, *la considérant toujours.*

Elle a une certaine timidité qui a beaucoup de grace...Clarinde, aurez-vous bien peur ce soir à la cérémonie?....

CLARINDE.

Bien peur.... non....

ROSALIDE.

Savez-vous comment cela se passera?

CLARINDE.

Oui, à-peu près. On nous conduira dans une grande salle, nous ferons chacune un petit discours, & ensuite le Conseil des Sages & des Vieillards prononcera.

ROSALIDE.

C'est cela, à l'exception du petit discours, car le mien durera trois quarts-d'heure......

CLARINDE.

Bon. . . .

ROSALIDE.

Oui, pour le moins. . . .

CLARINDE.

Ah j'en suis charmée. . .

ROSALIDE.

Vous êtes fort obligeante. . . .

CLARINDE.

Cela me divertira sûrement beaucoup...

ROSALIDE, *à part.*

Quelle est simple! . . . (*Haut.*) Cela vous divertira donc? . . . . Divertir n'est pas, je crois, absolument le mot qui convenoit à la chose....

CLARINDE.

Pardonnez-moi, tout autre mot ne rendroit pas mon idée. . . . Je trouve dans vos manières, dans votre air, & dans tout ce que vous dites, je ne sais quoi que je ne peux exprimer, que je n'ai vu qu'à vous, & qui m'amuse singulièrement....

ROSALIDE.

En vérité, voilà un éloge tout nouveau pour moi...

CLARINDE.

Mais est-ce bien un éloge? ... Je n'ai pas cru vous en donner un.

ROSALIDE.

Oui, j'imagine en effet que souvent vos discours ne se rapportent pas exactement à vos intentions, & cela sans artifice & sans fausseté ; car assurément on ne vous en soupçonnera pas, vous avez une mine si douce & si naïve....

CLARINDE.

Et bien moi, par exemple, je ne prendrai pas cela pour un éloge ; ai-je tort?

ROSALIDE.

Oui, car je pense réellement que la candeur & l'innocence se peignent sur votre visage.

CLARINDE.

Mais si votre intention ne se rapportoit pas exactement à vos discours....

ROSALIDE.

Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit naturel ?

CLARINDE.

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que celui qui ne l'est pas ?.... Vous pourriez me l'apprendre, je crois.....

ROSALIDE.

Mais réellement on diroit qu'elle y entend finesse. Revenons à votre Discours; est-il bien éloquent ?....

CLARINDE.

Je n'ai point fait de Discours, moi....

ROSALIDE.

Ah, vous parlerez de tête......

CLARINDE.

Précisément.

ROSALIDE.

Et votre Fée vous l'a conseillé...

CLARINDE.

Elle m'en a donné l'ordre le plus positif.

ROSALIDE.

Cela est surprenant. Dites-moi un peu, ma chère Clarinde, quel a été votre genre de vie jusqu'ici ?

CLARINDE.

Je me suis toujours trouvée si heu-

reuse, que je n'envisage qu'avec crainte les changemens qui peuvent arriver dans ma destinée....

ROSALIDE.

Vous n'avez pas d'ambition, je m'en étois doutée ; cependant si vous êtes déclarée Reine ce soir.....

CLARINDE.

Je ne m'occuperai plus que des moyens de justifier le choix qu'on aura daigné faire.

ROSALIDE.

Voilà une réponse qui me plaît : je suis fâchée, Clarinde, de ne pouvoir que vous amuser ; car vous faites sur moi une impression beaucoup plus solide, & vous m'intéressez véritablement.

CLARINDE.

Je ne me flatte pas qu'il y ait une grande conformité dans nos esprits & dans nos caractères ; mais je sens que nos cœurs pourroient se convenir....

ROSALIDE.

Je parie que la Fée Bienfaisante vous aura prévenue contre moi....

CLARINDE.

Vous la connoissez mal, elle en est incapable.

ROSALIDE.

Cependant je sais qu'elle désapprouve à beaucoup d'égards l'éducation que Lumineuse m'a donnée.

CLARINDE.

Cela pourroit être; mais elle ne m'en a jamais parlé....

ROSALIDE.

Cela pourroit être.... & si cela étoit, penseriez-vous qu'elle eût raison?....

CLARINDE.

Bienfaisante ne peut jamais avoir tort. Si vous saviez comme elle est juste, pénétrante, bonne!...

ROSALIDE.

Vous l'aimez uniquement?....

CLARINDE.

Non, mais je l'aime comme je le dois, de préférence à tout....

ROSALIDE.

Et qui donc aimez-vous encore?

CLARINDE.

La Compagne, l'Amie que Bienfaisante m'a donnée, Zémire, qui est pour moi ce que vous est Zulmée.

ROSALIDE, *avec embarras.*

Zulmée n'est à moi que depuis deux jours.

CLARINDE.

Auriez-vous perdu votre Amie? & n'ai-je point imprudemment renouvelé votre peine?...

ROSALIDE.

Non.... Clarinde, changeons d'entretien.

CLARINDE.

Rosalide, qu'avez-vous? je vous ai fâchée sans le vouloir....

ROSALIDE, *tristement.*

Vous méritez d'être aimée, Clarinde; je ne suis pas surprise que depuis votre enfance vous ayiez une Amie; mais moi je n'en ai point.

CLARINDE.

Je serai la vôtre, ma chère Rosalide...,

ROSALIDE, *à part.*

Qu'elle est bonne & touchante ! Et je me moquois d'elle !

CLARINDE.

Banissez donc cette tristesse qui m'afflige. . . . .

ROSALIDE.

Chaque mot qu'elle me dit m'attendrit, me pénètre. Clarinde, quel que soit l'événement qui doit fixer notre sort, promettons-nous de ne jamais nous séparer.

CLARINDE.

Ah, j'en fais le serment avec transport.



SCÈNE IX.

ROSALIDE, CLARINDE, ZULMÉE.

ZULMÉE, *à Rosalide.*

MADAME, la Fée vous attend.

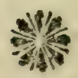
ROSALIDE.

Allons, il faut nous quitter, ma chère Clarinde.

CLARINDE.

Je vous suivrai du moins jusqu'aux portes de la galerie.... (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUMINEUSE, ROSALIDE.

LUMINEUSE.

Jugez de ma surprise à la lecture de cette lettre.

ROSALIDE.

Je vous avoue que je la partage, & que cette grande célébrité de Clarinde m'étonne infiniment; je rends avec plaisir justice à ses bonnes qualités; elle est, comme vous le disiez, douce, aimable, intéressante; mais il me semble qu'elle est dépourvue de tout ce qui peut inspirer l'admiration & l'enthousiasme.

LUMINEUSE.

Elle n'a ni talens, ni supériorité dans aucun genre. Mais aussi je suis persuadée que cette prétendue célébrité n'existe pas;

son affabilité aura gagné le cœur de ces Ambassadeurs, qui, sans doute, en ont fait à leur Maître le portrait le plus exagéré.

ROSALIDE.

En effet, je me rappelle que pendant leur premier voyage, je les ai très-peu vu; ils avoient des manières étrangères & gauches qui me déplaisoient; & j'ai même pris la liberté de m'en moquer assez ouvertement.

LUMINEUSE.

Ne cherchons pas davantage, voilà le mot de l'énigme, & voilà de quoi rabattre un peu de la vanité de ma Sœur, qui triomphe en secret, malgré toute sa modestie.

ROSALIDE.

Elle triomphe!.... Elle a donc trouvé cette lettre toute simple?

LUMINEUSE.

Elle n'en a pas éprouvé le moindre étonnement, je vous assure.

ROSALIDE.

Ah, par exemple....

LUMINEUSE.

Enfin le dénouement approche, nous triompherons à notre tour....

ROSALIDE.

Les Ambassadeurs du Roi Zolphir seront présens à la cérémonie de l'élection.

LUMINEUSE.

Ah, certainement, je leur ai fait dire de s'y trouver.

ROSALIDE.

Je vous avouerai, Madame, que je voudrois pour toute chose au monde, que leur Maître y fût lui-même.

LUMINEUSE.

Mais rien ne m'est plus facile, & vous me donnez-là une excellente idée. Par le pouvoir de mon art, il m'est aisé....

ROSALIDE.

Ah, Madame, que vous êtes bonne?

LUMINEUSE.

Non-seulement Zolphir y sera, mais encore tous les Rois & Princes voisins de cette Isle; je veux, ma chère Rosalide, que l'assemblée où vous allez paroître &

réunir tous les suffrages, soit la plus auguste & la plus brillante de l'univers. Restez ici, je vais dans mon cabinet travailler au charme qui doit satisfaire vos desirs & les miens, & je reviendrai vous joindre. (*Elle sort.*)

ROSALIDE, *seule.*

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, j'éprouve une certaine inquiétude vague que je n'ai jamais ressentie.... Depuis que j'ai vu Clarinde, je suis encore plus mécontente de moi-même : je me crois cependant supérieure à elle : quand mon esprit nous compare l'une à l'autre, je le pense en effet.... mais quand je cesse de raisonner, & que je n'écoute que mon cœur, tout le mérite dont je m'énorgueillis semble s'évanouir, & je voudrois ressembler à Clarinde.... Elle intéresse, elle attire, elle attache, & je sens que déjà je l'aime véritablement.

SCÈNE II.

ZULMÉE, ROSALIDE.

ZULMÉE, *accourant.*

AH, Madame, je viens de voir le spectacle le plus noble & le plus imposant qui soit peut-être au monde.

ROSALIDE.

Quoi donc ?

ZULMÉE.

C'est la salle du couronnement. Imaginez-vous des Vieillards, des Princes, des Rois, des Sages, tout cela en foule & réunis.... cela ne se voit pas communément.... aussi réellement je suis saisie d'admiration !

ROSALIDE, *à part.*

Le moment approche, &, malgré moi, je suis troublée....

ZULMÉE.

C'est un bruit, un vacarme dans les

jardins, dans les galeries, qui s'accroît à chaque instant : tenez, entendez-vous les cris ?... Oh, il faut qu'il arrive quelque événement extraordinaire.

ROSALIDE.

J'entends, je crois, répéter le nom de Clarinde.... Voyez ce que c'est, Zulmée....

ZULMÉE *va voir & revient.*

C'est la Princesse Clarinde qui traverse les galeries pour se rendre ici.

ROSALIDE.

Eh pourquoi ces cris qui redoublent ?

ZULMÉE.

Oh, c'est une multitude de pauvres gens qui l'attendoient à son passage ; elle est, dit-on, fort charitable.... (*on entend crier distinctement* :) *Vive la Princesse Clarinde, vive notre généreuse Bienfaitrice !*

Quel train, juste Ciel !.... il faut que tous les malheureux secourus par Clarinde se trouvent-là rassemblés ...

ROSALIDE.

Ils font des vœux pour elle, ils ont raison. Ah, de tels vœux méritent d'être

exaucés.... (*On crie de plus près & plus fort encore :*) *Vive Clarinde, vive notre chère Bienfaitrice !....*

Comment a-t-elle eu le bonheur d'être utile à tant de gens ? Moi, je n'ai jamais vu de malheureux dans ce Palais !

ZULMÉE.

Oh, l'on dit qu'elle les alloit chercher.

ROSALIDE.

Ah, Lumineuse!... vous auriez pu me conduire vers eux!.... (*A part*) Je me sens accablée ; jamais tant d'amertume ne remplît mon ame !....

ZULMÉE.

Voici les Fées & la Princesse.



SCÈNE III.

ROSALIDE, ZULMÉE, BIENFAISANTE, LUMINEUSE, CLARINDE.

(*Les deux Fées portent une couronne enrichie de diamans.*)

BIENFAISANTE.

L'INSTANT décisif est enfin arrivé... Voici la couronne que nous devons poser nous-mêmes, avant une heure, sur le front de la Reine de l'Isle Heureuse. (*Elles la posent sur une table*) Rosalide, si c'est vous que le sort appelle au Trône, je jure par l'amitié qui m'unit à ma Sœur, de vous chérir, de vous protéger à jamais, & de n'employer le pouvoir de mon art que pour votre gloire & le bonheur de vos Etats.

ROSALIDE, *à part.*

Hélas, tout ce que j'entends aujourd'hui ne doit donc servir qu'à me confondre!...

LUMINEUSE.

Clarinde, je m'engage avec joie, par les

mêmes sermens ; & vous, ma Sœur, qui connoissez mon ame, vous savez si j'y serai fidelle.

BIENFAISANTE.

Ah, je suis sans inquiétude....Rosalide & Clarinde, on vous attend, allez....

CLARINDE, *à Bienfaisante.*

Quoi ! sans vous ?....

BIENFAISANTE.

Oui ; dans la crainte de gêner les suffrages, ma Sœur & moi nous resterons ici : allez, mes enfans.

CLARINDE.

Venez, ma chère Rosalide, & n'oubliez pas les promesse que j'ai reçues de vous....

ROSALIDE, *en lui donnant le bras.*

Ah, sans le sort & les Fées qui me forcent à vous disputer le trône, qu'il me seroit doux de le céder à vos vertus !....

CLARINDE.

Ah ! personne plus que Clarinde ne vous en juge digne !....

BIENFAISANTE.

Allez, mes chers enfans, montrer à

l'assemblée qui vous attend, non deux rivales, mais deux amies trop nobles, trop sensibles, pour que l'intérêt ou l'ambition puisse jamais les désunir.

ROSALIDE.

Donnez-moi votre bras, chère Clarinde. (*A part, en s'en allant.*) Je tremble, & puis à peine me soutenir. (*Elles sortent, Zulmée les suit.*)

SCÈNE IV.

BIENFAISANTE, LUMINEUSE,

BIENFAISANTE, *après un moment de silence, pendant lequel elle a considéré sa Sœur qui rêve profondément.*

Eh bien, ma Sœur? ....

LUMINEUSE.

Vous lisez dans mon ame, je n'essayerai point de vous déguiser l'agitation que j'éprouve; & je vous dirai avec la même sincérité, que je commence à croire qu'en effet vos espérances pour Clarinde ne sont

pas sans fondement.... Elle est généralement aimée; je viens d'en voir des témoignages certains.... Cet amour universel peut-être va la couronner. Si cela est, je conviendrai que vous aurez choisi le moyen le plus sûr pour la placer sur le trône; mais aura-t'elle les qualités brillantes, qui seules peuvent rendre un règne mémorable & glorieux?

BIENFAISANTE.

Je n'ai desiré pour Clarinde que le genre de réputation que j'ai jugé le plus solide, celui de la bienfaisance & de la bonté.

LUMINEUSE.

C'en est assez peut-être pour être élue, mais non pour régner avec éclat. Clarinde bonne, mais simple, sans expérience, sans instruction, sans goût pour les arts, saura-t'elle discerner le mérite, encourager les talens, connoître enfin les hommes, les juger & les conduire avec succès?

BIENFAISANTE.

Mais, ma Sœur, je ne vous ai jamais dit que Clarinde fût simple & sans instruction.

LUMINEUSE.

Vous avez cultivé son esprit, vous lui avez donné des talens ?....

BIENFAISANTE.

Oui, ma Sœur.

LUMINEUSE.

Clarinde a des talens ?

BIENFAISANTE.

Oui, ma Sœur. . . .

LUMINEUSE.

Mais c'est une plaisanterie .....

BIENFAISANTE.

Non, je vous dis l'exacte vérité.

LUMINEUSE.

Mais, que sait-elle donc ?

BIENFAISANTE.

Tout ce que sait Rosalide.

LUMINEUSE.

Mais, ma Sœur, comment se peut-il que jamais on n'en ait parlé ?....

BIENFAISANTE.

J'ai voulu qu'elle eût des talens, non pour les afficher, mais pour son amuse-

ment & celui de ses amis ; elle n'en tire aucune vanité, elle ne cherche point d'admirateurs, & elle n'a point d'envieux.

LUMINEUSE.

Quoi que vous en disiez, je doute de la perfection de ses talens : elle a si peu d'esprit !...

BIENFAISANTE.

Ma Sœur, vous vous trompez encore, Clarinde a beaucoup d'esprit.

LUMINEUSE.

Ah cela, par exemple....

BIENFAISANTE.

Oui, ma Sœur, elle en a infiniment; je conviens qu'elle ne sait ni se moquer, ni contrefaire, ni disserter; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhommie & l'ignorance ; elle ne trouve pas que ce soit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appelons usage du monde; elle sait cependant toutes ces petites conventions & les suit ; mais en même-temps elles lui semblent si frivoles, qu'il lui paroît tout simple qu'on puisse très-communément en oublier quelques-unes. La seule

chose qui la frappe en ridicule, c'est le caprice, elle ne le conçoit pas, & s'en amuse naïvement; car elle a toute l'ingénuité de son âge; elle réfléchit beaucoup, elle juge sainement. On ne dira peut-être jamais qu'elle est *piquante;* mais plus on la connoîtra, & plus on aura de plaisir à l'entendre & d'empressement à la consulter.

LUMINEUSE.

Vous me jetez, je l'avoue, dans un étonnement....

BIENFAISANTE.

J'entends du bruit.... On vient, nous allons savoir des nouvelles....

LUMINEUSE.

Ah, Ciel.... c'est Zulmée; la joie brille sur son visage.... Et bien, Zulmée....



SCÈNE V.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE.

LUMINEUSE, *à Zulmée.*

La Reine est-elle nommée ?

ZULMÉE.

Non, Madame ; mais si j'osois prédire l'événement....

BIENFAISANTE.

Parlez sans contrainte.

ZULMÉE.

Vous l'ordonnez, Madame ?

BIENFAISANTE.

Oui, parlez....

ZULMÉE, *à Lumineuse.*

Ah, Madame, comment vous peindre les succès inouis de la Princesse Rosalide, l'effet prodigieux qu'a produit son dis-

cours!... avec quelle grâce, quelle noblesse elle l'a débité! Par son éloquence & ses charmes elle entraîne tous les suffrages; dix fois des acclamations redoublées l'ont forcée de s'interrompre : enfin elle a cessé de parler, & les applaudissemens qui font retentir la salle, n'avoient pas encore permis à la Princesse Clarinde de prendre la parole, lorsque je suis sortie pour venir vous annoncer cette heureuse nouvelle.

LUMINEUSE.

Je suis fort sensible, ma chère Zulmée, à cette preuve de votre attachement. Allez rejoindre les Princesses, j'espère que bientôt nous allons les revoir. (*Zulmée sort.*)

SCÈNE VI.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE.

BIENFAISANTE.

NE vous contraignez point, ma Sœur, laissez éclater votre joie....

LUMINEUSE.

Si je pensois qu'elle pût être offensante pour vous, je cesserois de m'y livrer.

BIENFAISANTE.

Non, ma Sœur, l'intérêt personnel ne me rendra jamais injuste.

LUMINEUSE.

En effet, ma Sœur, j'aime Rosalide comme vous aimez Clarinde ; ainsi songez que je ne puis éprouver qu'avec transport l'espérance qui m'est rendue.

BIENFAISANTE.

Ce sentiment est naturel; d'ailleurs Rosalide, à beaucoup d'égards, mérite votre tendresse ; je ne blâme en elle que ses caprices & sa vanité ; mais elle a de l'esprit ; & si son cœur est bon, elle pourra facilement se corriger de ses défauts.

LUMINEUSE.

Ah ! son cœur est excellent, n'en doutez pas.

BIENFAISANTE.

Je le crois, & j'ai vu d'elle aujourd'hui plusieurs traits qui me le persuadent.

LUMINEUSE.

Vous me charmez.... Ah, ma Sœur, cette inaltérable bonté, cette équité parfaite que vous possédez au suprême degré, attire & subjugue toute ma confiance ; eh bien, je crois dans cet instant que c'est Rosalide qui l'emportera sur Clarinde; mais vous m'avez ouvert les yeux, & je vois que l'éducation que vous avez donnée à votre Élève, la rend en effet plus digne du trône. Trop de vanité m'égara : j'ai voulu que Rosalide fût admirée, je n'ai tourné son amour-propre que sur des objets frivoles ; & sans doute tous ses défauts sont mon ouvrage, je le sens, je l'avoue ; mais cependant dans ce moment même où je me condamne, elle est peut-être couronnée! Clarinde est adorée par sa bienfaisance, elle a mille vertus ; mais celles de Rosalide, quoique moins solides, sont plus brillantes ; & les Sages même, séduits & subjugués, la placent sur le trône.... Ah, ma Sœur, je ne puis m'empêcher de croire que ce qui éblouit les hommes est toujours ce qui les entraîne....

BIENFAISANTE.

BIENFAISANTE.

Ils n'écoutent donc jamais leurs cœurs.... Mais quel bruit.....

LUMINEUSE.

Ah, la Reine est nommée!.... J'entends la voix de Rosalide!

BIENFAISANTE.

Prenons cette couronne, c'est à nous à la donner. (*Les portes s'ouvrent, Clarinde & Rosalide paroissent; Zulmée les suit.*)



SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LUMINEUSE, ROSALIE, CLARINDE, BIENFAISANTE.

(*Les Fées s'avancent pour prendre la couronne.*)

LUMINEUSE.

ROSALIDE!....

ROSALIDE.

Allez, chère Clarinde, recevoir le prix de vos vertus.

LUMINEUSE.

Qu'entens-je!.... quoi! Clarinde?....

ROSALIDE.

Oui, Madame, elle est Reine, & par le vœu unanime de la Nation. (*A Bienfaisante.*) Ah, Madame, que n'avez-vous pu voir avec quels transports universels elle a été proclamée. Aussi-tôt qu'elle a pris la parole, l'émotion & l'attendrissement ont passé dans tous les cœurs. Ah, tous les

traits de ce discours si noble & si touchant, seront à jamais gravés dans mon souvenir : tous les yeux fixés sur elle, se remplissoient de larmes : elle a fait couler les miennes ; j'ai partagé l'enthousiasme qu'elle inspiroit, & j'ai joint avec transport mon suffrage à celui de toute l'assemblée.

CLARINDE.

O ma chère Rosalide, amie la plus sensible & la plus généreuse ! . . . .

LUMINEUSE.

Vous l'emportez, ma Sœur, jouissez de votre triomphe; ne craignez point de m'affliger ; j'admire votre ouvrage, & mon cœur applaudit sans effort au juste succès qui le récompense : venez, aimable & vertueuse Clarinde, venez recevoir la couronne.

CLARINDE.

Ma chère Rosalide . . . . je ne puis l'accepter qu'en la partageant avec vous.

LUMINEUSE.

O Ciel ! . . . .

ROSALIDE.

Moi! . . . .

CLARINDE.

Oui, telle est mon irrévocable résolution.

ROSALIDE.

Non, non, vous seule en êtes digne.

CLARINDE.

Je vous offre ce que j'aurois accepté de vous: si vous m'aimez autant que je vous aime, Rosalide, vous ne balancerez plus.

BIENFAISANTE.

Régnez l'une & l'autre; remplissez tous les vœux des peuples, qui n'ont pu placer Clarinde sur le trône sans regretter Rosalide! . . . .

ROSALIDE.

Après le choix qu'ils ont fait, que pourroient-ils desirer encore? . . . . Ah! ce jour m'a trop appris à me connoître pour que je puisse regretter un trône auquel je rougis maintenant d'avoir osé prétendre.

CLARINDE.

Vous n'avez à rougir que d'outrager l'amitié par vos cruels refus.

BIENFAISANTE.

Rosalide, si votre ame est aussi sensible qu'elle est noble & grande, pouvez-vous vous opposer au bonheur de votre amie!....

ROSALIDE.

Ah, Clarinde!....

CLARINDE.

Le Conseil est encore assemblé pour la cérémonie du couronnement; venez, ma chère Rosalide, monter avec votre amie sur un trône que vous lui rendrez si cher en daignant le partager.

ROSALIDE.

Vous l'ordonnez, j'y consens....

CLARINDE.

Ah, vous comblez tous mes vœux.

ROSALIDE.

Mais soyez à jamais mon guide & mon modèle; enseignez-moi vos vertus, rendez-moi, s'il se peut, semblable à vous-même, ou vous n'aurez rien fait pour moi.

LUMINEUSE.

Jouissez à jamais, mes chers enfans, du bonheur dont vous êtes si dignes, & n'oubliez point que les plus grands talens & les qualités les plus brillantes, ne sont que des dons inutiles ou dangereux, sans la modestie, la bienfaisance & la bonté.

FIN.

L'ENFANT GÂTÉ,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MÉLANIDE, *Veuve.*

LUCIE, *Nièce de Mélanide.*

DORINE, *Maîtresse de Musique & de Dessin de Lucie, & logeant chez Mélanide.*

TOINETTE, *Fille d'une Femme-de-Chambre, élevée avec Lucie.*

La Scène est à Paris, chez Mélanide.



L'ENFANT GÂTE, COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude ; on y voit des Livres, des Globes, des Sphères, &c.

MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE.

Il y a long-temps, ma chère Dorine, que j'ai envie d'avoir une conversation un peu détaillée avec vous sur ma nièce ;

je veux que vous me parliez franchement. Je vous ai mise auprès d'elle, non-seulement pour cultiver son cœur & son esprit, & lui donner des talens agréables, mais sur tout pour me dire la vérité, & m'aider à la connoître.

DORINE.

J'ai le défaut de ne pouvoir cacher ce que je pense, &, d'ailleurs, Madame est si pénétrante ....

MÉLANIDE.

Moi! point du tout. Voilà précisément ce que je ne suis pas, & puis la dissipation dans laquelle je vis, me laisse-t-elle le temps de réfléchir?.... J'aime le monde, mais j'aime encore mieux ma nièce; & si j'avois moi-même plus d'instruction, j'aurois tout quitté avec joie pour me consacrer entièrement à l'éducation de Lucie.

DORINE.

Personne n'est plus en état que Madame....

MÉLANIDE.

Non, je me rends justice; je n'ai nul talent, je ne sais rien, j'ai eu des maîtres

dans ma jeunesse, mais je fus élevée dans un couvent, voilà la meilleure excuse que je puisse donner de mon ignorance. Enfin Lucie m'est chère au-delà de l'expression; je suis veuve, je n'ai point d'enfans, elle est ma seule héritière; je ne veux pas qu'elle puisse me reprocher un jour la négligence dont mille fois au fond du cœur je n'ai pu m'empêcher d'accuser mes parens à mon égard.

DORINE.

Mademoiselle Lucie est bien digne de votre tendresse; elle est charmante.

MÉLANIDE.

Voilà ce que vous lui répétez sans cesse, & ce que je lui dis souvent moi-même; & nous avons tort, nous la gâtons.

DORINE.

Ah! Madame, ce n'est pas un caractère comme le sien qu'on peut gâter.

MÉLANIDE.

Il est vrai qu'elle est plus formée qu'on ne l'est ordinairement à son âge.... Par exemple, sa facilité à contrefaire tout le monde, est une chose que je n'ai vue qu'à elle.

DORINE.

Et elle n'a pas quatorze ans.

MÉLANIDE.

Il est certain qu'elle promet beaucoup; mais je voudrois qu'elle joignît à tous ses agrémens naturels de grands talens & un bon cœur. Sans talens on s'ennuie; moi, je l'éprouve. Recevoir & faire des visites, est un plaisir dont on se lasse si promptement!... Et voilà cependant la plus grande ressource des personnes désœuvrées. Enfin je lui desire une ame sensible, parce que sans elle on ne jouit de rien, & que c'est toujours une excellente chose à retrouver quand on n'est plus jolie. On pense alors avec tant de plaisir que des amis valent mieux que des admirateurs!

DORINE.

Madame a un fond de morale qui me charme toujours.

MÉLANIDE.

J'espère que Lucie, instruite, élevée par vous, en aura davantage encore. L'étude & la lecture donneront à son esprit ce qui manque au mien.

DORINE.

D'autant mieux qu'elle a une application, une mémoire .... & un goût naturel ....

MÉLANIDE.

Oui, elle a beaucoup de goût, cela se voit dans les plus petites choses.... Je crois qu'elle se mettra fort bien.... Elle se coëffe déjà avec grâce.... mais je ne croyois pas qu'elle fût très-appliquée.

DORINE.

Ah ! trop peut-être pour sa santé, car elle a des nerfs d'une délicatesse....

MÉLANIDE.

Elle tient cela de moi.... mais vous m'assurez toujours que vous êtes enchantée d'elle, qu'elle apprend à merveille ; & cependant, que sait-elle ?

DORINE.

Elle est si jeune....

MÉLANIDE.

Quand j'assiste à vos leçons, je vous avoue que sa distraction & votre indulgence m'impatientent toujours.

DORINE.

Mais, Madame, je vous en ai déjà expliqué les raisons : votre présence l'intimide ou l'occupe ; elle vous regarde, pense à vous, &....

MÉLANIDE.

Ma chère Dorine, vous me flattez.

DORINE.

Mon Dieu, Madame, tenez, encore hier j'ai grondé Mademoiselle sur ce qu'elle avoit mal joué du clavessin devant vous ; elle m'a répondu : c'est que ma tante étoit vis-à-vis de moi, & je pensois qu'il n'y a pas dans le monde de plus beaux yeux que les siens, de plus expressifs, de plus brillans....

MÉLANIDE, *d'un ton sévère.*

Lucie vous a dit cela ?

DORINE.

Mot-à-mot, & avec cette naïveté, cette grâce qui lui sont si naturelles....

MÉLANIDE, *du même ton.*

De bonne-foi, Mademoiselle, pensez-vous me séduire par cette flatterie ridicule ?

DORINE.

Quoi, Madame, me croiriez-vous capable ?....

MÉLANIDE.

Écoutez-moi. Je vous trouve mille bonnes qualités ; vous avez de l'esprit, des talens, de l'instruction ; mais de grâce, si vous voulez que nous vivions ensemble, ne me louez pas ; je hais les éloges & je m'en défie.

DORINE.

La modestie accompagne toujours la supériorité.

MÉLANIDE.

Encore !....

DORINE.

N'en parlons plus. Croyez, Madame, que mon attachement pour vous & pour Mademoiselle votre nièce, est sans bornes, & que....

MÉLANIDE.

Prouvez-le-moi donc en me secondant. J'exige encore une chose de vous, c'est que vous donniez quelques soins à l'éducation de cette petite fille qui est élevée auprès de Lucie....

DORINE.

Toinette ? . . . .

MÉLANIDE.

Oui. Elle est orpheline, & fille d'une femme qui fut quinze ans à mon service, & qui me la recommanda en mourant ; d'ailleurs, cette jeune personne annonce le meilleur naturel ; elle est remplie d'heureuses dispositions ; vous voyez comme elle profite des leçons que vous donnez à Lucie ; elle dessine ; elle joue du clavessin toute la journée ; je ne suis pas en état de juger si c'est avec succès, mais ce desir d'apprendre à son âge, la rend réellement intéressante.

DORINE.

Je vous obéirai, Madame ; mais je vous avoue que je n'ai pas une grande idée de son esprit.

MÉLANIDE.

Elle est douce, ingénue, sensible & vraie ; avec les personnes à qui elle doit du respect, elle ne parle guères qu'on ne l'interroge, mais ses réponses sont justes ; elle ne fait rien que de bien ; elle est réservée,

discrette, appliquée, reconnoissante; elle sait se faire aimer. S'il est vrai qu'on puisse être tout cela sans esprit, vous conviendrez que l'esprit est un avantage dont on peut très facilement se passer. (*Elle regarde à sa montre.*) Mais je m'oublie tout en causant; il est midi; j'ai vingt personnes à déjeûner qui doivent être arrivées à présent.

DORINE.

Ne fait-on pas une lecture aujourd'hui chez Madame?

MÉLANIDE.

Et vraiment oui, & qui nous tiendra jusqu'à quatre heures, & je veux aller à l'Opéra nouveau, car j'ai ma loge. Lucie va venir prendre ses leçons; vous lui direz que si vous êtes contente d'elle, je la menerai à l'Opéra. Adieu, ma chère Dorine, n'oubliez pas cet entretien, & justifiez par votre conduite toute la confiance que j'ai en vous. (*Elle sort.*)



SCÈNE II.

DORINE, *seule.*

QUELLE FOLLE ! .... parfiler, aller aux spectacles, recevoir des visites, voilà toutes ses occupations. Elle vante sans cesse à sa nièce, les charmes de l'étude & l'utilité de l'application ; & l'exemple qu'elle lui donne est éternellement en contradiction avec ses discours. Et puis dans d'autres momens, n'écoutant qu'une aveugle tendresse, elle croit sa nièce un petit prodige de perfection, & la loue avec excès ; & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant ; mais quand Mélanide a le dos tourné, quelles moqueries ne fait-on pas de cette petite fille, qui en effet, vaine, indocile, étourdie, n'apprendra jamais rien. Au reste, que m'importe ? je la flatte, je lui passe ses caprices, je m'en fais aimer ; elle se mariera, sera riche, fera ma fortune, voilà l'essentiel. Mais paix, j'entends quelqu'un ; ah, c'est Lucie.

SCÈNE III.

DORINE, LUCIE.

LUCIE.

Je croyois ma tante ici?

DORINE.

Elle en sort dans l'instant, & m'a chargée de vous dire que si vous preniez bien toutes vos leçons, elle vous meneroit à l'Opéra.

LUCIE.

Aujourd'hui?

DORINE.

Oui.

LUCIE.

Et c'est l'Opéra nouveau? .... Ah! je suis charmée. Mon Dieu, que n'ai je su cela plus tôt.

DORINE.

Pourquoi?

LUCIE.

Oh, c'est que je suis coëffée à faire hor-

reur.... Et ma robe neuve.... Je ne l'aurai que demain! cela est piquant, vous en conviendrez.

DORINE.

De telle manière que vous soyez, n'êtes-vous pas toujours sûre de plaire?

LUCIE.

Et d'ailleurs, c'est une plaisanterie.... J'attache si peu de prix à toutes ces choses-là. Trouvez-vous cet habit bien garni?

DORINE.

Il est charmant.

LUCIE.

Oui, mais il a un peu perdu de sa fraîcheur.... J'aime mieux le couleur de rose que j'avois hier. Qu'en pensez vous?

DORINE.

Moi, celui que vous portez me paroît toujours le plus joli.

LUCIE.

J'aurois le temps de me r'habiller avant le dîner.

DORINE.

Et nos leçons?

LUCIE.

Cela est vrai .... Allons, allons; je resterai comme cela, aussi-bien c'est autant de peine épargnée; & je hais la toilette à la mort.... Eh bien, que ferons-nous?

DORINE.

Mais votre Maître de danse va venir, & quand vous aurez dansé, nous dessinerons, & nous jouerons du clavessin.

LUCIE.

Oh, pour danser aujourd'hui, cela m'est impossible, j'ai mal dormi, je suis d'une lassitude à ne pouvoir me soutenir sur mes jambes ....

DORINE.

Mais asseyez-vous. (*Elle lui approche un fauteuil, Lucie s'assied & s'étend nonchalamment.*)

LUCIE.

J'ai réellement une courbature affreuse.

DORINE.

En effet, vous avez l'air abattu.

LUCIE.

Tout de bon, vous me trouvez changée?

DORINE.

Extrêmement.

LUCIE.

Cela tient peut-être aussi à la manière dont je suis fagotée. . . . Oh ! voilà qui est décidé, je me ferai sûrement recoëffer pour l'Opéra. . . Ma tante ne donne-t-elle pas à déjeûner ce matin ?

DORINE.

Oui. Il y a une lecture.

LUCIE.

Oh ! quand je serai mariée, j'aurai des lectures aussi, & des déjeûners . . . . Cela est charmant, un déjeûner ! . . . .

DORINE.

Oui, cela occupe depuis midi jusqu'à quatre heures.

LUCIE.

Et puis le spectacle, & puis le souper, & puis le bal ; voilà ce qui s'appelle jouir de la vie. Que ma tante est heureuse ! enfin j'aurai mon tour.

DORINE.

En attendant, il faudroit acquérir des

talens ; si l'on se lasse des spectacles, si le bal fatigue, si l'on se dégoûte du grand monde, il est doux alors de pouvoir se suffire à soi-même.

LUCIE.

Mais voyez ma tante, elle a conservé tous les goûts de la première jeunesse ; pourquoi n'aurois-je pas la même constance ? & pourquoi, par une étude pénible, me livrer à un ennui certain pour me procurer des ressources eloignées dont je n'aurai peut-être jamais besoin ?

DORINE.

Mais Madame votre tante elle-même ne se plaint-elle pas tous les jours de l'éducation négligée qu'elle a reçue ? Elle se livre à la dissipation, plus par habitude que par goût....

LUCIE.

Il est vrai qu'elle baille à la Comédie, qu'après tous ses déjeûners elle a des vapeurs, & toujours sa migraine quand elle a été au bal de l'Opéra. Oui, cela est vrai... je sens bien que les talens & l'instruction peuvent être de quelque utilité.... & puis

passer pour ignorante, cela est humiliant, cela me répugne, je l'avoue. (*Elle tombe dans la rêverie.*)

DORINE.

Vous rêvez ?

LUCIE.

Oui, je me sens des mouvemens de raison qui m'attristent ; vous venez de me dire des choses qui m'ont frappée.... Pourquoi, ma chère amie, ne m'avez-vous pas toujours parlé de cette manière ?

DORINE.

Mais je ne veux pas vous attrister ni vous contrarier.

LUCIE.

Croyez-vous qu'en ne me donnant pas plus de peine que je n'en prends, je pourrai un jour avoir du moins l'apparence de quelques talens. . . . l'écorce? c'est tout ce que je voudrois.

DORINE.

Et déjà ne passez-vous pas pour en avoir ?

LUCIE.

Oui ; mais entre nous, je ne sais rien.

DORINE.

DORINE.

Oh! vous êtes aussi trop modeste; vous jouez très-joliment du clavecin.

LUCIE.

Hélas! cela se borne à trois ou quatre pièces que je sais de routine.

DORINE.

Le dessin va très-bien; votre dernière tête est charmante.

LUCIE.

Graces à vous.

DORINE.

Non, réellement, je n'y ai presque pas retouché.

LUCIE.

Mais l'Histoire & la Géographie, par exemple, je n'en sais pas un mot.

DORINE.

Vous savez les titres de beaucoup de livres, voilà tout ce qu'il faut pour le monde; dites hardiment que vous les avez tous lus. Avec cela, ayez toujours un livre dans votre sac & sur votre toilette, soutenez que vous aimez la lecture avec

passion, & vous passerez bientôt pour la personne la plus instruite.

LUCIE.

Voilà une drôle de manière d'être savante, elle me convient beaucoup. Allons, je l'adopterai; & puis, ma chère amie, vous resterez toujours avec moi; vous corrigerez mes dessins, & même mes tableaux, quand je peindrai; ainsi voilà encore un talent de sûr.

DORINE.

Allez, Mademoiselle, je vous promets que vous aurez tous ceux qu'on a communément dans la société. Les vrais, les grands talens, sont si rares dans les personnes de votre état!

LUCIE.

Eh! voilà précisément ce qui fait qu'il est si flatteur d'en avoir... Tenez, Toinette en aura tout de bon; eh bien, je voudrois lui ressembler.

DORINE.

Ah! par exemple, voilà un souhait bizarre.

LUCIE.

J'aime Toinette, je ne suis point jalouse des avantages qu'elle a sur moi, mais je les vois, & il y a des instans où cela m'afflige.

DORINE.

En vérité, c'est être également aveugle sur son compte & sur le vôtre. Vous êtes remplie d'esprit, vous avez les plus heureuses dispositions pour apprendre ; & Toinette est une petite fille capable d'assez d'application, mais au fond très-bornée, malgré son petit air sournois & son ton caustique & moqueur.

LUCIE.

Non, ne vous y trompez pas, Toinette a de l'esprit, avec sa mine douce & naïve.

DORINE.

Vous êtes bien en état d'en juger ; mais vous êtes si indulgente..... Enfin cela tient peut-être à la comparaison que je fais sans cesse d'elle à vous, mais elle me déplaît extrêmement.

LUCIE.

J'en suis fâchée, car j'aime Toinette.

DORINE.

Elle a cependant une certaine grossièreté, une rudesse dans le caractère, qui ne devroient guères sympathiser avec vous.

LUCIE.

Il est vrai qu'elle dit les choses un peu crûment ; cela me fâche quelquefois, & puis je lui pardonne : cela est singulier, sa sincérité me choque ; Toinette moins franche, me seroit sûrement plus agréable ; mais peut-être aurois-je moins de confiance en elle. Je ne puis définir cela ; il semble que plus elle me contrarie, & plus elle m'attache.

DORINE.

Dans ce cas, Mademoiselle, je suis fort malheureuse, moi, qui vous aime avec un excès qui ne me permet pas de vous faire éprouver la moindre contrariété.

LUCIE.

Aussi, ma chère amie, je vous aime encore plus que Toinette ; vous me paroissez mille fois plus aimable qu'elle. Je voudrois la consulter quelquefois ; mais c'est avec vous que je voudrois passer ma vie.

DORINE.

Allons, je suis contente de mon partage; mais je crains cependant qu'il ne soit pas le plus solide....

LUCIE.

Ah! croyez que mes sentimens pour vous seront aussi durables qu'ils sont tendres.... Mais qui vient nous interrompre? Ah, c'est Toinette.

SCÈNE IV.

TOINETTE, LUCIE, DORINE.

LUCIE.

QUE voulez-vous, Toinette?

TOINETTE.

Mademoiselle, c'est votre Maître à danser....

LUCIE.

Oh! je ne danserai point; vous n'avez qu'à lui donner un cachet, & le renvoyer.

TOINETTE.

Mais, Mademoiselle, vous avez déjà manqué votre dernière leçon....

DORINE.

Eh bien! après... voulez-vous que Mademoiselle danse dans l'état où elle est?

TOINETTE.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

DORINE.

Elle a, elle a une courbature effroyable.

TOINETTE.

Ce que je sais, c'est qu'elle se portoit à merveille il y a une demie-heure, & qu'elle sautoit dans le jardin....

LUCIE.

C'est que naturellement je ne m'écoute pas; je ne suis pas douillette... mais le fait est que je suis malade, & que je ne prendrai pas de leçon de danse.

TOINETTE.

Oh! ce dernier fait-là me paroît certain, aussi j'y crois sans peine. Allons, je vais donner le cachet.... Voilà de l'argent bien employé! (*Elle sort.*)

LUCIE, *après un moment de silence.*

Toute réflexion faite, j'ai envie de prendre ma leçon de danse....

DORINE.

Voulez-vous que je rappelle Toinette?

LUCIE.

Que me conseillez-vous?

DORINE.

Mais.... de ne vous point fatiguer....

LUCIE.

D'ailleurs je danserai plus long-temps demain.

DORINE.

Sans doute, cela reviendra au même; & puis une leçon de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait?

LUCIE.

Ma chère amie, que vous êtes indulgente & douce! .... Mais que nous veut encore Toinette?

TOINETTE, *revenant.*

Madame vous demande, Mademoiselle.

LUCIE.

La lecture n'est donc pas encore commencée ?

TOINETTE.

Non, Mademoiselle, & il y a plusieurs Dames qui desirent vous voir un moment; Madame vous prie de porter votre carton de dessins.

DORINE.

Le voilà. (*Lucie le prend.*)

LUCIE, *à Dorine.*

Ma chère amie, vous allez m'attendre ici.... Adieu; je suis charmée d'aller faire un tour là-dedans. (*Elle sort en courant & en sautant.*)



SCENE V.

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE, *regardant sortir Lucie.*

La courbature va mieux, à ce qu'il me paroît.

DORINE, *souriant.*

Vous croyez donc qu'elle a un peu exagéré ?....

TOINETTE.

Oui, Mademoiselle ; & vous aussi vous le croyez.

DORINE, *d'un ton sec.*

Où prenez-vous cela ? Je pénètre votre pensée, je vois que vous soupçonnez Mademoiselle Lucie de mensonge & d'artifice; mais pour moi certainement je suis fort loin d'avoir d'elle une semblable opinion.

TOINETTE.

Il n'est pas bien fin de pénétrer ma pensée, car je la dis tout simplement ;

mais moi j'en devine souvent qu'on voudroit déguiser.

DORINE.

De qui voulez-vous parler, s'il vous plaît ?

TOINETTE.

Ah, voilà mon secret.

DORINE.

Vous pouvez le garder. Je n'ai nulle envie de l'apprendre. Mais de quoi je veux vous instruire, c'est qu'il faut que vous ayez la bonté de changer le ton que vous avez pris depuis quelque temps, non pas avec moi, car vos discours me sont absolument indifférens, mais avec Mademoiselle Lucie. Véritablement vous vous oubliez : vos manières avec elle ne sont pas supportables ; vous contrôlez sans ménagement tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit. Il semble réellement que vous ayiez de l'aversion pour elle. Si cela continue, je vous préviens que j'en avertirai Madame. C'est un devoir dont je ne pourrai me dispenser.

TOINETTE.

Vous êtes trop judicieuse, Mademoiselle,

pour ne pas entendre auparavant ma justification. Premièrement, personne n'est plus attaché que moi à Mademoiselle Lucie ; je n'ai pas le bonheur de lui plaire, mais je l'aime, parce qu'en dépit de tout ce qui s'y oppose, elle est bonne, sensible & franche. Ce qu'elle fait de mal ne vient pas d'elle. Quand elle ne dit pas la vérité, quand elle est dure, hautaine, capricieuse, tous ces défauts lui sont inspirés, ils ne sont pas dans son caractère, car son naturel est excellent. Ainsi, quand je la blâme, ce n'est pas elle que je désapprouve..... Vous devez comprendre cela. Je le définis mal, il y a peut-être un peu d'obscurité dans ce que je dis ; mais, si vous voulez, je tâcherai de m'expliquer mieux.

DORINE.

Il suffit. La suite vous fera voir que j'ai eu l'intelligence de vous comprendre. Mais quelqu'un vient. (*A part, en regardant Toinette.*) Voilà une dangereuse petite créature, il faut la faire chasser d'ici.

SCÈNE VI.

DORINE, TOINETTE, LUCIE.

LUCIE.

(*Lucie entre en courant ; elle jette son carton sur une table.*)

Ah ! je suis toute essoufflée ! .... Mon Dieu quel monde il y a là-dedans ? Ah ! ma chère amie, la jolie robe que je viens de voir.

DORINE.

A qui ?

LUCIE.

A Madame de Bercy. C'est une robe à la Polonoise tout simplement ; mais elle est garnie de fleurs de pêchers, avec un goût, une grace..... Et puis des fleurs de pêchers, on n'en a pas encore vu. Oh, cela est charmant !... Elle a bien de l'imagination, Madame de Bercy !

DORINE.

Il seroit à desirer seulement qu'elle fût un peu plus jolie.

LUCIE.

Elle a beaucoup d'éclat.

DORINE.

Oui, mais on dit qu'elle met du blanc.

LUCIE.

Bon! . . .

DORINE.

Oh, je n'en crois rien.... Cependant elle a le front bien luisant.

LUCIE.

Ah, ah, c'est drôle, dès qu'on a le front luisant?....

TOINETTE.

Oui, on met du blanc. C'est un principe bon à retenir. Par exemple, Monsieur votre grand Oncle met du blanc sûrement .....

LUCIE.

Quelle folie! . . . .

TOINETTE.

Mais dame, la règle est donc fausse, car il a le front encore plus luisant que celui de Madame de Bercy.

DORINE *à Lucie.*

Qu'a-t-on dit de vos dessins?

LUCIE.

On les a trouvés charmans, la tête de Vieillard sur-tout.

TOINETTE.

Eh mais, celle-là est entièrement l'ouvrage de Mademoiselle Dorine.

DORINE.

Point du tout; j'ai mis seulement l'ensemble, & j'y ai donné quelques coups de force....

TOINETTE.

Ah! cela est vrai, vous n'avez fait que l'ébaucher & la finir.

LUCIE, *avec un souris forcé.*

Toinette ne me gâte pas.

TOINETTE.

Flatter c'est tromper; & comment tromper ce qu'on aime?....

LUCIE.

Avec cette manière-là, Toinette, vous aurez toujours le droit de me tout dire.

DORINE.

Madame de Surville est-elle là-dedans?

LUCIE.

Oui, avec sa fille, qui est plus droite & plus apprêtée que jamais.

DORINE.

Mademoiselle Flore; oh, je crois qu'elle est bien fière d'assister à une lecture?

LUCIE.

Ah! je vous en réponds; elle n'a cependant que deux ans plus que moi, & elle est d'une pédanterie....

TOINETTE.

On dit qu'elle est un prodige d'instruction.

DORINE, *ironiquement.*

Un prodige!... Et qui est-ce qui lui dit cela?

TOINETTE.

Ce n'est pas celle qui l'élève, mais c'est tout ce qui la connoît. Pour moi je puis assurer qu'elle a bien de la modestie, car elle ne parle jamais d'elle, & cherche toujours à faire valoir les autres.

DORINE.

Il est vrai qu'elle distingue Mademoiselle Toinette, & que toutes les fois qu'elle vient ici, elle la loue sur ses grands talens.

TOINETTE.

Non, Mademoiselle, elle ne me donne point de louanges exagérées & ridicules; elle a un trop bon esprit pour être obligeante aux dépens de la vérité; mais elle me fait sans cesse admirer son indulgence.

LUCIE.

Ma chère Toinette, je crois Mademoiselle Flore une personne remplie de mérite, mais elle a le malheur d'être pédante; je ne puis vous le dissimuler.

DORINE, *riant.*

Oh oui, pédante est le mot; cela est trouvé à merveille. Et pédante à seize ans!... Tout ce que cela promet de charmes pour l'avenir!

TOINETTE, *à Lucie.*

Mais, Mademoiselle, oserois-je vous demander en quoi elle est pédante?

LUCIE.

En quoi ? . . . Mais en tout.

TOINETTE.

Mais encore ayez la bonté de m'en citer quelques traits.

LUCIE.

Oh! je vous en citerai mille.

TOINETTE.

Eh bien, un seulement.

LUCIE.

Mais elle a un maintien pédant, une certaine manière de pincer la bouche & d'entrer dans une chambre. . . . . Tenez, voulez-vous la voir ? . . . . la voilà....

DORINE, *riant.*

Ah! parfait, parfait, c'est elle-même... Encore, je vous prie. . . . Ah! cela est charmant . . . .

LUCIE.

Et puis quand elle est assise, voilà comme elle est... sur le bord de sa chaise.... sérieuse... se retournant tout d'une pièce.... & de temps en temps une petite toux....

DORINE.

Oh, la petite toux est charmante!..... C'est cela même.... Mon Dieu, je crois la voir..... excepté qu'elle n'a ni cette taille, ni ce visage-là.

LUCIE.

Toinette est fâchée, elle ne rit pas.

TOINETTE.

J'écoute, je regarde & je m'instruis. Je me faisois une toute autre idée de la pédanterie. Je croyois qu'elle consistoit sur-tout à chercher les occasions de briller, de faire des citations, & de décider hardiment. Mais votre définition est beaucoup plus simple.... Avoir la poitrine délicate, & s'asseoir sur le bord de sa chaiſe, voilà ce qui fait une pédante: je m'en souviendrai.

LUCIE, *riant.*

Réellement Toinette est piquée... Ah ça, Toinette, puisque vous aimez tant Mademoiselle de Surville, je vous promets que je ne me moquerai plus d'elle; cela me coûtera, mais je m'y engage.... Allons, ne boudez plus.

TOINETTE.

Mais, dites-moi, Mademoiselle, que vous a-t-elle fait pour la haïr?

LUCIE.

Mais je ne la hais point.

TOINETTE.

Cependant vous en dites tout le mal que vous en savez; & même, si vous voulez être vraie, vous conviendrez que vous exagérez les ridicules que vous lui trouvez; que feroit de plus la haine?

LUCIE.

Mais.... le croyez vous, Toinette?... ce que vous me dites là me fait de la peine.... Cependant je n'attaque point sa réputation....

TOINETTE.

Quand vous seriez capable de cette noirceur, le pourriez-vous? Mademoiselle de Surville n'est-elle pas un modèle de douceur, de modestie, de bonté? seroit-on écouté si on disoit le contraire?....

LUCIE, *à Dorine.*

Mais, ma chère amie, elle m'effraye....

Mon Dieu, ce que j'ai fait est-il si criminel ?....

DORINE.

Mais, quelle enfance de vous reprocher un badinage innocent, qui ne peut paroître dangereux qu'aux yeux de Mademoiselle Toinette. Eh bien, vous vous moquez de Mademoiselle Flore, le grand mal; elle n'a qu'à vous le rendre, vous ne vous en formaliserez pas.

LUCIE.

Oh pour cela non, au contraire, j'en serois charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le rendît, afin que nous fussions quittes; car cette plaisanterie, je ne sais pourquoi, me pèse à présent malgré que j'en aie.

TOINETTE.

Pour Mademoiselle de Surville, je vous assure qu'elle vous la pardonne de tout son cœur.

LUCIE.

Comment, elle sait que je la contrefais ?

TOINETTE.

Plusieurs personnes l'en ont avertie, elle me l'a dit, & je n'ai pu le nier.

LUCIE.

Eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, elle en a beaucoup ri.

LUCIE.

Elle en a ri?

DORINE.

Oh! du bout des lèvres, je crois.

TOINETTE.

Et puis elle s'eſt reproché d'en rire; car, m'a-t-elle dit, cela doit faire pitié. Cette pauvre jeune personne, qui croit ne faire qu'une plaisanterie, donne mauvaiſe opinion de son esprit & de ſon cœur: & les mêmes gens qui ont l'air de s'en amuser, la jugent sur ce petit tort avec autant de rigueur que si elle avoit un âge raiſonnable.

LUCIE.

Elle dit cela?.... Elle le pense?....

TOINETTE.

Oh, elle est la vérité même.

LUCIE.

Je veux avoir une explication avec elle.... Je veux me justifier, ou du moins réparer

ma faute.... Toinette, pensez vous qu'elle ne croye pas que j'ai un mauvais cœur ?

DORINE.

Ah ça, finissons cet entretien, qui en vérité n'a pas le sens commun. Il faut aller diner, & n'y pas perdre un moment, car nous avons encore toutes nos leçons à prendre avant l'Opéra. (*à Lucie.*) Allons, Mademoiselle, venez.... A quoi rêvez-vous donc ?

LUCIE.

Je suis triste à mourir.... Je n'ai pas faim, je ne dînerai point.

DORINE.

Mais si vous êtes réellement malade, il faut vous coucher ; vous n'irez point à l'Opéra.

LUCIE.

Allons, je vais me mettre à table. Toinette, donnez-moi le bras. (*Elle passe avec Toinette.*)

DORINE, *les regardant aller.*

Mademoiselle Toinette, vous gâtez tout ce que je fais, mais je vous le revaudrai. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIDE, LUCIE.

(*Cette dernière a l'air triste & rêveur.*)

MÉLANDE.

Je suis charmée, mon enfant, de vous avoir fait revenir une seconde fois dans le sallon; les succès que vous venez d'avoir m'ont fait un plaisir inexprimable.

LUCIE.

J'ai cependant bien mal joué du clavecin.

MÉLANIDE.

Oh! je vous assure que tout le monde a été enchanté de vos talens.

LUCIE.

Ah, ma tante, ces éloges-là sont-ils bien sincères?

MÉLANIDE.

Ce doute fait honneur à votre modestie ; mais rassurez-vous, mon enfant, & croyez que quand vous le voudrez, il n'y a point de louanges auxquelles vous ne puissiez justement prétendre.... Adieu, ma chère fille, il faut achever de prendre vos leçons, je vais vous envoyer Dorine, & dans deux heures je reviendrai vous chercher, & nous irons à l'Opera. (*Elle sort.*)

LUCIE, *seule.*

Comme sa tendresse l'aveugle en ma faveur!.... Hélas! elle a fait tout ce qui dépendoit d'elle pour me donner une éducation distinguée.... Et moi, qu'ai-je fait pour répondre à tant de soins?...



SCÈNE.

SCÈNE II.

LUCIE, DORINE.

(*Lucie s'assied & rêve.*)

DORINE.

Eh bien, Mademoiselle, vous avez tourné toutes les têtes; on ne parle là-dedans que de vos talens, de vos grâces .... Mais, d'où vient cet air triste & rêveur; qu'avez-vous donc?

LUCIE.

Si vous saviez ce que j'ai entendu, & ce que le hasard m'a fait découvrir.

DORINE.

Comment!

LUCIE.

Après avoir joué du clavecin & chanté, je suis descendue dans le jardin; en passant le long de la grande charmille, j'ai entendu prononcer mon nom, je me suis arrêtée, les arbres me cachoient.

DORINE.

Vous avez écouté la conversation ?

LUCIE.

Sans en avoir le dessein, & même malgré moi ; je n'en ai pas perdu un mot.

DORINE.

Eh bien, que disoit-on de vous ?

LUCIE.

Tout ce que la critique la plus mordante peut inspirer de plus amer ; enfin, j'entendois ces mêmes personnes qui venoient de m'accabler d'éloges dans le sallon, me déchirer & se moquer impitoyablement de moi. Une seule cependant a pris mon parti, & de la manière la plus forte & la plus généreuse. Vous ne devineriez jamais son nom ?

DORINE.

Je meurs d'envie de le savoir.

LUCIE.

C'est Mademoiselle de Surville.

DORINE.

Bon ! .... Mais êtes-vous bien sûre qu'à travers la charmille elle ne vous ait pas entrevue ?

LUCIE.

Oh, très-sûre ; elle n'étoit pas de mon côté. Je vous avoue que cette bonté de sa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faisoit éprouver je ne sais quoi de pénible que la méchanceté des autres ne me causoit pas. La fausseté de toutes ces personnes m'inspiroit plus de mépris que de colère & d'émotion ; mais la générosité de Mademoiselle de Surville, m'indignoit contre moi-même ; & à mesure qu'elle parloit, je sentois mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se voir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres.

DORINE.

Ce qu'a fait-là Mademoiselle Flore est fort bien certainement ; mais croyez aussi qu'il y entre un peu du desir de se faire valoir auprès des autres, & d'affecter un bon caractère.

LUCIE.

Si cela est, elle a toujours le mérite d'avoir saisi le vrai moyen de se faire valoir ; & c'est beaucoup.

DORINE.

Ah ça, Mademoiselle, il faut pourtant songer à prendre nos leçons. Par où commencerons-nous?

LUCIE.

Mais, je ne sais.... J'éprouve aujourd'hui un découragement, une tristesse, que je n'ai jamais ressentis.

DORINE.

Bon, c'est cette conversation que vous venez d'entendre qui cause ce petit mouvement d'humeur. Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise une chose qui va bien vous étonner?

LUCIE.

Quoi donc?

DORINE.

C'est que tout ce déchaînement dont vous étiez l'objet, n'est au fond qu'un triomphe très-flatteur pour vous.

LUCIE.

Comment?

DORINE.

Oui, cette critique n'est que l'effet de la jalousie, soyez-en sûre.

LUCIE.

Vous croyez ?

DORINE.

Oh, je vous en réponds. Si vous étiez moins jolie, moins aimable, moins spirituelle, on rendroit plus de justice aux talens que vous annoncez.

LUCIE.

C'est une vilaine chose que l'envie ! ...

DORINE.

Vous en verrez bien d'autres par la suite. Attendez-vous à la haine des femmes, qui ne vous pardonneront pas votre supériorité sur elles ...

LUCIE.

Mais les femmes en général ont donc bien peu d'esprit ? .... Il me semble que si j'étois susceptible du vice humiliant dont vous me parlez, je mettrois tous mes soins à le cacher, & que du moins par vanité je serois juste.

DORINE.

Ne vous affligez point d'un mal inévitable. Songez que la haine des envieux est

le témoignage de leur admiration secrette, & que leur méchanceté ne sert qu'à relever l'éclat du mérite qu'ils veulent rabaisser.

LUCIE.

La haine! .... Je ne puis me faire à l'idée d'inspirer la haine.... Moi, je ne haïrai jamais personne; je le sens.

DORINE.

Consolez-vous, vous ne serez haïe que des méchans; les cœurs sensibles vous adoreront.

LUCIE, *l'embrassant.*

Que vous êtes aimable, ma chère amie; vous dissipez toute ma tristesse, on n'en peut conserver avec vous.

DORINE.

Allons, ne pensons plus aux envieux, ne songeons qu'à l'Opéra; & pour y aller sûrement, débarrassons-nous de nos leçons. Eh bien, voulez-vous jouer du clavecin?

LUCIE.

Je ne me soucie pas du clavecin aujourd'hui.

DORINE.

Aussi bien, il n'est pas d'accord. Au lieu de cela, chantons.

LUCIE.

Volontiers.... Mais j'ai du rhume de cerveau, & j'ai bien mal à la gorge. (*Elle tousse.*)

DORINE.

Et moi aussi; & rien n'est plus dangereux que de chanter lorsqu'on est enrouée; c'est risquer de perdre sa voix.

LUCIE.

Réellement j'ai, à ce que je crois, un commencement d'extinction .... Mais cependant si vous voulez ...

DORINE.

Non certainement, je ne souffrirai point que vous chantiez; décidément je ne le veux pas. Mais dessinons.

LUCIE.

J'y consens.... Mais je suis habillée, & je crains de tacher mon habit avec ces vilains crayons noirs & rouges.

DORINE.

Ce seroit bien dommage, car il vous sied à ravir. Allons, vous avez raison.... Eh bien, reposons-nous pour aujourd'hui.

LUCIE.

J'en suis bien tentée; mais que dira ma tante? Elle ne voudra peut-être pas me mener à l'Opéra.

DORINE.

Oh, n'ayez point d'inquiétude, je me charge de cela.... On vient, je crois. Ah! c'est Toinette.

SCÈNE III.

LUCIE, DORINE, TOINETTE.

LUCIE.

QUE voulez vous, Toinette?

TOINETTE.

Je viens assister à votre leçon, Mademoiselle, & comme Madame me l'a permis, en profiter.

DORINE.

Vous êtes arrivée trop tard ; la leçon eſt finie.

TOINETTE.

Ah, que j'en suis fâchée ; j'aime tant à m'inſtruire !

DORINE.

Vous avez là dessus un beau modèle sous les yeux.

TOINETTE.

Qui donc ?

DORINE, (*montrant Lucie.*)

Eh, Mademoiselle, apparemment.

TOINETTE.

Mademoiselle est un modèle d'application ? Je ne l'aurois pas deviné, par exemple.

LUCIE, (*à part.*)

Ni moi non plus.

DORINE.

Mais, Toinette, j'imagine que vous n'avez pas la présomption de vous croire plus avancée, plus instruite que Mademoiselle ?

TOINETTE.

Hélas ! pardonnez-moi....

DORINE.

Comment donc ? Mais vous lui manquez de respect.

TOINETTE.

Ah, mon Dieu, ce n'est pas mon intention.

DORINE.

Apprenez d'ailleurs qu'elle pourroit se passer de talens. Quand on esr aussi charmante, on n'en a pas besoin.

TOINETTE.

Mais, Mademoiselle, c'est vous qui dans ce moment lui manquez de respect.

DORINE.

Comment ?

TOINETTE.

Vous vous moquez d'elle.

LUCIE, (*à part.*)

Je crois en vérité qu'elle a raison.

DORINE.

Réellement, Toinette, vous êtes bien impertinente.

LUCIE.

Ah, de grace, ne vous fâchez pas contre elle.

DORINE.

Vous prenez son parti quand c'est vous qu'elle offense! Quelle générosité! ... oui, vous possédez toutes les vertus.

TOINETTE, (*à Dorine.*)

Ah, Mademoiselle, à propos, j'oubliois que madame m'a chargée de vous dire de l'aller trouver quand la leçon seroit finie, pour lui en rendre compte.

DORINE.

J'y vais. (*bas à Lucie.*) Soyez tranquille, je lui dirai des merveilles de vous & de vos progrès. (*haut.*) Adieu, Mademoiselle, je reviendrai bientôt vous rejoindre. (*Elle sort.*)



SCÈNE IV.

LUCIE, TOINETTE.

LUCIE, (*à part.*)

Elle va mentir à ma tante, elle va la tromper; cela me fait une peine affreuse.

TOINETTE.

Mademoiselle, vous avez l'air trifte; est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LUCIE.

Non, ma chère Toinette, ... mais j'ai du chagrin, & depuis bien long-temps.

TOINETTE.

Eh bien, voilà que vous m'affligez.

LUCIE.

Vous m'aimez donc, Toinette?

TOINETTE.

Oh pour cela oui.... mais je n'aime pas Mademoiselle Do ine.

LUCIE.

Pourquoi?

TOINETTE.

C'est qu'elle ne dit pas la vérité, & cela est si vilain !

LUCIE.

Je vous ferois bien une confidence, mais il faut me promettre de n'en parler à personne, pas même à ma tante.

TOINETTE.

Eh, Madame ne dit-elle pas elle-même qu'il ne faut pas trahir un secret ?...

LUCIE.

Je puis donc compter sur vous ?....

TOINETTE.

Entièrement.

LUCIE.

Eh bien, Toinette, j'aime Dorine, mais je vous avoue que depuis quelque temps je m'apperçois qu'elle me flatte trop.

TOINETTE.

Oh cela, je parierois que je l'ai découvert avant vous.

LUCIE.

Elle me donne des louanges qui sont trop fortes pour être sincères....

TOINETTE.

Encore tout-à-l'heure.

LUCIE.

Je l'ai remarqué. Et puis elle trompe ma tante sur mes leçons. Ordinairement j'en passe la moitié à ne rien faire, & c'est ce qu'elle cache.

TOINETTE.

Je vois cela tous les jours.

LUCIE.

Et ce n'est cependant rien en comparaison de ce qui est arrivé aujourd'hui.

TOINETTE.

Comment donc ?

LUCIE.

Quand elle dit à ma tante que j'ai été bien appliquée, que j'ai bien pris mes leçons, cela n'est pas tout-à fait vrai ; mais du moins j'ai toujours un peu travaillé...

TOINETTE.

Oui, tant bien que mal.

LUCIE.

Eh bien, imaginez vous que pour aujourd'hui.... En vérité je n'ose achever.

TOINETTE.

Dites-donc, Mademoiselle.

LUCIE.

Aujourd'hui, Toinette, je n'ai rien fait du tout.

TOINETTE.

Quoi! ni chanté, ni dessiné ni joué du clavecin?

LUCIE.

Pas seulement essayé. Et dans cet instant, elle conte à ma tante que j'ai fait des merveilles.

TOINETTE.

Oh que cela est malin! ...

LUCIE.

Voilà un mensonge réellement affreux.

TOINETTE.

Ah, Mademoiselle, avouez tout à Madame.

LUCIE.

Je ne le puis, je ferois renvoyer Dorine.

TOINETTE.

La belle perte, une menteuse.

LUCIE.

Avec tout ses défauts, elle m'aime, & cette idée m'y attache.

TOINETTE.

Si elle vous aimoit, vous flatteroit-elle? Vous passeroit-elle toutes vos fantaisies? Ne tâcheroit-elle pas de vous en corriger?..

LUCIE.

Cela est vrai... Mais cependant je ne puis croire qu'elle n'ait pas de l'amitié pour moi; elle me le répète si souvent.

TOINETTE.

Eh ne savez-vous pas que les mensonges ne lui coûtent rien?

LUCIE.

Celui-là seroit si noir!...

TOINETTE,

Pas plus noir que de tromper Madame qui se fie à elle.

LUCIE.

Enfin, il me faudroit une preuve bien claire pour me persuader qu'elle ne m'aime point du tout; & comme je ne l'ai pas,

décidément je ne veux pas la faire renvoyer; Toinette, gardez bien mon secret.

TOINETTE.

Vous y pouvez compter.... Mais j'entends la voix de Madame. C'est elle-même. Mademoiselle Dorine la suit.

SCÈNE V.

TOINETTE, LUCIE, MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE, *à Lucie.*

VENEZ, ma chère Lucie, embrassez-moi; Dorine est enchantée de vous, & tout ce qu'elle m'en a dit me cause une joie extrême.

LUCIE, *à part.*

Cela me perce l'ame.

MÉLANIDE.

Si vous vous conduisiez toujours ainsi, vous feriez mon bonheur.

LUCIE, *avec embarras.*

Ma tante...

MÉLANIDE.

Promettez-moi, ma fille, que ce sera tous les jours la même chose... Vous ne répondez point, vous baissez les yeux.... Vous ne voulez point prendre un engagement qui me rendroit si heureuse?

DORINE.

Oh, Mademoiselle, j'en suis sûre, le rempliroit avec plaisir.

LUCIE, *vivement à Dorine.*

Non, Mademoiselle, non...

DORINE, *à Lucie.*

Mais vous n'y pensez pas.

MÉLANIDE, *à Lucie.*

Eh bien, Lucie, je ne suis pas fâchée de ce que vous venez de dire-là; du moins il y a de la bonne-foi. Je desire que vous ayez des talens, mais je veux avant tout que vous soyez vraie; c'est la première de toutes les vertus.

LUCIE, *à part.*

Comme tout cela me fait souffrir; quel reproche pour moi!

MÉLANIDE.

Ne parlons plus d'étude aujourd'hui ; Dorine est contente de vous, il faut vous en récompenser ; ne songeons qu'à nous divertir.

LUCIE.

En vérité, ma tante, je ne mérite point de récompense.

MÉLANIDE.

Cette opinion ne vous en rend que plus digne.

DORINE, *bas à Lucie.*

Quittez donc cet air embarrassé.

LUCIE, *à Dorine avec humeur.*

Laissez-moi.

MÉLANIDE, *à Lucie.*

Ma fille, je vous trouve abattue & changée ; vous n'êtes pas malade ? . . .

LUCIE.

Non, ma tante.

MÉLANIDE.

C'est sa leçon qui l'aura trop appliquée. (*à Dorine.*) Il ne faut pas non plus

les lui donner si longues. Je ne veux pas qu'on la fatigue.

LUCIE, *à part.*

Elle ne dit pas un mot qui ne me pénètre.

MÉLANIDE.

Il n'est que quatre heures; je vais faire un tour de jardin avant d'achever ma toilette. Lucie, voulez vous venir avec moi ?

LUCIE.

Volontiers, ma tante.

MÉLANIDE.

L'air vous fera du bien, car je parie que vous avez mal à la tête ; venez, mon enfant... (*Elle s'appuie sur Lucie, elles sortent ; Toinette les suit.*)

SCÈNE VI.

DORINE, *seule.*

LUCIE me fait la mine tout de bon ; à qui en a-t-elle.... C'est une capricieuse petite créature. .Mais pendant que je suis seule, relisons un peu la lettre que j'ai com-

mencée ce matin. En vérité je n'ai pas un moment à moi. (*Elle cherche dans sa poche.*) Ah, bon, en voici bien d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir perdue..... Cela seroit affreux. (*Elle cherche toujours*). Je ne la trouve pas. Je l'aurai peut être laissée sur ma table..... Oh ciel, quelle inquiétude! Allons la chercher. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCÈNE VII.

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Eh mon Dieu, Mademoiselle, où courez-vous si vîte?

DORINE.

N'auriez-vous pas trouvé un papier au hasard?

TOINETTE.

Comment est-il fait?

DORINE.

Une feuille pliée.

TOINNETTE.

Y a-t-il de l'écriture?

DORINE.

Eh oui.

TOINETTE.

Deux pages? ....

DORINE.

Eh, c'est cela. Allons, vîte, rendez-le-moi.

TOINETTE.

Eh bien, je n'ai rien trouvé, c'étoit pour rire.

DORINE.

Peste soit de la petite bête, qui m'amuse ici & me retarde.... Allons, allons, il faut que je la retrouve.... (*Elle sort.*)

TOINETTE, *seule.*

Oui, oui, dépêchez-vous. Allez, vous ne retrouverez rien ... Petite bête, dit-elle; pas si bête.... Ah, voici justement Mademoiselle Lucie.

SCÈNE VIII.

TOINETTE, LUCIE.

TOINETTE.

Venez, venez, Mademoiselle, j'ai de drôles de choses à vous conter.

LUCIE.

De quoi s'agit-il?

TOINETTE.

Croyez-vous toujours à l'amitié de Mademoiselle Dorine pour vous?

LUCIE.

Je n'ai pas de nouvelles raisons d'en douter.

TOINETTE.

Connoissez-vous son écriture?

LUCIE.

Apparemment.

TOINETTE, *tirant une lettre de sa poche.*

Eh bien, tenez; voilà une lettre qu'elle

a commencée. Voulez-vous entendre comment elle vous y traite ?

LUCIE.

Vous l'avez lue ?

TOINETTE.

Oui, d'abord ſans savoir ce que c'étoit, & puis après pour m'éclaicir sur son compte.

LUCIE.

Toinette, ce que vous avez fait là est fort mal; on ne doit pas....

TOINETTE.

J'en conviens; mais c'est mon attachement pour vous qui m'a fait commettre cette faute. J'ai vu qu'on parloit de vous dans cette lettre, & j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir. Tenez, la voilà.

LUCIE.

Si vous me la donnez, je la brûlerai sans l'ouvrir.

TOINETTE.

Oh, dans ce cas-là, je la garde. Écoutez, Mademoiselle, le mal est fait, profitez en....

LUCIE.

LUCIE.

Mais comment ce papier est-il tombé dans vos mains ?....

TOINETTE.

Je l'ai trouvé sur l'escalier.

LUCIE.

Dorine y dit du mal de moi ?

TOINETTE.

Ce ne sont peut-être que des vérités. Je vais lire, jugez en. (*Elle lit tout haut.*) « Plaignez-moi, ma chère amie, non-» seulement d'être séparée de vous, mais » encore de la cruelle vie que je mène » ici. Cette petite fille dont je vous ai » déjà parlé, m'excède tous les jours da-» vantage.... »

LUCIE, *l'interrompant.*

Mon nom n'y est pas ; c'est peut-être de vous dont il est question.

TOINETTE.

Écoutez jusqu'au bout. (*Elle lit.*) « Pour « surcroît de peines, je suis obligée de » l'approuver & de la flatter sur tout

» parce qu'elle est si vaine, que c'est le
» seul moyen de lui plaire .... »

LUCIE.

Ah, Dieu! ....

TOIÑETTE, *lisant toujours.*

« Elle se croit un petit prodige d'esprit,
» & en vérité elle n'a pas le sens com-
» mun; car elle a tous les défauts qu'en-
» traîne la bêtise: elle est orgueilleuse &
» moqueuse; passe sa vie dans l'oisiveté,
» à railler, médire, ou devant un mi-
» roir à contempler la plus médiocre &
» la plus commune figure que vous ayez
» jamais vue. Enfin Lucie.... (*Elle s'inter-*
» *rompt*) le nom y est pour cette fois!.... »

LUCIE.

Ah, quelle horreur! ....

TOINETTE, *continuant.*

« Enfin, Lucie sera certainement un
» jour la plus ridicule, & la plus imper-
» tinente petite personne .... »

Voilà tout, Mademoiselle; la lettre n'est pas achevée .... Elle s'est arrêtée-là en beau chemin.

LUCIE.

Donnez, je veux encore lire moi-même.

(*Elle prend la lettre & lit tout bas.*)

TOINETTE.

Ah, voyez, cela y est, je n'ai rien ajouté.

LUCIE, *rendant la lettre.*

Est-il possible d'avoir l'ame assez méchante pour pousser aussi loin la fausseté!... Je puis avoir tous les défauts qu'elle me trouve; mais pourquoi me les cacher? pourquoi ne pas m'en avertir? j'aurois pu m'en corriger.

TOINETTE.

Il faut tout conter à Madame.

LUCIE.

Cela n'aura-t-il pas l'air de la vengeance? Et la vengeance est bien condamnable!

TOINETTE.

Ce ne sera pas pour vous venger, mais pour cesser de tromper Madame.

LUCIE.

Je ne parlerai point de la lettre, je ferai seulement l'aveu du mensonge de tantôt.

TOINETTE.

Cet aveu ne suffira peut-être pas pour la faire renvoyer; Madame est si bonne!

LUCIE.

N'importe, je suis décidée à ne dire que cela.

TOINETTE.

Je vais aller chercher Madame.

LUCIE.

Ne lui dites rien; je veux moi-même lui avouer ma faute.

TOINETTE, *à part.*

Oui, oui, elle ne parlera pas de la lettre, mais je la montrerai. Il faut punir les méchans. (*Elle sort.*)

LUCIE, *seule.*

Quelle ingratitude! Quelle fausseté! Je dois la plaindre d'être si méchante; cela doit donner bien du repentir! On n'est pas née comme cela; c'est qu'elle aura été mal élevée.... Hélas! peut-être qu'on l'aura flattée dans son enfance!.... Odieuse flatterie, je vous déteste à jamais.... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE IX.

DORINE, LUCIE.

DORINE, *dans le fond du Théâtre sans voir Lucie.*

Je ne la trouve point. Il y a de quoi perdre la tête....

LUCIE, *se levant.*

(*À part.*) C'est elle, le cœur me bat. (*Haut.*) Que cherchez-vous ?

DORINE.

Ce n'est rien. Mais que faisiez vous là toute seule ?

LUCIE.

Je rêvois.

DORINE.

A quoi ?

LUCIE.

A mille choses.... Je pensois, par exemple, à mes défauts.

DORINE.

Ainsi vous vous occupiez de chimères ;

je vous gronderai d'employer si mal votre temps.

LUCIE.

Non, je me connois enfin.... & je voudrois me corriger; mais il faut me seconder, & me parler vrai.... Éclairez-moi sur mes torts .... montrez-moi tous mes défauts; en un mot, devenez sincère.... A ce prix je puis encore .....oui, je puis, Dorine, vous conserver mon amitié.

DORINE.

Que signifie ce langage?.... & cet air sombre & contraint?

LUCIE.

Que je ne puis feindre... Du moins ce vice affreux n'est pas encore dans mon cœur... J'appellerai l'amitié à mon secours, elle ne me flattera point, elle me dira la vérité.... Je suis jeune, & je parviendrai peut-être à surmonter les défauts qu'on m'a trop justement reprochés!....

DORINE.

Qu'entends-je!.... Ah, je suis perdue!...

LUCIE.

Je ne vous sais pas mauvais gré de m'a-

voir dépeinte telle que vous me voyez, & telle que je suis peut-être. Mais du moins en détaillant tous mes défauts, vous ne deviez pas vous en plaindre, puisqu'ils sont votre ouvrage....

DORINE.

C'en est assez, Mademoiselle, épargnez-moi le reste, & recevez mes adieux...

LUCIE.

Vos adieux!.... Pourquoi me quitter?... Je vous le répète, vous pouvez réparer vos torts.... Ne me trompez plus, & restez.

DORINE.

Non, Mademoiselle, je dois vous dire un éternel adieu.

LUCIE.

Éternel!... Arrêtez... Dorine, qu'allez-vous devenir?....

DORINE.

Je ne sais....

LUCIE.

Eh bien, restez auprès de moi, je vous en conjure; ma tante ignorera ce qui s'est passé, je vous le promets.

DORINE.

Mais vous, Mademoiselle, pourrez-vous l'oublier ?

LUCIE.

L'oublier, non; mais le pardonner, n'en doutez pas.

DORINE.

Ce n'est point assez, ma présence vous seroit désagréable, il faut vous l'épargner.... Adieu, Mademoiselle. (*Elle sort.*)

LUCIE, *attendrie.*

Écoutez.... écoutez.... Elle me quitte ! où va-t-elle ?.... Je sens mes larmes couler malgré moi... Elle me trompoit, elle me haïssoit; je ne l'estime plus, je ne dois plus l'aimer.... mais je l'aimois.... Ce souvenir m'attendrit. Elle ne peut plus m'être chère, cependant je m'intéresse à son sort... Mais on vient.... Ah, c'est ma tante !

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MÉLANIDE, TOINETTE, LUCIE.

MÉLANIDE.

Ma chère Lucie, je viens vous remercier de l'intention où vous étiez de m'avouer vos fautes.

LUCIE.

Quoi! ma tante, Toinette vous a dit?...

MÉLANIDE.

Elle m'a tout conté, & m'a montré la lettre, malgré votre défense, que j'approuve cependant. Dorine a reçu le juste prix de ses noirceurs, elle est démasquée & renvoyée.

LUCIE.

Quoi! vous venez donc de la rencontrer?

MÉLANIDE.

Dans l'instant, & je lui ai signifié son congé.

LUCIE.

Mais quel sera son asyle?....

MÉLANIDE.

Je l'ignore.

LUCIE.

Ah ! ma tante, elle est sans fortune ; je vous conjure . . . .

MÉLANIDE.

Il suffit, vous le desirez, je vous promets de lui procurer les secours dont elle aura besoin. Enfin, grâce au ciel, son imprudence a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie. Que cette cruelle expérience vous apprenne, mon enfant, à vous défier des flatteurs, & à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare.

FIN.

LA CURIEUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquise DE VALCOUR.

SOPHIE, *Fille de la Marquise.*

PAULINE, *Sœur de Sophie.*

CONSTANCE, *Nièce de la Marquise.*

Le Chevalier DE VALCOUR, *Fils de la Marquise, Personnage muet. Il doit être vêtu en uniforme ; ses cheveux doivent être épars & en désordre.*

ROSE, *Fille du Jardinier.*

La Scène est dans un Château de la Marquise.



LA CURIEUSE, *COMÉDIE.*

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Jardin.

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA SŒUR, ma chère Sophie, je vous en conjure . . . .

SOPHIE.

Mais, encore une fois, toutes ces persécutions sont inutiles, je ne sais point de secret . . . .

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement si vraie, pouvez vous soutenir un mensonge avec tant d'assurance!

SOPHIE.

Un mensonge! l'expression est douce...

PAULINE.

Elle est juste au moins.

SOPHIE.

Non, car vous confondez toujours l'indiscrétion avec la franchise, & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir; mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, & qui fait seul la sûreté de la société.

PAULINE.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépositaire d'un secret? Je vous en fais mon compliment.

SOPHIE.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

PAULINE.

Ah! fort bien, ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

SOPHIE.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

PAULINE.

Ai-je tort? Je suis votre sœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je sais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

SOPHIE.

Ma chère Pauline, vous avez un cœur excellent, & mille bonnes qualités, mais....

PAULINE.

Mais je suis curieuse, n'est-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'est que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'est que j'attache un prix infini aux plus petites choses qui peuvent intéresser les personnes que j'aime; voilà pourquoi je veux savoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins sensible, je serois parfaite à vos yeux, car je n'aurois, je vous assure, nulle curiosité.

SOPHIE.

Mais, ma sœur, je vois sans cesse que votre curiosité s'exerce indifféremment & sans choix sur tous les objets qui se présentent.

PAULINE.

Oui, autrefois; oh, je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche....

SOPHIE.

Mais il y a quinze jours seulement, la fille du Jardinier, Rose, devoit se marier; elle me le confia; il falloit que Maman y décidât les parens du jeune-homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire jusques-là fût secrette; vous fîtes tant que vous la découvrîtes; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

PAULINE.

Il est vrai que j'eus tort dans cette occasion, mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

SOPHIE.

Assurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien

certaine ; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les indiscrétions les plus dangereuses. Maman vous a dit cela tant de fois !

PAULINE.

C'est pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure, je vous proteste que je ne desire savoir votre secret que parce que j'ai demêlé que c'est vous qu'il intéresse personnellement. Car, pour ce qui est de pure curiosité, j'en suis corrigée.... mais.... absolument.

SOPHIE.

Vous me l'assurez ; je dois vous croire. Eh bien, ma sœur, tranquillisez-vous. S'il est vrai que je sache un secret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

PAULINE.

S'il est vrai .... mais parlez clairement ; en savez-vous, ou n'en savez-vous pas ?

SOPHIE.

Que vous importe ? puisque l'assurance que je vous donne doit détruire les inquié-

tudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi.

PAULINE.

Enfin donc je puis compter que ce secret ne vous intéresse point.

SOPHIE.

Toujours ce secret.... mais je ne conviens pas du tout que j'en sache un ; au contraire je le nie.

PAULINE.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux ! Ne vois-je pas depuis hier au soir toutes vos chuchoteries avec ma cousine, & quand je parois, les signes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cause.... Tenez, dans ce moment même vous attendez Constance, j'en suis sûre ; je vous gêne en restant ici ; vous m'avez brusquée, grondée, sermonée, afin de m'engager à vous quitter ; mais je tiendrai bon, je vous en avertis. (*d'un ton moqueur*) Ma chère petite sœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous ; je me décide à ne m'en pas séparer un instant de toute la journée.

SOPHIE.

(*A part.*) Quelle patience il faut avoir! (*Haut.*) Croyez-vous, Pauline, que de semblables manières puissent engager à vous accorder beaucoup de confiance?....

PAULINE.

Mais vous me poussez à bout. Oui, vous me désolez, vous êtes d'une ingratitude....

SOPHIE.

Ah, Pauline, que vous êtes injuste!

PAULINE.

Enfin, vous me préférez Constance; vous en faites votre confidente, & je ne suis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui suis plus âgée qu'elle, & qui suis votre sœur; cela n'est-il pas cruel?

SOPHIE.

Ah! si vous étiez moins curieuse & moins indiscrette, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous; mais cette confiance que vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois....

PAULINE.

Je vous le répète, je suis changée ; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

SOPHIE.

Fort bien, ma sœur, & vous prétendez n'être plus curieuse ?

PAULINE.

Je badine.... je vous jure qu'à présent si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous si je le desire ; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir.

SOPHIE.

Je me rappelle aussi d'avoir vu plus d'une fois votre pénétration en défaut.

PAULINE.

Elle me servira bien dans cette occasion, j'en ai le pressentiment.... Je parierois, par exemple, qu'il est question d'un mariage... Nous sommes ici trois personnes à marier, vous, ma cousine & moi, il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

SOPHIE.

Quoi! vous croyez que si c'étoit de vous, on vous le cacheroit, & que vous seriez la seule des trois pour qui ce secret en fût un?

PAULINE.

Oh mon Dieu! j'en suis sûre; Maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorsque la chose seroit toute arrangée....

SOPHIE.

Ah! Pauline, que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire! Quelle cruelle justice vous vous rendez vous-même! Comment la persuasion où vous êtes d'inspirer une défiance si injurieuse & si humiliante, ne vous engage-t-elle pas à surmonter vos défauts?

PAULINE.

Ah, ah, vous convenez presque que j'ai deviné....

SOPHIE.

Quoi?....

PAULINE.

Sur ce mariage....

SOPHIE.

Comment, vous croyez, ma sœur, qu'on va vous marier ?

PAULINE.

Vous me l'avez fait entendre.

SOPHIE.

Moi ? . . . .

PAULINE.

Il est vrai que vous êtes mon aînée.... mais d'un an seulement.... Ah ! il me vient une idée.... peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps . . . .

SOPHIE.

Sans doute, & Constance aussi, trois noces dans un jour, voilà le secret ; vous l'avez découvert.

PAULINE.

Vous plaisantez ; mais pour un mariage, il y en a un en l'air, cela est sûr . . . . Ce Baron de Sénanges qui est arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne soit du secret ?.... Ses longs entretiens avec Maman, sa distraction, sa préoccupation, tout le prouve...

cependant il est bien triste & bien vieux.... j'imagine que ce n'est pas lui qui songe à se marier.... mais il a un fils peut-être.... ou du moins des neveux .... Oh, je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frère n'est-il ici; il m'aime, lui.... il ne me feroit pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de son régiment.... Sophie, qu'avez-vous donc, vous rêvez? Vous ne m'écoutez pas.

SOPHIE.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

PAULINE.

Des folies!.... Il n'y a que vous de raisonnable; voilà du moins ce que vous pensez.... Oui, vous vous croyez un petit modèle de perfection.... & puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien sentencieux, vous gardez un dédaigneux silence, & l'on ne peut plus obtenir une seule parole de vous..... Oh, vous êtes d'une société tout-à-fait aimable.

SOPHIE.

Pauline, vous voulez me mettre en colère,

& vous ne réussirez qu'à m'affliger, en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir sans un mortel chagrin.

PAULINE.

Je ne sais comment vous faites ; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

SOPHIE.

Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là ; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

PAULINE.

Ah ! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur .... Quelqu'un vient.... Ah, c'est Constance.



SCÈNE II.

SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *arrive précipitamment; elle dit :*

SOPHIE.... (*Ensuite voyant Pauline, elle s'arrête. Il y a un moment de silence, pendant lequel Pauline les examine.*)

SOPHIE, *à Constance.*

Conſtance, vous nous cherchiez?

PAULINE.

Oui, elle est charmée de nous trouver ensemble.... Cela se peint sur sa physionomie.

CONSTANCE.

Pourquoi, Pauline, penseriez-vous le contraire? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le savez bien.

PAULINE.

Assurément. Quand la confiance est établie comme elle l'eſt entre nous trois, si

l'une est absente, les deux autres la desirent ou la cherchent. C'est ce que nous allions faire, ma sœur & moi, quand vous êtes arrivée; à présent que nous voilà réunies, nous allons bien causer; allons, asseyons-nous. (*Elle tire un banc.*)

SOPHIE, *bas à Constance.*

Il faut dissimuler.

CONSTANCE, *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre.... (*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête, & les regarde.*)

PAULINE.

Eh bien, je vous y prends déjà.

SOPHIE.

Quoi?

PAULINE.

A parler bas.... En vérité cela n'est pas supportable.... j'ose dire qu'on seroit en droit d'attendre de deux personnes aussi prudentes, aussi discrettes, aussi parfaites, un peu plus de politesse; mais je ne veux pas pousser plus loin l'importunité, je vais

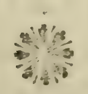
vous laisser le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai désormais, puisque je ne puis vous plaire que de cette manière.

SOPHIE.

Ma chère Pauline, que vous êtes cruelle; restez, je vous en conjure....

PAULINE.

Non, ma sœur, non.... à vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... si je restois vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller; mais il faut apprendre à se vaincre. Adieu.... (*Elle sort brusquement.*)



SCÈNE III.

SOPHIE, CONSTANCE.

(*Elles restent un moment sans parler, jusqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue Pauline.*)

CONSTANCE.

ENFIN la voilà partie....

SOPHIE.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

CONSTANCE.

Elle est aussi très-capable de se cacher pour nous écouter....

SOPHIE.

Allez-y voir tout doucement.... Mon Dieu, quel tourment, que l'obligation indispensable de prendre tant de précautions contre une personne qu'on aime!

CONSTANCE, *revenant.*

Soyez tranquille à présent, j'ai trouvé Rose à l'entrée du bosquet, & je l'ai

chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

SOPHIE.

Mais c'est dire à Rose que nous avons un secret....

CONSTANCE.

Point du tout.... Rose est si simple je lui ai dit en riant que c'étoit une plaisanterie ; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déjà fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles.... Enfin du moins nous sommes sûres que Pauline ne viendra pas nous surprendre.... ne perdons point de temps, chère Sophie.

SOPHIE.

Je vous ai dit hier au soir que je venois de recevoir une lettre de mon frère ; que je l'avois lue, & qu'il me permettoit de vous la communiquer....

CONSTANCE.

Et c'est le Concierge qui vous a remis cette lettre ?

SOPHIE.

Oui, la voici, je vais vous la lire ; ah ! ma chère Constance...

CONSTANCE.

Sophie! vous pleurez.... O ciel! qu'est-il donc arrivé?....

SOPHIE.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis hier, & combien il en coûtoit à mon cœur pour paroître aussi paisible, aussi gaie que de coutume!.... Ecoutez cette lettre, vous en allez juger.... mais voyez encore si Rose est toujours là.....

CONSTANCE.

J'y vais.

SOPHIE.

O mon frère, mon frère!.... quelle sera la fin de cette cruelle aventure!

CONSTANCE, *revenant.*

Rose est là, Pauline ne paroît point, profitons de cet instant favorable; lisez donc, ma chère Sophie; calmez ou comblez ma mortelle inquiétude.

SOPHIE.

Hélas! que vais-je vous apprendre! (*Elle déplie la lettre.*) La date est de Jeudi matin....

CONSTANCE.

C'étoit hier!.... mais le régiment de M. de Valcour est à quarante-cinq lieues d'ici, comment avez vous pu recevoir sa lettre le même jour?

SOPHIE.

Ah! Constance, mon frère n'est plus à son régiment, il est ici....

CONSTANCE.

Il est ici!

SOPHIE.

Ah, Dieu! n'élevez pas la voix; si l'on nous entendoit.... Oui, il est caché dans ce château; mais écoutez sa lettre, elle vous instruira de tout. (*Elle lit tout haut, mais d'une voix basse, & regardant de temps en temps avec inquiétude si personne ne vient. Elle parcourt des yeux*) Hem.... Ah.... « Venons au détail de ma mal-
» heureuse aventure.... Vous savez que
» le régiment du Marquis de Valcé est
» à trente lieues de la ville où je suis, &
» vous connoissez toute l'amitié qui m'u-
» nit à Valcé; une lettre d'un de nos amis
» communs m'apprit qu'il avoit perdu

» une somme considérable au jeu, & » qu'il étoit au désespoir; voulant sans » délai voler à son secours, je chargeai » mon valet-de-chambre de répandre le » bruit que j'étois malade, afin de me » dispenser de mon service, & je partis » sur le champ, comptant revenir sous » deux jours au plus tard ». Vous reconnoissez-là mon frère.

CONSTANCE.

Ah! ce trait peint son ame.

SOPHIE.

Une action si noble, avoir des suites si funestes!.... mais achevons. (*Elle lit.*) » Comme je partois sans congé, je pris » la précaution de changer de nom, & » j'arrivai à Valenciennes sous celui du » Chevalier de Mirville. En entrant dans » la ville, je ne pensai point sans atten» drissement, ma chère Sophie, que je » n'étois plus qu'à quinze lieues de ma » mère & de mes sœurs.... » Je ne puis retenir mes larmes.

CONSTANCE.

Donnez, je vais lire. (*Elle prend la lettre.*)

SOPHIE.

Paix, j'entends du bruit.

CONSTANCE.

C'est Rose.

SOPHIE.

Ah! rendez-moi ma lettre.... (*Elle prend la lettre & la met dans sa poche.*)

ROSE *arrive précipitamment & mystérieusement, elle dit en passant auprès de Sophie:*

Mademoiselle Pauline est sur mes talons. (*Elle traverse le théâtre, & sort par le côte opposé à celui par lequel elle est venue.*)

SOPHIE.

Est-il rien de plus cruel!....

CONSTANCE.

Allons dans notre chambre.

SOPHIE.

Pauline nous y suivra de même.... mais la voici, changeons d'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, PAULINE.

(*Cette dernière fait quelques pas & s'arrête.*)

CONSTANCE.

Pour moi, j'aime mieux les jardins Anglois....

SOPHIE.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &....

PAULINE, *s'avançant.*

Pardon, j'interromps, à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

CONSTANCE.

Oh, point du tout, nous parlions de jardins.

PAULINE.

Oui, & dans la crainte qu'on n'interrompît un entretien si important, vous

aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire?

PAULINE.

Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée?.... Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher. Tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

CONSTANCE.

Eh bien! qu'avez vous découvert?

PAULINE.

D'abord, que vous avez un secret; il me reste à savoir ce que c'est que ce secret, & pour cela je ne vous demande que le reste du jour, ce soir je vous en rendrai compte; oh, je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premièrement, en vous exa-

minant bien, je dois à vos mines pénétrer à peu-près de quelle nature est votre secret; vous en parliez, car vous imaginez bien que je ne suis pas la dupe de votre jardin Anglois. Voyons un peu l'impression qui est restée sur vos visages.

SOPHIE.

Pauline, vous ne verrez sur le mien que la honte que je ressens pour vous, des excès où vous entraîne une curiosité si condamnable.

PAULINE.

Avec quel air d'indignation vous me parlez! ô ciel! ce n'est donc point assez de me refuser votre confiance; Sophie, vous me méprisez.... Eh bien, si je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je suis jeune, je puis me corriger; ma sœur, auriez-vous perdu cette espérance?.... Ah! répondez, rassurez moi....

SOPHIE.

Avec un si bon cœur, peut-on être incorrigible?....

PAULINE.

Ah, ma sœur!.... (*Elles s'embrassent. Et après un moment de silence:*)

SOPHIE.

Chère Pauline, j'attends tout de votre esprit & de vos réflexions.

PAULINE.

Et moi, de votre exemple & de vos conseils.

CONSTANCE.

Quelqu'un vient.... c'est ma tante, je crois.

PAULINE.

Oui, c'est elle-même.

SCÈNE V.

SOPHIE, CONSTANCE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part dans le fond du théâtre.*

LA VOILA, il faut renvoyer les autres. (*Haut.*) Pauline, allez dans le sallon, recevoir quelques personnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Constance, suivez votre cousine.... & vous, Sophie, restez.

PAULINE.

Et ma sœur.... ne vient pas avec nous ?

LA MARQUISE.

Cela n'est pas nécessaire.... allez....

PAULINE.

Mais, Maman, Sophie est l'aînée, elle feroit mieux les honneurs que moi....

LA MARQUISE.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occasion.

PAULINE.

Vous voulez donc rester seule avec elle ?...

LA MARQUISE.

Pauline, je voudrois moins de questions, & plus d'obéissance.

PAULINE.

Moins de questions !.... je n'en ai fait qu'une....

LA MARQUISE.

Je vous défends d'en ajouter une seconde, & de rester un instant de plus.

PAULINE.

(*A part en s'en allant.*) Ah, que cela est dur ! je suis au désespoir. (*Elle sort.*) *Constance la suit.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE, *regardant sortir Pauline.*

QUEL CARACTÈRE!.... & que de peines il me cause! .... Enfin nous voilà seules, mon enfant; je voulois vous parler, Sophie, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

SOPHIE.

Ah! Maman, je n'osois vous demander le sujet de votre tristesse ....

LA MARQUISE.

Je suis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le dissimuler à tous les yeux. Ma fille, votre sagesse & votre discrétion, si fort au-dessus de votre âge, autorisent ma confiance en vous; elle est sans bornes, & je vais vous le prouver, en vous révélant le secret le plus important que je puisse jamais vous découvrir.

SOPHIE.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendresse & ma reconnoissance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni sentir plus vivement tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE.

Ah! Sophie, que vous me rendez une heureuse mère!.... Mais, hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

SOPHIE.

Pauline se rendra digne un jour d'un titre si glorieux & si cher....

LA MARQUISE.

Ah, plût au ciel!... Mais revenons au secret que je veux vous confier, ma chère Sophie; il va vous plonger dans la douleur.

SOPHIE.

Eh! n'y suis-je pas préparée, puisque je vois qu'il vous afflige.

LA MARQUISE.

Ce secret regarde votre frère.

SOPHIE.

(*A part.*) Je ne le sais que trop. (*Haut.*) Eh bien! maman.

LA MARQUISE.

D'abord je commencerai par vous dire qu'il se porte bien, & qu'il est en sûreté; à présent voici son histoire en deux mots: il y a environ douze jours qu'il quitta son régiment sans congé; l'amitié l'appeloit à Valenciennes, il y fut sous un nom supposé; son malheur lui fit choisir une auberge où logeoit le Marquis de Sénanges; dès le soir même ils eurent une dispute assez vive pour leur faire prendre la résolution de se battre le lendemain.

SOPHIE.

Ah, Dieu!

LA MARQUISE.

En effet, à la pointe du jour ils partirent l'un & l'autre à cheval pour aller se battre sur la frontière; que vous dirai-je, ma chère Sophie, votre frère, après avoir reçu une blessure profonde & dangereuse, porte à son adversaire un coup terrible, il le voit chanceler, & bai-

gné dans son sang, tomber enfin à ses pieds; il le crut mort, & lui-même, pouvant à peine se soutenir, il se traîne vers son cheval, & bientôt, rassemblant le peu de forces qui lui reste, il s'éloigne de ce funeste lieu. Cette scène affreuse se passoit sur la frontière, &, par conséquent, à quatre lieues d'ici....

SOPHIE.

Hélas, si près de nous!....

LA MARQUISE.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter; mais, au bout d'une demie heure, épuisé par le sang qu'il perdoit, il fut contraint de s'arrêter & de s'asseoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'usage de ses sens. Ce fut dans cet instant que la Providence conduisit dans ce lieu même le fidèle Thibaut, mon concierge, dont vous connoissez l'attachement.

SOPHIE.

Ah! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure

des mères!.... Tous ses bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

LA MARQUISE.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur; c'est dans cette ame si pure & si sensible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puisse jouir, & les seules consolations dont je sois susceptible.... Mais reprenons un triste entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

SOPHIE.

Thibaut conduisit mon frère ici?....

LA MARQUISE.

Il étoit heureusement seul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils, toujours sans connoissance; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village chez sa mère; ensuite quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils: Thibaut, & mon Valet-de-chambre-chirurgien le

transportèrent dans une des pièces de mon appartement, où je l'ai veillé pendant sept nuits qu'il a été dans le plus grand danger!....

SOPHIE.

Et je n'ai point partagé des soins si chers & si douloureux!.... Mais enfin, maman, mon frère est-il parfaitement rétabli?

LA MARQUISE.

Il est, du moins, en état de partir sans danger.

SOPHIE.

Comment! il va partir?....

LA MARQUISE.

Hélas! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve; ce Baron de Sénanges qui vient d'arriver, est le père du malheureux jeune-homme à qui votre frère a sans doute ôté la vie!....

SOPHIE.

Il ignore ce funeste événement?....

LA MARQUISE.

Il ne sait, grâces au Ciel, qu'une partie de la vérité. On lui manda que son fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & ensemble, que les gens de l'auberge déposoient qu'ils avoient eu une dispute très-vive; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles; & qu'il n'étoit que trop vraisemblable qu'ils ne s'étoient absentés si brusquement que pour aller se battre. On ajoutoit que dans la querelle mon fils avoit été l'agresseur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement aussi violent que sensible, éprouva autant de ressentiment que de douleur; il écrivit aux Commandans des Places frontières, afin d'apprendre si le Chevalier de Mirville étoit passé dans les pays étrangers, ou pour empêcher sa fuite, s'il en étoit encore temps.

SOPHIE.

Ainsi ne sachant pas le vrai nom de mon frère, c'est une chimère qu'il poursuit.

LA MARQUISE.

Mais ce nom qu'il nous est si important de cacher, il peut le découvrir; sa fortune, son rang, son caractère le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux....

SOPHIE.

Mais quel motif l'a conduit ici?

LA MARQUISE.

Il est venu dans cette Province avec l'espoir d'y acquérir quelques lumières sur le sort de son fils. Il suppose qu'il s'est battu sur la frontière; ma Terre y est située, il m'a connue autrefois; toutes ces circonstances l'ont décidé à venir chez moi: imaginez ce que j'ai dû ressentir en le voyant paroître!.... Il m'a fait tous les détails de cette affreuse histoire; il ne m'entretient que de sa douleur & de ses projets de vengeance; je partage sa peine, je pleure avec lui; mais que ces larmes sont amères! c'est dans le sein d'un ennemi cruel que je les répands.... du persécuteur de mon fils!....

SOPHIE.

Ah, Dieu! vous me faites frémir.

LA MARQUISE.

Quelquefois j'ose combattre son ressentiment : sans doute alors trop de chaleur m'emporte, car il me regarde avec surprise ; son air étonné m'épouvante ; il me semble que je viens de me trahir, que j'ai nommé mon fils.... Enfin je ressens depuis vingt-quatre heures tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas, l'infortuné qui me cause tant de peines, est encore plus à plaindre que moi !....

SOPHIE.

Le malheureux ! il croit que la vengeance pourroit le consoler !....

LA MARQUISE.

Ah ! sans doute il s'abuse ; s'il est vrai qu'un cœur puisse s'égarer jusqu'à desirer la vengeance, en est-il d'assez barbares pour l'assouvir sans horreur ?.... Cette affreuse jouissance des ames lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

SOPHIE.

Maman, mon frère va donc partir bientôt?

LA MARQUISE.

Cette nuit même.

SOPHIE.

Et ces ordres donnés aux Commandans des places frontières?....

LA MARQUISE.

Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville; mon fils est connu, on ne pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom est différent, & qui n'est désigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me rassurer. Cependant je tremble; d'affreux pressentimens me poursuivent & m'accablent..... Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle positive de la mort de son fils, s'il alloit découvrir l'asyle & le vrai nom de son ennemi; juste ciel, à quel excès un désespoir furieux ne le porteroit-il pas!....

SOPHIE.

SOPHIE.

Ah! maman, vous me glacez d'effroi....

LA MARQUISE.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mère peut suggérer; j'ai défendu qu'on laissât entrer aucun étranger dans le château. Thibaut m'a dit qu'un homme étoit venu ce matin demander si le Baron de Sénanges étoit ici. Thibaut, sans balancer, a répondu que non; cet homme, deux heures après, est revenu mieux instruit, & vouloit absolument parler au Baron, le voir seul, & il a refusé de se nommer; Thibaut l'a renvoyé, en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain au soir, mon fils alors sera hors de la France....

SOPHIE.

Cet homme qui se cache m'inquiète, & je me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma Bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu roder un qui nous observoit, & sembloit vouloir se dérober à nos regards; je n'ai pu voir

son visage, un chapeau rabattu les cachoit entièrement.

LA MARQUISE.

Comment! il vous suivoit?

SOPHIE.

Oui, mais toujours d'assez loin. Nous nous sommes assises, & l'ayant perdu de vue, nous causions tranquillement, quand au bout d'une demi heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derrière moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme, le dos tourné, qui couroit de toute sa force.

LA MARQUISE.

Sans doute il vous écoutoit.

SOPHIE.

Nous l'avons cru, & aussi-tôt nous sommes rentrées.

LA MARQUISE.

Certainement, c'est le même homme dont m'a parlé Thibaut.... Mais que signifie cette conduite mystérieuse?.... Allons retrouver le Baron de Sénanges, ne le quittons plus.... Ah, que la nuit

n'est-elle venue ! Quelle journée.... mais j'entends quelqu'un.

SOPHIE.

C'est Rose.

LA MARQUISE.

Que nous veut-elle ?...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MADAME.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

ROSE.

C'est M. Thibaut qui cherche Madame.

LA MARQUISE.

Où est-il ?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y sur le champ ; venez, So-

phie; (*à part en s'en allant.*) Hélas! tout me trouble & m'inquiète.

ROSE *fait plusieurs signes à Sophie pour l'engager à rester; Sophie n'a pas l'air de le remarquer, & sort avec la Marquise.*

SCÈNE VIII.

ROSE, *seule.*

TOUS mes signes sont inutiles, elle n'y prend seulement pas garde.... pardienne il n'en faudroit pas faire la moitié à Mademoiselle Pauline pour la retenir!.... Oh, c'est celle-là qui est curieuse; elle me l'a rendue aussi, moi; cela se gagne apparemment.... Que diantre ferai-je de cette lettre?.... (*Elle tire une lettre de sa poche, & lit le dessus.*) A Mademoiselle de Valcour.... Oh, c'est pour l'ainée sûrement.... Elle n'a pas voulu rester, je lui aurois conté tout çà.... (*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de savoir ce qu'il y a là-dedans.... ce jeune homme,

cet argent sur-tout, tout cela me chiffone.... (*Elle tire de sa poche une bourse.*) Douze louis! .... cela fait de livres.... je ne sais combien.... On vient.... mon Dieu, serrons vîte la bourse & la lettre.

SCÈNE IX.

PAULINE, ROSE.

PAULINE.

Rose.... mais que faisiez-vous là?

ROSE.

Rien, Mademoiselle.

PAULINE.

Comme vous voilà rouge! ....

ROSE.

Oh dame, c'est qu'il fait chaud!

PAULINE.

Vous avez caché quelque chose dans votre poche, je l'ai vu.... Pourquoi donc ce mystère? Ma chère Rose, est-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi?

ROSE.

Tenez, vous m'allez tirer les vers du nez, je vois cela.

PAULINE.

Ah! je t'en prie, parle-moi vrai, & je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiscrétion.

ROSE.

Mais c'est que c'est plus fort que vous.... souvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

PAULINE.

Va, je t'en dédommagerai, je te promets de faire ta fortune.

ROSE.

Oh, ma fortune, elle est en bon train, allez; je suis plus riche que je ne voudrois, car cela me donne du souci....

PAULINE.

Que veux-tu donc dire? explique-toi, de grâce....

ROSE.

Allons, me v'là enjôlée, il faut que je vous dise tout.

PAULINE, *l'embrassant.*

Ah! Rose, que je t'aime!

ROSE.

Je m'en vais vous conter une drôle d'histoire....

PAULINE.

Dépêche donc.

ROSE.

Dame, c'est une aventure comme il y en a dans ce livre verd que Madame la Marquise vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé!....

PAULINE.

Mais au fait, Rose....

ROSE.

Enfin, c'est comme un conte de Roman.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle m'impatiente.(*Haut.*) Mais Rose, finissez donc.

ROSE.

M'y voici. Je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi, il étoit

tout embéguiné dans son chapeau & dans sa redingote ; mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme çà, êtes-vous du Château ? *Oui*, *Monsieur*. Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiselle de Valcour, & prenez cela pour vous, je vous en donnerai bien d'autre si vous êtes discrette.

PAULINE.

Ah, c'est notre homme de ce matin ! Eh bien, Rose, qu'avez-vous répondu ?

ROSE.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le tems de dire un mot ; il me laisse une lettre, une bourse, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet. V'là tout.

PAULINE.

Et la lettre, vous l'avez donc ?

ROSE.

Sûrement que je l'ai.

PAULINE.

Ah, voyons-la !

ROSE.

Je le veux bien, mais vous ne la lirez

pas, au moins, car elle est cachetée. Tenez, la voilà.

PAULINE, *lit l'adresse.*

A Mademoiselle de Valcour....S'adresse-t-elle à ma sœur ou à moi?

ROSE.

Oh, je parierois qu'elle est pour Mademoiselle Sophie.

PAULINE.

Pourquoi?

ROSE.

Vous connoissez bien Marie-Jeanne la Fermière?

PAULINE.

Eh bien?

ROSE.

Elle vend du vin.

PAULINE.

Après.

ROSE.

Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune-homme est venu chez elle comme pour demander chopine; mais au lieu de boire, il a passé tout le temps à faire des questions

sur Mademoiselle de Valcour, la plus grande, qui a l'air si sage : v'là comme il disoit. Oh, Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles, car elle aime Mademoiselle Sophie, Dieu sait.... & puis n'y a qu'une voix sur le compte de Mademoiselle votre sœur; c'est vrai cela.

PAULINE.

Et ce jeune-homme.... n'a fait aucune question sur moi?

ROSE.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air sage; il n'a pas été question de vous..... Vous voyez bien que c'est l'homme à la lettre, ça y ressemble bien, du moins.

PAULINE, *tristement.*

Rose, il faut que je porte cette lettre à maman.... quand elle seroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir..... ainsi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient....

ROSE.

A cause de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme Mademoiselle Sophie se fait tout conter par elle.

PAULINE.

Je voudrois seulement savoir si cette lettre est signée.... Cette aventure est bien singulière ; a-t-elle quelque rapport avec le secret qui occupe maman, Sophie & Constance ?....

ROSE.

Ah ! vous vous doutez donc qu'il y a un secret en l'air ?

PAULINE.

Rose, en aurois-tu découvert quelque chose ?...,

ROSE.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux dans la maison qui ne le sachions pas ; vous, Mademoiselle, à cause de votre curiosité, & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaser tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite chose....

PAULINE.

Ah ! qu'est-ce que c'est ?

ROSE.

Je veux bien vous le dire ; mais à condi-

tion que si vous ouvrez la lettre, vous me la lirez....

PAULINE.

Mais, fi donc, je ne l'ouvrirai point.

ROSE.

Bon, vous n'y tiendrez pas; allez, je vous connois.

PAULINE.

Rose, vous avez donc bien mauvaise opinion de moi?....

ROSE.

Mon Dieu, Mademoiselle, pardonnez-moi.... mais d'après tout ce que je vous ai vu faire jusqu'ici...

PAULINE.

J'ai pu me laisser entraîner à des étourderies; mais je suis incapable, je l'espère, de commettre une faute aussi grave.... Une fille de mon âge ouvrir en secret la lettre d'un jeune homme & d'un inconnu.... & une lettre qui, vraisemblablement, est pour une autre ... O Ciel! si la curiosité pouvoit égarer à ce point, existeroit-il un vice plus dangereux & plus horrible!

ROSE.

Appaisez-vous donc, Mademoiselle. Eh bien nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je sais sans cela.

PAULINE.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

ROSE.

Hier au soir, Madame étoit dans le parterre avec ce Baron, en passant j'ai entendu Monsieur le Baron qui disoit: *Le Chevalier de Mirville*, & puis ils ont parlé tout bas, tout bas; mais je me suis souvenue de ce nom, parce que je l'avois déjà entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du Valet-de-Chambre-Chirurgien, au bas de l'escalier, pendant que j'étois cachée derrière la porte battante.

PAULINE.

Le Chevalier de Mirville!.... ce nom m'est absolument inconnu....

ROSE.

Et puis cette même fois, le Chirurgien ajouta je ne sais quels mots, & ceux-ci que

j'attrappai: *Quelle surprise si on savoit qu'il est caché ici?*

PAULINE.

Vous avez entendu cela?

ROSE.

Oh, de mes deux oreilles.... mais c'est tout ce que j'ai pu découvrir.

PAULINE.

C'est beaucoup. Il est clair que le Chevalier de Mirville est caché dans le Château.... mais pourquoi?.... Et le Baron de Sénanges le sait, puisqu'il a parlé de lui... sûrement même le Baron est son oncle, ou peut-être son père.... Mais ce mystère est incompréhensible; je donnerois toutes choses au monde pour le pénétrer.

ROSE.

Et moi aussi, je vous assure.

PAULINE.

Enfin, nous savons du moins que le Chevalier de Mirville est caché ici..... c'est toujours cela, & c'en est assez pour découvrir le reste avant la fin du jour.... (*Elle regarde à sa montre.*) Mais il est

bientôt deux heures, on va se mettre à table. Adieu, Rose; je te remercie de ta confiance; tu peux être sûre que je n'en abuserai point.... Ne me suis pas, il est inutile qu'on nous voie ensemble; vas-t'en par l'autre côté.

ROSE.

C'est bien dit, il faut de la prudence.

(*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, *seule.*

ROSE n'est point ici, où peut-elle être?.... Tout le monde me fuit, maman m'évite; je n'ai pu lui parler en particulier pour lui donner cette lettre.... J'importune également maman, ma sœur, ma cousine.... Je suis réduite à prendre pour confidente & pour amie une petite Paysanne sans éducation & sans principes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conseils!.... Ah, je suis bien malheureuse.... (*Elle tombe dans la rêverie.*)



SCÈNE II.

PAULINE, ROSE.

ROSE, *accourant.*

MADEMOISELLE, Mademoiselle....

PAULINE.

Quoi donc ?

ROSE.

Oh, je viens de faire une bonne trouvaille! Ce Chevalier de Mirville, je sais dans quel endroit du Château il est caché.

PAULINE.

Bon!.... Et comment ?

ROSE.

Vous connoissez bien le grand cabinet de Madame, qui est au bout de la galerie ?

PAULINE.

Eh bien ?

ROSE.

Eh bien, il est niché là-dedans....

PAULINE.

Vous croyez ?

ROSE.

Je le gagerois.... J'en avois déjà quelques soupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet; & que pourtant Madame y rode sans cesse avec le Chirurgien & le Concierge.... Je viens de demander au Frotteur s'il y alloit comme à l'ordinaire. Il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas; ainsi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

PAULINE.

Cela est inconcevable!.... Quel peut être le but de toutes ces précautions?

ROSE.

Oh, c'est bien drôle; moi, je m'y perds.

PAULINE.

Ma curiosité est portée au comble, je l'avoue....

ROSE.

Et moi donc, j'en sèche.... A propos, Mademoiselle, avez-vous donné la lettre à Madame?

PAULINE.

Mon Dieu non; maman croyant toujours

que je voulois la questionner, n'a pas voulu m'entendre; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma sœur & ma cousine.

ROSE.

Eh bien, la lettre nous reste, du moins... elle est toujours dans votre poche?

PAULINE.

Oui, la voilà.

ROSE.

Il y en a quelquefois qu'on peut lire sans les décacheter.

PAULINE.

Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

ROSE.

Ah ah, vous y avez donc regardé?

PAULINE.

Oui, par distraction.

ROSE.

Pardi, moi, je n'y manque pas, j'essaie ce tour-là sur toutes les lettres que je porte à la poste, cela amuse toujours

chemin faisant ; mais par malheur je ne lis pas trop bien l'écriture....

PAULINE.

Je suis fort embarrassée, je ne sais pas ce que je ferai de cette lettre....

ROSE.

Puisque Madame n'en veut pas, elle est à nous.

PAULINE.

Oui, mais à quel usage nous servira-t-elle ?

ROSE.

Mais dame, à l'usage d'une lettre ; vous la lirez, vous qui lisez couramment, & moi j'écouterai.

PAULINE.

Je vous ai dejà dit que je ne veux, ni ne dois la lire.

ROSE.

Mais, Mademoiselle, je n'entends rien à ces façons-là ; vous avez tâché d'accrocher quelque chose à travers le papier, sans le cachet vous l'auriez déjà lue cinq ou six fois, il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire....

PAULINE.

Non, il vaut mieux la brûler.

ROSE.

Oui, après que nous l'aurons lue; allons, donnez-la moi, je ferai le coup.

PAULINE.

Au reste, je ne sais pas pourquoi je m'en suis chargée, c'est à vous à qui elle a été remise, elle ne s'adresse point à moi, tout cela ne me regarde en aucune manière....

ROSE.

Non plus que l'enfant qui vient de naître; c'est vrai, cette lettre est à moi, vous l'aviez prise injustement.

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

Le cachet va sauter.

PAULINE.

Ce sont vos affaires.

ROSE.

Cà ne tient pas mal.... ma foi c'est fait,

la v'là ouverte.... mais, Mademoiselle, qu'avez-vous donc, vous êtes toute interdite ?

PAULINE.

Ah, Rose, qu'avons-nous fait !....

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à présent; il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous surprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat....

ROSE.

Lisez toujours.... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE, *prenant la lettre & lisant des yeux.*

Elle est sans signature.

ROSE.

Ah! c'est impoli de ne pas dire son nom...., mais lisez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble..... (*Elle lit tout haut.*)
« Mademoiselle, ma naissance & ma

» fortune pourroient peut-être me donner » le droit d'aspirer à votre main.... »

ROSE.

Bon, c'est un épouseux !....

PAULINE, *continuant.*

» Mais la crainte que votre famille n'ait » pris des engagemens contraires aux vœux » que j'ose former, me retient & m'em- » pêche de me déclarer. J'avois d'abord » pris la résolution d'avouer mes senti- » mens à mon père, mais je ne veux lui » parler qu'avec votre aveu & celui de » Madame la Marquise de Valcour, car je » vous connois assez, Mademoiselle, pour » être bien sûr que cette lettre lui sera » communiquée. »

ROSE.

Oh, il a compté sans son hôte ; mais c'est qu'il croyoit que la lettre seroit rendue à Mademoiselle Sophie.

PAULINE.

Mon Dieu, taisez-vous donc. (*Elle continue.*) » Je vous supplie d'excuser la » témérité de ma démarche, le sentiment

» qui me la fait faire doit lui servir d'ex-
» cuse, puisqu'il est bien moins fondé sur
» vos charmes, que sur la réputation que
» vous vous êtes acquise par votre esprit,
» vos talens & vos vertus. »

ROSE.

C'est joli, cela.

PAULINE, *continue.*

« Des circonstances extraordinaires
» m'obligent à ne paroître qu'avec précau-
» tion; mais dites un mot, Mademoiselle,
» & je me découvrirai. Si vous daignez
» me faire réponse, envoyez-la dans le
» creux du vieux chêne qui est au bout de
» l'avenue, c'est-là que j'irai chercher ce
» soir l'arrêt qui doit fixer ma destinée. »

ROSE.

Et c'est-là tout?

PAULINE.

Oui. Quelle aventure extraordinaire?...

ROSE.

Y comprenez-vous quelque chose?....

PAULINE.

Oui, je commence à démêler toute cette intrigue

intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore plusieurs circonstances que je ne conçois pas.... D'abord cet inconnu est sûrement ce Chevalier de Mirville qui est caché ici.....

ROSE.

Nous avions déjà deviné cela. Mais comment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoiselle Sophie, & puis roder dans le Village, & puis questionner Marie-Jeanne, s'il est enfermé dans le Château ?

PAULINE.

C'est qu'il n'y est pas prisonnier, & qu'il a la liberté d'en sortir....

ROSE.

Il parle de son père dans la lettre.

PAULINE.

Oh, son père est le Baron de Sénanges !...

ROSE.

Mais il devroit s'appeler Sénanges aussi.

PAULINE.

Mirville est un nom de Terre apparemment. ... J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouser Constance, il aura vu Sophie, & la préfère à ma cousine.

ROSE.

Écoutez donc, il n'a pas tort; Mademoiselle Sophie est si gentille, & puis cet air ſi sage, si sage, lui aura donné dans l'œil.

PAULINE.

Et il aura pris le parti d'écrire à ma sœur, afin de savoir ses intentions.

ROSE.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

PAULINE.

Mais pourquoi se cacher? .... Sophie & ma cousine savent qu'il est ici.... & peut-être que maman ne veut qu'ils se voient que lorsque les choses seront tout arrangées.

ROSE.

Justement; pardi, Mademoiselle, vous avez ben de l'esprit.... Mais je pense à une chose; ce pauvre Monsieur qui aime Mademoiselle Sophie de tout son cœur, va être bien sot ce soir quand il ne trouvera dans le creux de son arbre que des feuilles de chêne, au lieu d'une réponse. Un bon tour, ce seroit de lui écrire, vous.

PAULINE.

Quelle folie ! ....

ROSE.

Mais nous verrions quelle mine il a du moins.... il viendroit.... Que diantre, mandez-lui seulement quelque baliverne... là.... qui ne soit pas de grande conséquence.... il n'y a pas de mal à çà....

PAULINE.

En effet, si c'est un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épousât ma sœur que Constance.... & puis il aime Sophie, il paroît honnête.... si maman connoissoit ses sentimens, elle les approuveroit, j'en suis sûre....

ROSE.

Il est peureux, lui.... sans ce petit mot de réponse il ne sonnera mot & s'en ira, & puis adieu la noce.

PAULINE.

Il me vient une drôle d'idée, écris-lui, toi.

ROSE.

Oh, volontiers ; mais c'est que je ne

suis pas forte sur l'écriture, je ne sais faire que des O, je vous en avertis.

PAULINE.

Cela est égal, je te tiendrai la main.

ROSE.

J'y consens.... si nous avions là de quoi....

PAULINE.

Tiens, j'ai un crayon dans ma poche & du papier.

ROSE.

Allons, allons, à l'ouvrage.... (*Elle tire une chaise.*) Ceci nous servira de table.... donnez-moi le papier, (*elle se met à genoux à terre devant la chaise, Pauline lui prend la main.*)

PAULINE.

Ne tiens donc pas tes doigts si roides.

ROSE.

Dame, c'est pour mieux faire....

PAULINE.

Eh, laisse aller ta main.... dépêchons-nous donc; si quelqu'un venoit....

ROSE.

Oh, votre bonne a la migraine ; Madame & ces demoiselles sont occupées de leurs secrets....

PAULINE.

Allons, commençons.... *(Elle la fait écrire.)*

ROSE.

Dites donc ce que j'écris..... Ah ! c'est de travers....

PAULINE.

Tu ne veux pas te laisser conduire.... Là, bien, comme cela....voilà qui est fait.

ROSE.

C'est fini ? (*Elles se relèvent.*) Voyons si je pourrai lire. ... il n'y a que trois mots !.... (*Elle lit.*) *Vous.... vous....*

PAULINE.

Donne, je vais te le dire.... (*Elle lit.*) *Vous pouvez paroître.*

ROSE.

Vous pouvez paroître. J'ai écrit cela ?

PAULINE.

Oui....

ROSE.

Jamais le maître d'école ne m'en a tant fait faire.... A présent je vais porter cela dans le vieux chêne.

PAULINE.

Oui, mais prends bien garde qu'on ne te voie.

ROSE.

Oh, n'ayez pas peur....

PAULINE.

Écoute donc, Rose.... quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec maman & ma sœur, il apprendra que ce n'est point Sophie qui lui a répondu; il dira que c'est toi qu'il avoit chargée de sa lettre.... songe bien que c'est toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejeter tout cela sur moi.

ROSE.

Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit....

PAULINE.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne sais ni lire ni écrire. . . .

ROSE.

Je soutiendrai que je l'ai appris, que cela m'est venu tout d'un coup.

PAULINE.

Rends-moi ce billet. . . .

ROSE.

Nenni, c'est pour le vieux chêne.

PAULINE.

Rends-le moi, je crains les suites de tout ceci.

ROSE.

Non, Mademoiselle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monsieur.

PAULINE.

Mais, Rose, quand je vous demande une chose. . . .

ROSE.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air. . . .

PAULINE.

Je veux r'avoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente. . . .

ROSE.

Doucement, Mademoiselle.... vous faites des cachotteries à Madame, vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiselle Sophie.... il y a de la différence, voyez-vous.... les fredaines qu'on fait ensemble rendent camarades.... je suis bien toujours Rose, mais ma foi vous n'êtes plus avec moi Mademoiselle Pauline.... dame, je suis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous ?

PAULINE, *à part.*

O ciel! peut-on se voir plus cruellement humiliée.... je n'en puis plus, j'étouffe....

ROSE.

Il ne faut pas bouder pour cela; moi, tenez, je ne vous en veux plus; je suis prompte, mais tournez la main, voilà qui est fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant... Allons, Mademoiselle, ne faites plus la moue.... vous aurez encore besoin de moi, il ne faut pas me dépiter... Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me sauve; adieu, Mademoiselle; sans rancune, au moins. (*Elle sort.*)

PAULINE, *seule.*

Je demeure confondue.... la colère & la honte me suffoquent. ... je me suis abaissée ; l'on m'outrage.... cela est juste... elle dira tout à maman, elle me compromettra de la manière la plus cruelle, je dois m'y attendre... ah ! peut-on compter sur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris ?...

SCÈNE III.

PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *dans le fond du théâtre.*

SOPHIE n'est point ici....

PAULINE.

Ah! c'est Constance.... Vous cherchez ma sœur ?...

CONSTANCE.

Non, je me promène.

PAULINE.

C'est votre fureur de mettre du mystère à tout ; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile. ... tenez, voilà Sophie....

SCÈNE IV.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE,

PAULINE.

Venez, ma sœur, Constance est ici, approchez sans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur?

PAULINE.

J'ignore si j'ai de l'aigreur; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis plus curieuse, car j'ai découvert ce que je voulois savoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque secret, vous êtes plus savante que nous.

PAULINE.

Non, pas plus savante, mais autant.

SOPHIE.

(*A part.*) Elle m'inquiète malgré moi. (*Haut.*) Je ne conçois rien à tous vos

discours ; mais vous avez un air triste qui m'alarme... ma sœur, que vous est-il donc arrivé ?

PAULINE.

J'ai plus d'un sujet de chagrin, il est vrai. . . .

SOPHIE, *avec crainte.*

Tiennent-ils.... à ce que vous croyez avoir découvert ? . . . .

PAULINE.

Oh, point du tout. . . .

SOPHIE.

(*A part.*) Ah ! je respire, elle ne sait rien.

PAULINE.

Enfin, bientôt il n'y aura plus de secret pour personne.... & tel qui se cache aujourd'hui, paroîtra demain sans mystère . . . .

SOPHIE, *troublée.*

Tel qui se cache ! . . .

CONSTANCE.

(*Bas à Sophie.*) Grand Dieu ; le sauroit-elle ! . . .

PAULINE.

Eh bien, vous voilà toutes troublées.... Je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines stupéfaites....

SOPHIE, *bas à Constance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne sait rien; mais que veut-elle dire?....

PAULINE.

Je serai bien aise de le voir.... cependant ce n'est pas moi qu'il choisit pour confidente, ce n'est pas à moi que ses lettres s'adressent.... Eh! mon Dieu, elle va se trouver mal.... comme elle pâlit.... Sophie!.... soutenez-la.... (*Elle court à elle.*)

SOPHIE.

Laissez-moi.... ah! s'il est vrai que vous sachiez.... mais non, son cœur est bon....pourroit-elle se faire un jeu.... Pauline, au nom du ciel, achevez de vous expliquer....

PAULINE.

Dans quel étonnement vous me jetez à votre tour!... Sophie prête à s'évanouir...

Constance pâle & tremblante. . . . . Eh! quelle peut être la cause de ce désordre affreux. . . . qu'ai je donc dit? . . . .

SOPHIE.

(*A part.*) Elle ignore notre secret, & je me suis trahie. . . .

PAULINE.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'est moi qui les fait répandre.... ah! ma sœur, cette idée me déchire. . . . . pourquoi ce chagrin violent? Me soupçonneriez-vous de jalousie? Ah! mon cœur en est incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais sont pour le bonheur de Sophie. . . . Je ne veux plus dissimuler avec vous; non, ma sœur, je ne suis instruite qu'à moitié, & sans doute tout-à-l'heure nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez vous donc, & répondez-moi.

SOPHIE.

(*A part.*) Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*A Pauline.*) Eh bien, je l'avoue, un secret nous occupe.... Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que

vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais sortir de ma bouche.... La discrétion, la sûreté, sont donc des vertus qu'on ne peut conserver avec vous.

PAULINE.

Quelle amertume dans ce reproche ! C'est donc ainsi que vous savez répondre à l'amitié ?

SOPHIE.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mes devoirs ! .... Mais n'en parlons plus, je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenser. Je vous dirai seulement que la surprise a seule causé l'émotion que vous m'avez vue ; vous avez dit d'un ton si vrai que vous saviez tout, que je l'ai cru, &....

PAULINE.

Le détail que j'en ai fait, se rapporte donc à ce que vous savez ?

SOPHIE.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre... mais je puis vous assurer que le secret qui m'est confié, n'a rien d'important ni

de singulier. . . . . je crois entrevoir que vous êtes mal instruite. Si vous voulez vous expliquer clairement. . . .

PAULINE.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité?

SOPHIE.

Peut-être. . . .

PAULINE.

Peut-être ne me suffit pas. . . . Non, je n'ai point de droits à votre confiance, je ne l'obtiendrois pas : vous me l'avez déclaré trop durement pour que je puisse en douter ; ainsi gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

SOPHIE.

Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire . . . .

PAULINE.

Des menaces! .... ma sœur, n'employez pas ce moyen, il n'est pas digne de vous, & ne peut rien sur moi.

CONSTANCE.

Sophie doit-elle laisser ignorer à ma

tante des fautes que l'autorité seule d'une mère pourroit réprimer ? . . . .

PAULINE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire ; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mère, me réduire au désespoir. . . . mais la force & la violence n'obtiendront rien de moi. . . .

SOPHIE.

Insensée ! . . . . l'autorité sacrée d'une mère ne pourroit vous obliger à dire un secret que vous confierez peut-être sans effort à la première personne qui vous le demandera.... que sais-je ... à Rose, à la fille du Jardinier, si elle vous en presse.... Ah ! ma sœur, comme vous abusez des vertus naturelles qui sont au fond de votre ame ; nul principe ne les règle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne servent qu'à vous égarer. . . . Mais enfin rassurez-vous, ce n'est point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle me fait rougir des

torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore! . . .

CONSTANCE.

Mais la nuit commence à tomber.... il faut rentrer, d'ailleurs le temps se dispose à l'orage. . . Quelqu'un vient. . . . c'est Rose; que nous veut-elle ?

SCÈNE V.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MESDEMOISELLES, Madame m'envoie vous dire qu'elle ne se mettra point à table; elle soupera dans sa chambre, parce qu'elle veut se coucher de bonne heure.

PAULINE.

Est-ce qu'elle est malade ? . . . .

ROSE.

Mais je crois qu'oui, car elle est bien changée.

PAULINE.

Allons savoir de ses nouvelles.

SOPHIE.

Nous vous suivons. . . .

PAULINE.

Allons. . . . (*Elle sort, Rose la suit.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE, *arrêtant Constance.*

Un moment, Constance. . . . . maman n'est point malade. . . . elle veut se débarrasser du souper, afin que tout le monde se retire de meilleure heure. . . .

CONSTANCE.

Mais votre frère ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux ; vous y viendrez aussi, Constance.... & pour pouvoir, sans qu'on

s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline soit couchée avant onze heures; car si elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit.... Mais à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire?.... Elle sait qu'il y a ici quelqu'un de caché?.... Elle a parlé de confidence, de lettres... j'ai frémi, & j'ai pensé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit ensuite, m'a persuadée qu'elle n'avoit parlé qu'au hasard...

CONSTANCE.

Oh, cela est sûr; elle imagine qu'il est question de vous marier, & que demain celui qui doit vous épouser, se déclarera & viendra ici....

SOPHIE.

J'ai tâché de la derouter autant qu'il étoit possible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement.....

CONSTANCE.

Elle est maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit savoir.

SOPHIE.

J'y ai pensé, c'est pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût seule, car peut-être notre présence l'auroit gênée.

CONSTANCE.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante; savez-vous que j'ai eu un moment d'embarras quand elle m'a tout confié; vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le secret?

SOPHIE.

C'est par mon frère qu'elle l'a su depuis la confidence qu'elle a daigné me faire; il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez instruite ainsi que moi. Dans la crainte que maman n'accusât peut-être mon frère d'imprudence, je n'en avois rien dit.

CONSTANCE.

Elle ne vous avoit donc fait aucune question à mon égard?

SOPHIE.

Non, car vous croyez bien que je n'au-

rois pu lui faire un mensonge.... Mais quelle heure est-il ?

CONSTANCE.

Huit heures....

SOPHIE.

Encore quatre heures jusqu'à minuit!.... Hélas! je desire que le temps s'écoule, & cependant à mesure que l'instant approche, mon agitation & ma tristesse redoublent.... & maman, maman.... ce qu'elle souffre!.... Mon frère, après une absence de quatre mois, je vais l'embrasser, le revoir un instant.... & pour lui dire un adieu.... peut être éternel!....

CONSTANCE.

Enfin du moins nous ne pouvons avoir d'inquiétude sur sa vie, il se porte bien, & rien ne peut empêcher son départ....

SOPHIE.

Thibaut m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foiblesse effrayantes.... Je redoute même l'entrevue de ce soir; il nous aime tant, il est si sensible!..... Il vouloit voir Pauline; sans maman il

ne résistoit pas au desir de lui dire adieu....
Elle-même, que deviendra-t'elle quand elle saura notre malheur ? .... J'envisage à la fois toutes nos peines ; chaque moment, chaque réflexion en aggrave l'amertume...

CONSTANCE.

Une de celles que je supporte avec le moins de courage, c'est la présence odieuse & cruelle du Baron de Sénanges....

SOPHIE.

Mon Dieu, savez-vous la question qu'il a faite ce soir à maman ?

CONSTANCE.

Non.

SOPHIE.

Pour la première fois, il s'est avisé de lui demander si elle avoit un fils : à ces mots, elle a rougi, pâli ; son visage s'est décomposé, ses yeux se sont remplis de larmes, elle a bégayé quelques mots inintelligibles ; enfin j'ai cru qu'elle alloit tout découvrir....

CONSTANCE.

Vous étiez présente ?

SOPHIE.

J'étois vis-à-vis d'elle, & sans doute mon visage exprimoit, malgré moi, tout ce qui se peignoit sur le sien. Cependant elle s'est remise assez promptement; j'ai cru remarquer au Baron un air interdit, étonné, mais bientôt il m'a paru dans son état ordinaire; & peut-être que ma prévention m'abusoit. Cette malheureuse histoire est si bizarre, qu'il me semble impossible qu'on puisse en deviner le nœud, du moins je cherche à m'en flatter.

ROSE, *survenant.*

Mesdemoiselles, votre souper vous attend.

SOPHIE.

Allons, venez, ma chère Constance. *Elles sortent.*)

ROSE, *seule.*

Que diantre Mademoiselle Pauline fait-elle dans le parterre avec ce Baron de Sénanges? ils causent là comme s'ils se connoissoient depuix dix ans! .... Elle passera par ici pour aller dans sa cham-

bre ; je m'en vais l'attendre. . . . Elle est fâchée, parce que Madame n'a pas voulu la voir . . . . Toutes les préférences sont pour Mademoiselle Sophie. Dame, c'est juste. . . . c'est la perle des filles, celle-là. Mais je crois que je sens quelques gouttes de pluie.. . Il fait froid ce soir. ... La lettre sera mouillée, si elle n'est pas déjà prise. .. Oh, je ne me coucherai pas, car le Monsieur viendra, & il faut que je le voie des premières, puisque j'ai eu la peine de porter la lettre.... Ah, v'là Mademoiselle Pauline.

SCÈNE VII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

Eh, mon Dieu, Mademoiselle, comme vous v'là toute ahurie, qu'avez-vous donc ?

PAULINE, *se jetant sur une chai se.*

J'ignore. . . . quelle est l'imprudence

que

que j'ai commise..... mais j'en ai fait une sûrement.... Je n'en puis plus....

ROSE.

Que vous est-il arrivé?...

PAULINE.

Avez-vous vu passer le Baron de Sénanges ?

ROSE.

Non.... mais vous étiez avec lui tout-à-l'heure ; est-ce qu'il vous a dit quelque mauvaise nouvelle? Parlez donc, Mademoiselle, apprenez-moi ce qui vous chagrine, nous y trouverons peut être du remède.

PAULINE.

Hélas, je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe. Mais voici ce qui m'est arrivé: Vous savez que maman n'a pas voulu me recevoir; je descendois tristement de chez elle, & j'ai trouvé dans le parterre le Baron de Sénanges qui se promenoit seul: il a vu que je pleurois, il est venu à moi, & m'a fait quelques questions. Je lui ai dit naturellement la cause de ma peine; & j'ai ajouté que je

voyois bien que maman ne vouloit pas me voir parce qu'elle craignoit ma curiosité....

ROSE.

En est-il convenu? Il doit bien le savoir lui!....

PAULINE.

Est-ce que vous croyez, m'a-t-il dit, qu'elle vous cache quelque secret?.... Là-dessus j'ai répondu que j'en étois sûre. Il a redoublé ses questions: je lui ai avoué que je savois une partie de ce secret; que je n'ignorois pas que le Chevalier de Mirville est caché dans le grand cabinet au bout de la galerie.... Comme j'achevois ces mots, il a frémi, il s'est écrié: *Quel trait de lumière!* Et au même instant il m'a quittée avec précipitation....

ROSE.

Que diantre veut-il dire avec son trait de lumière!....

PAULINE.

Je l'ignore.... mais il avoit l'air d'apprendre une nouvelle surprenante & terrible!.... Ses yeux paroissoient enflam-

més de colère, le son de sa voix étoit effrayant.... ô ciel! je tremble encore quand j'y pense.

ROSE.

C'est un vilain homme de vous faire peur comme cela....

PAULINE.

Rose, allez-vous-en chez ma mère; hélas sa porte m'est défendue, mais peut-être qu'on vous laissera entrer; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous est arrivé, demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre; allez, je vous en prie....

ROSE.

Mais, Mademoiselle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

PAULINE.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Rose, le dernier service que j'exigerai de vous; de grâce ne me refusez pas. Mon enfant, je vous ai donné jusqu'ici de bien mauvais exemples; ah! puissiez-vous les oublier, & n'être désormais frappée que de mon repentir....

ROSE.

Vous me fendez le cœur, Mademoiselle.... mon Dieu, consolez-vous.... allez dans votre chambre, car il est bien dix heures, & ces Demoiselles vous attendent peut-être pour souper....

PAULINE.

Elles croyent sans doute que j'ai le bonheur d'être avec maman.

ROSE.

La lune est tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage.... on n'y voit plus goutte; voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à l'escalier?

PAULINE.

Non, j'irai bien seule.... mais n'entends-je pas du bruit?....

ROSE.

Oui, quelqu'un vient....

PAULINE.

Ne vois-je pas une lumière?

ROSE.

Oui, vraiment; mon Dieu, j'ai peur.

PAULINE.

Paix, taisons-nous. (*Elles écoutent.*)

SCÈNE VIII.

ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *une lanterne à la main; elle dit au fond du theâtre.*

TOUT le monde est retiré, je vais attendre ici Constance & Sophie, pour les conduire.... J'entends marcher.

ROSE.

(*Bas à Pauline*) Bon Dieu, c'est Madame.... répondez-donc, Mademoiselle.

PAULINE.

Je tremble....

LA MARQUISE *avance, & à la lueur de sa lanterne elle reconnoît Pauline : Rose se sauve.*

Que vois-je.... quoi, c'est vous, Pauline!... à l'heure qu'il est, que faites-vous là?....

PAULINE.

Maman, daignez me pardonner & m'entendre un moment, je vous en conjure....

LA MARQUISE, *posant sa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puisse vous excuser?.... Tout le monde est couché, il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve seule ici, quel dessein vous y retenoit?.... Ah! je ne le sais que trop.... vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes secrets.... car vous m'en supposez, je ne l'ignore pas.... Eh bien, si j'en ai s'il, reste encore un sentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir. S'ils sont importans..... ne vous touchent-ils pas comme moi?.... & vous flatteriez-vous d'avoir assez de prudence & de raison pour ne les pas trahir?

PAULINE.

Ah! maman, je n'ai que trop mérité de si cruels soupçons; après tout ce que j'ai fait, je n'ose vous rien promettre pour l'avenir, mais je me repens; je sens toute l'étendue de mes fautes; j'en gémis, & je ne suis plus occupée que du desir de les réparer s'il est possible.

LA MARQUISE.

Mais que faisiez-vous ici, sans votre bonne, sans votre sœur, & dans cette obscurité? ....

PAULINE.

J'étois avec Rose, je lui parlois de mes peines....

LA MARQUISE.

Avec Rose!.... Est-ce là, Pauline, la société qui vous convient? Vous avez une mère, une sœur, & quelle sœur!.... Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus comme de tous les agrémens; elle est adorée de tout ce qui l'approche; elle vous chérit, & ce n'est pas elle que vous consultez, ce n'est pas elle que vous choisissez pour amie?.... Une petite fille grossière, une paysanne, Rose enfin, reçoit vos confidences ... Ne rougissez-vous pas d'un tel abaissement?....

PAULINE.

Ah! je rends justice à Sophie; je me la rends à moi-même, je ne suis digne ni de ma mère, ni de ma sœur.....

Mais je suis rejetée, l'on me rebute, l'on me fuit.... que dois-je faire?

LA MARQUISE.

Réfléchir & vous corriger.... Mais rentrez, il est dix heures, allez vous coucher: dans un moment je monterai chez vous, afin de m'assurer par moi-même de votre obéissance. Je me suis doutée que vous étiez ici, c'est pourquoi j'y suis venue; car d'ailleurs je n'ai nulle affaire.

PAULINE.

Ainsi donc je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui.... Adieu, maman, je vous quitte, je vous obéis; .... mais un mot de maman me seroit bien nécessaire; mon cœur est cruellement oppressé; je suis bien à plaindre!....

LA MARQUISE.

Pauline, vous êtes naturellement sincère; me promettez-vous de répondre avec vérité à la question que je vais vous faire?....

PAULINE.

Oui, maman; ah! vous y pouvez compter.

LA MARQUISE.

Eh bien, est-ce la curiosité ou le desir d'obtenir une explication, qui vous fait dans cet instant me quitter avec tant de peine ?....

PAULINE.

Maman, je vous suivois ce matin par curiosité, & le reste du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes : dans ce moment la tendresse seule me retient auprès de vous.... Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin secret ; je sens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager ; mais je n'ai nul desir de le découvrir.... Je ne suis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point ; mais si vous souffrez, laissez-moi la triste douceur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes questions ; que maman ne se contraigne point avec moi ; qu'elle répande ses larmes dans le sein d'une fille qui la chérit ; c'est tout ce qu'elle ose lui demander.

LA MARQUISE.

Avec de tels sentimens, avec une ame

si tendre, comment peut-il encore te rester des défauts!.... Le tems te corrigera; oui, Pauline, je l'espère.... tu m'as fait lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je suis déchirée de la plus mortelle inquiétude; &, ce qui met le comble à ma peine, c'est de ne pouvoir te la confier.... Ma fille, toi qui m'es si chère, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux Domestiques!.... Je compte sur leur fidélité, & je n'ose me fier à la tienne!

PAULINE.

Ah, maman! ô la meilleure & la plus tendre des mères, quels remords & quelle reconnoissance vous excitez à la fois dans mon ame! Quoi! je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave; je pouvois être votre amie, & je n'étois trop justement pour vous qu'un espion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiscrétion & la curiosité!.... Grand Dieu, quelle affreuse & frappante leçon pour moi!....

LA MARQUISE.

Va, dans cet instant tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait souffrir. Quel sera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie! Elle a ma confiance; mais je t'aime autant qu'elle; & nos entretiens les plus doux sont empoisonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

PAULINE.

Ah, maman! Sophie doit vous consoler de mes fautes, elle m'en est plus chère.... Oui, le Ciel vous devoit une fille comme elle....

LA MARQUISE.

Dieu, quel bruit se fait entendre!....

PAULINE.

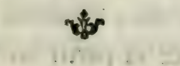
Je crois reconnoître la voix de ma sœur....

LA MARQUISE.

Juste Ciel! qu'est-il arrivé?... Je frissonne....

PAULINE.

C'est ma sœur....



SCÈNE IX.

SOPHIE, PAULINE, LA MARQUISE.

ROSE, *survient un moment après.*

LA MARQUISE.

SOPHIE!.... est ce vous?

SOPHIE.

Ah, maman! tout est perdu....

LA MARQUISE.

Juste Ciel!....

SOPHIE.

Le Baron de Sénanges sait que le Chevalier de Mirville est ici.

LA MARQUISE.

Est-il possible!....

SOPHIE.

Il a deviné le reste; il est furieux.... Il a déjà dépêché deux Couriers; il fait mettre ses chevaux & va partir lui-même....

LA MARQUISE.

Grand Dieu!....

SOPHIE.

Il va prendre les devants.... la fuite est désormais impossible; toutes nos espérances sont détruites : ah, maman!....

LA MARQUISE.

Eh qui donc a pu nous trahir?.... Ah, ce ne peut être que Gerard ou Thibaut!....

PAULINE. (*Elle se jette à ses pieds.*)

Qu'entends-je!.... Non, maman, n'accusez que moi....

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ô Ciel!....

PAULINE.

Hélas! j'ignore le mal que j'ai fait; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville est caché dans le Château, & je l'ai dit à Monsieur de Sénanges....

LA MARQUISE.

Malheureuse!... ce Chevalier de Mirville est ton frère! il s'est battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges, & c'est toi qui le dénonces à son mortel ennemi!

PAULINE.

Dieu ! . . . .

LA MARQUISE.

Tu conduis ton frère à l'échafaud ; tu portes le poignard dans le sein d'une mère au désespoir ; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curiosité . . . .

PAULINE.

Je me meurs. . . .

(*Elle tombe évanouie aux pieds de sa mère.*)

SOPHIE.

Ah, ma sœur ! . . . .

ROSE.

Elle est sans connoissance ! . . . .

LA MARQUISE.

Rose, secourez-la. . . . Et nous, allons nous jeter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez ; il faut le fléchir ou mourir . . . . (*Elles sortent toutes les deux précipitamment.*)

SCÈNE X.

PAULINE, *évanouie*, ROSE.

ROSE.

Les voilà parties ! . . . . Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute seule ? . . . . Mademoiselle Pauline ! . . . . Mademoiselle Pauline !.... Ah, Jésus ! elle est comme morte... Et puis couchée-là sur ce gazon tout mouillé !.... quelle pitié cela fait !.... Vlà la pluie qui redouble.... Oh, bon Dieu, quel tonnerre ! quel orage ! je suis transie. . . . Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiselle. . . . Si je pouvois seulement la soulever un peu. . . Je n'en ai pas la force ! . . . . On ne l'entend pas respirer.... La peur commence à me saisir. . . . Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre ! . . . . je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ! . . . . (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle est froide comme glace.... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle.... Il fait

si noir que je ne vois pas où je suis.... Je voudrois l'asseoir sur le siége de gazon ; mais je ne sais où il est... Ah, voilà une lanterne, servons-nous-en.... (*Elle va chercher la lanterne que la Marquise avoit posée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle est pâle !.... ses cheveux sont trempés ;.... il faut l'ôter absolument de là... (*Elle pose la lanterne à terre, elle essaie de lever Pauline.*) Il fait si glissant !.... Oh, quel éclair !.... Là, Dieu merci, j'en suis venue à bout. (*Elle assied Pauline sur le siège de gazon, & la tient dans ses bras....)* Je crois qu'elle soupire.... Ah ! la vlà qui se ranime....

PAULINE.

Où suis-je ?.... Ma mère.... où est elle ?....

ROSE.

Mademoiselle.... vous êtes seule avec moi, avec Rose....

PAULINE.

Mon frère.... qu'est il devenu ?....

ROSE.

Je ne sais rien de nouveau ; je ne vous ai pas quittée. . . .

PAULINE.

Je l'ai dénoncé.... ses jours sont en danger... Ah, courons.... Je ne puis. . . . (*Elle retombe sur le siége de gazon.*)

ROSE.

Ah, Seigneur, la vlà qui retombe en syncope.... Mademoiselle !....

PAULINE.

Eh quoi,ne pourrai-je mourir?. . . . Mon frère ! .....On l'enlève peut-être. . . . & c'est moi, c'est moi qui le livre à la mort !. . . Et je ne puis me traîner vers ma mère. . . La force m'abandonne.... il faut donc que j'expire ici.... oubliée, délaissée de tout ce qui m'est cher ! . . . .

ROSE.

Entendez-vous ces cris ?....

PAULINE.

Grand Dieu, tout mon sang se glace ! .. Ah, sans doute, en cet instant on arrache

mon malheureux frère des bras de sa mère désespérée. . . .

ROSE.

Le bruit augmente.... O Ciel, je crois qu'on force les portes du Château....

PAULINE.

Je ne puis me soutenir.... Courez, Rose, allez savoir.... allez ...

ROSE.

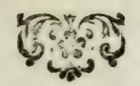
J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle sort, & emporte la lanterne avec elle.*)

SCÈNE XI.

PAULINE, *seule.*

O MON FRÈRE, mon frère ! ....quel sera ton destin ? .... Dans quel abysme affreux j'ai précipité ma famille ! .... Ma mère, elle me hait, elle le doit.... Terrible moment, où j'ai vu cette mère si tendre me repousser avec horreur, & m'accabler du poids de sa juste colère ! .... Ah ! mon oreille est encore frappée du son de cette

voix redoutable & chérie ! . . . . Mais qu'entends-je ? Quel bruit de chevaux & de voitures ! Quel tumulte effrayant !.... (*Un grand coup de tonnerre se fait entendre ; Pauline se lève avec effroi ; le tonnerre, accompagné d'éclairs, continue avec violence ; Pauline éperdue, parcourt le Théâtre ; tous ses mouvemens doivent exprimer la plus vive frayeur ; enfin, elle revient tomber sur le siége de gazon, & le tonnerre cesse. Après un silence :*) La nuit... l'obscurité profonde, cet affreux tonnerre. . . . tout semble se réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable.... La mort enfin terminera des tourmens si cruels : ah, puisse-t-elle être aussi prompte que mes remords sont déchirans ! . . . . On vient ; Ciel, que vais-je apprendre !



SCÈNE XII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADEMOISELLE ! ....

PAULINE.

Eh bien ? . . . .

ROSE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle....

PAULINE.

Dieu!.... mon frère..... achevez....

ROSE.

Où êtes-vous donc ? Il fait si noir !....

PAULINE.

Approchez ... (*Elle fait quelques pas.*) Mon frère, où est-il ?.....

ROSE.

Tout est fini, tout est raccommodé....

PAULINE.

Est-il possible? Ne m'abusez-vous point?..

ROSE.

Ils sont tous contens.... J'ai vu de mes deux yeux M. le Baron de Sénanges embrasser en pleurant M. le Chevalier....

PAULINE.

Mon frère? .....

ROSE.

Oui, lui-même. Ah! ce n'est pas là tout.... Mais vous chancelez; mon Dieu, vous allez tomber!....

PAULINE.

Ah! Rose, ma chère Rose, embrassez-moi; hélas! je n'ai que vous qui puissiez partager ma joie & ma douleur!....

ROSE.

Asseyez-vous donc, Mademoiselle, vous êtes toute tremblante....

PAULINE.

Le Baron de Sénanges embrasse mon frère! .... Eh! quelle cause miraculeuse a donc pu produire cet heureux changement?

ROSE.

Ce fils de M. le Baron n'est pas tué....

tout au contraire, il se porte mieux que M. le Chevalier; il est arrivé tout d'un coup au moment même où son père alloit partir, malgré les pleurs & les gémissemens de Madame. . . .

PAULINE.

Ah! Dieu.... Mais ce jeune-homme est donc ici ? . . . .

ROSE.

Pardi, sûrement qu'il y est .... & le plus beau de l'histoire, c'est que c'est notre Écrivain.

PAULINE.

Comment?

ROSE.

Eh oui vraiment, c'est lui qui écrivoit à Mademoiselle Sophie; il l'aime. Il en avoit entendu parler à Valenciennes : dès ce temps-là sa réputation lui avoit touché le cœur; & puis après s'être battu ici près, il est resté sur la place sans connoissance, pendant je ne sais combien de temps, & puis des Paysans l'ont emmené chez eux; il leur a donné bien de l'argent pour garder le secret, & puis-là il a encore entendu

parler de Mademoiselle Sophie ; enfin, il a guéri promptement, parce que sa blessure n'étoit pas dangereuse ; & l'envie de voir Mademoiselle Sophie l'a fait courir les champs aussi-tôt qu'il a pu marcher ; enfin il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit, & puis il est venu se jeter aux pieds de son père, & lui conter tout cela.

PAULINE.

O Ciel ! quel heureux dénouement ! .... Mais, comment avez-vous pu savoir tous ces détails ? ....

ROSE.

J'ai questionné tout le Monde, & puis je suis entrée jusques dans le salon, où j'ai vu & entendu tout ce que je vous raconte ; les portes sont toutes grandes ouvertes ; les Maîtres, les Domestiques, toute la maison est là rassemblée.... J'ai vu Madame entre les bras de Mademoiselle Sophie & de Mademoiselle Conſtance, qui étoit prête à se trouver mal de joie, en regardant M. le Baron de Sénanges & son fils qui embrassoient M. le Chevalier.... Oh, que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine ! il

est aussi joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a été bien surpris quand il a su qu'il s'étoit battu contre le frère de Mademoiselle Sophie ; il en pleuroit comme un enfant ; enfin à présent il est bien heureux, car Madame & M. le Baron ont donné leur consentement, & la noce se fera demain.

PAULINE.

Ma mère !.... Croyez-vous, Rose, qu'elle vous ait remarquée ? ....

ROSE.

Oh non, j'étois derrière tout le monde, & puis elle ne voyoit que ses enfans ; j'entendois qu'elle disoit : *Ah, que je suis une heureuse mère !* . . . .

PAULINE.

Elle oublie que je suis sa fille ! ..... Mon cœur est déchiré.... Cependant à présent je suis la seule à plaindre. Délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume ? . . . . Ma mère, dans les bras de Sophie & de Constance, ne se souvient même pas que la malheureuse Pauline existe ! . . . . Rien ne manque

manque à son bonheur, & cependant elle a laissé sa fille infortunée sans secours & mourante.... Voila donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire par mes fautes la plus indulgente & la meilleure des mères!... Affreuse & terrible leçon!.... J'avois la plus tendre des mères, j'étois la sœur la plus chérie, & maintenant, oubliée, délaissée, je suis moins qu'une étrangère pour ma famille! .... Hélas! je dois gémir de mes malheurs; mais je ne puis m'en plaindre, ils sont tous mon ouvrage.



SCÈNE XIII. ET DERNIÈRE.

PAULINE, ROSE, SOPHIE *suivies de quelques Domestiques qui portent des flambeaux, & qui restent dans le fond du Théâtre.*

SOPHIE.

Où est-elle, où est-elle?....

PAULINE.

Ciel! c'est ma sœur....

SOPHIE, *courant à elle & l'embrassant.*

Chère Pauline, tous nos maux sont finis: venez, mon frère brûle de vous embrasser; ma mère vous demande.

PAULINE, *l'embrassant.*

Ah! ma sœur, je sais tout...Mais ma mère me demande!.... Est il bien vrai?....

SOPHIE.

Venez dans ses bras, ma sœur; elle vous attend, elle vous desire....

PAULINE.

Hélas! comment pourrai-je m'offrir à ses yeux?....

SOPHIE.

Ah! tout est oublié; elle ne se rappelle que votre douleur.... Cette mère si sensible, elle frémit en songeant à tout ce que vous avez dû souffrir.... elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiète plus.

PAULINE.

Ah! je justifierai ses espérances; je ne veux vivre désormais que pour réparer des fautes dont ses bontés aggravent encore le repentir. Allons, chère Sophie, daignez-me conduire à ses pieds. Ciel!.... je crois entendre la voix de ma mère & celle de mon frère!....

SOPHIE.

C'est elle....

PAULINE.

Dieu!....

(*La Marquise paroît dans le fond du Théâtre; elle est soutenue d'un côté par le*

Chevalier de Valcour son fils, & de l'autre par Constance. Le Chevalier la quitte pour aller embrasser Pauline, qui se précipite dans ses bras, & court ensuite se jeter aux pieds de sa mère; la Marquise tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Constance derrière la soutient. La toile se baisse.)

FIN.

LES DANGERS
DU MONDE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquise DE GERMINI.

La Vicomtesse DOROTHÉE, *Amie de la Marquise.*

JULIETTE, *Femme-de-Chambre de la Marquise.*

Une Marchande de Modes.

DORIZÉE, *Tante de la Marquise.*

Un Valet-de-Chambre.

Un Laquais.

La Scène est à Paris, chez la Marquise.



LES DANGERS DU MONDE, *COMÉDIE.*

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon : on voit une Toilette, sur laquelle sont des Livres, une Écritoire, &c.

JULIETTE, *tenant des papiers, & parlant dans la coulisse.*

NON, encore un fois, Madame n'y est pas ; remportez tous vos chiffons & allez-vous en. Les Marchandes de Modes me

feront tourner la tête. Dieu merci, en voilà une de renvoyée. Ah! que n'ai-je pu chasser ainsi toutes les autres.... Quel train ici tous les matins! l'anti-chambre est pleine de Marchands, de Commissionnaires & de Créanciers; on ne sait auquel entendre.... Voilà un paquet de mémoires qu'on m'a chargée de remettre à Madame. Il faudra payer tout cela, & comment?.... Si cela continue, je mourrai de chagrin.... Voyons un peu à combien ces maudits mémoires se montent.... (*Elle en deploie un.*) Ah! celui-ci est de l'Ébéniste. (*Elle lit.*) *Pour une petite table, dix louis.....* *Pour une chiffonière, quinze louis; pour un bureau, huit cent francs.* Il étoit bien nécessaire de mettre huit cent francs à un bureau pour écrire à Madame la Vicomtesse Dorothée; car, grâces au Ciel, voilà la plus grande occupation de Madame.... Passer sa vie ensemble, & s'écrire régulièrement dix billets par jour; ah! c'est plutôt de l'affectation que de l'amitié.... Ma chère Maîtresse, vous qui étiez si simple, si naturelle, quel changement!.... Mais con-

tinuons. (*Elle lit.*) *Pour une petite écritoire, deux cent francs. Pour une grande écritoire, trois cent livres. Pour un porte-feuille à secret.* Il y a de quoi perdre patience. Ne diroit-on pas que ce mémoire est pour un Ministre chargé de toutes les affaires de l'État? Voyons le total. (*Elle lit.*) *Total, cinq mille six cent livres!* Cela fait dresser les cheveux à la tête.... Et celui-ci. (*Elle lit*) *Pour un déjeûné de Sève, double chiffre de myrte & de roses, cent écus. Pour deux vases, double chiffre d'immortelles & de pensées, quatre cent francs. Pour un grouppe représentant la confidence de deux jeunes personnes, cent vingt livres. Pour une table à thé, &c. &c. Total, huit mille deux cent livres.* Si cela est croyable!.... Ah! en voilà un qui ne sera pas si cher, car je n'y vois que des cheveux. (*Elle lit en parcourant.*) *Bagues de cheveux, montre de cheveux, chaîne de cheveux, brasselets de cheveux, cachet de cheveux, collier de cheveux, boîte de cheveux. Total, neuf mille neuf cent livres.* Neuf mille neuf cent livres en cheveux!....Juste

Ciel, quelle extravagance!.... Ma pauvre Maîtresse! c'en est fait; elle court à sa ruine.... Avec une fortune honnête, mais bornée, comment suffire à tout cela? Et Monsieur est absent; que dira-t-il à son retour? Madame, qui est naturellement si honnête, si délicate, comment a-t-elle pu abuser à cet excès de la confiance d'un mari qui lui est si cher?.... C'est cette folle, cette Vicomtesse Dorothée qui l'entraîne.... Funeste liaison, maudite amitié!... Je ne puis achever la lecture de ces mémoires, ils me percent le cœur!.... Arrangeons cette toilette, Madame va revenir achever de se coëffer.... (*Elle arrange la toilette; elle apperçoit une figure de biscuit.*) Ah! qu'est-ce que cela? une figure de biscuit.... Elle tient un chien.... Ah! c'est l'Amitié, & c'est un présent de Madame la Vicomtesse. Allons, bon, nous courrons les Marchands toute la journée pour trouver quelque chose à lui donner d'aussi ingénieux.... Mais quelqu'un vient. Ah! c'est Madame Dorizée.

SCÈNE II.

JULIETTE, DORIZÉE.

JULIETTE.

MADAME veut-elle bien attendre un moment, je vais avertir ma Maîtresse.

DORIZÉE.

Non : elle est dans son cabinet avec un homme d'affaires, je ne veux par la déranger ; & d'ailleurs je suis bien aise, ma chère Juliette, de causer un peu avec vous. Après une absence de dix mois, & revenue seulement depuis huit jours, j'ai bien des questions à vous faire.

JULIETTE.

Je vous dois tout, Madame, mon éducation, mon sort, mon existence, je tiens tout de vos bontés ; ainsi vous devez être bien sûre de ma sincérité, elle sera aussi entière que ma reconnoissance est vive.

DORIZÉE.

Votre attachement, ma chère Juliette ;

pour ma nièce & pour moi, est la récompense la plus douce que je pouvois espérer des soins que j'ai pris de votre enfance. Je connois la solidité de votre esprit, & la sûreté de votre caractère; je suis bien certaine que vous donnez à ma nièce les conseils les plus sages, mais les suit-elle exactement?.... J'arrive, je ne sais rien encore; cependant je vous avoue que j'ai déjà vu ici plusieurs petites choses qui me déplaisent....

JULIETTE.

Ah, Madame; que votre absence nous a été funeste!....

DORIZÉE.

O Ciel! vous m'effrayez!....

JULIETTE.

Rassurez-vous, Madame, tout peut encore se réparer. Madame de Germini est toujours honnête, elle est toujours digne de votre tendresse: mais ne nous quittez plus.

DORIZÉE.

Hélas! vous savez avec quelle peine je la quittai: l'arrangement de mes affaires

m'y forçoit; je comptois sur son caractère, sur l'éducation que je lui ai donnée; d'ailleurs elle avoit vingt ans, & sa raison me paroissoit au-dessus de son âge: j'avois guidé ses premiers pas dans le monde; & après l'avoir observée & suivie pendant près d'un an, je crus pouvoir me séparer d'elle sans danger, & je la laissai entre les mains de sa belle-mère, non sans chagrin, mais du moins avec sécurité.

JULIETTE.

Et un de nos premiers malheurs, c'est que Madame sa belle-mère est fort vieille, d'un caractère assez foible, & que depuis six mois elle est presque entièrement tombée en enfance.

DORIZÉE.

Et comment ne m'avez-vous pas mandé cela?

JULIETTE.

Parce qu'ayant peu d'occasions de la voir, quoique nous logions chez elle, je ne l'ai su que très tard, & dans le temps où nous vous attendions tous les jours.

DORIZÉE.

Il est vrai que mon retour a été différé.

JULIETTE.

Madame, séparée de vous & de M. le Marquis, livrée à elle-même, n'ayant qu'une demie expérience, (peut-être plus funeste qu'une ignorance entière, parce qu'elle donne de la confiance & de la présomption) Madame, enfin, bonne, honnête, sensible, mais foible & légère, n'a pu résister au danger des mauvais conseils; elle se ruine en folles dépenses, achette tout, ne paye rien, perd le goût de l'occupation, néglige ses talens pour se livrer à une dissipation qui ne l'amuse même pas. Je la vois revenir le soir, se repentant de l'usage qu'elle a fait de sa journée, le cœur & l'esprit également vuides, excédée, fatiguée, & le lendemain, sans plaisir, mais par habitude, recommençant le même genre de vie.

DORIZÉE.

Juste ciel, que m'apprenez-vous? & que dira son mari, lui qui avoit une idée si parfaite de son caractère & de sa raison;

lui qui craignant pour elle l'ennui de vivre dans une terre éloignée de Paris, l'amena ici, la déposa entre les bras de sa mère, & partit, en ordonnant à son Intendant de lui donner tout l'argent qu'elle pourroit desirer? Eh quoi, tant de confiance & d'estime n'ont pu la retenir? Ignore-t-elle donc qu'en abuser, c'est, en se deshonorant, s'en rendre à jamais indigne?

JULIETTE.

Ah! Madame, n'accusez point son cœur.

DORIZÉE.

Mais à quoi sert un bon cœur, si la conduite & les actions de la vie en démentent les sentimens?

JULIETTE.

A gémir de ses fautes, à les réparer.

DORIZÉE.

Les réparer! eh! le peut-on toujours? Non. Celui qui peut en commettre de graves, ne réfléchit guères à la possibilité de la réparation; ou, pour mieux dire, la supposition d'un tel calcul est chimérique: entraîné, séduit, égaré, conserve-

t-on encore l'usage de la raison, & la faculté de réfléchir? Comment ces idées si simples, que j'ai si souvent présentées à ma nièce, ont-elles pu s'effacer de son souvenir?....

JULIETTE.

Enfin, Madame, peut-être que mon attachement m'exagère les dangers de sa situation; je ne suis pas entièrement au fait de ses affaires, le désordre est peut-être moins grand que je ne l'imagine.

DORIZÉE.

Il faut toujours y remédier promptement, & avant le retour de M. de Germini, qui doit être prochain.

JULIETTE.

Ah, Madame, pourquoi l'a-t-il différé si long-temps?

DORIZÉE.

Hélas! il comptoit n'être absent que six mois: la même fatalité qui me fixoit dans mes terres, le retenoit en Allemagne, où vous savez qu'il fut appelé pour la succession de son oncle. Enfin il me mande que ses affaires sont finies, & qu'heureu-

sement quitte de tout embarras, il se flatte de pouvoir être ici sur la fin du mois.

JULIETTE.

Quelle révolution va causer ce retour!.... Madame le craint & le desire.

DORIZÉE.

L'inconséquence, le repentir & les regrets, voilà les fruits de l'imprudence & de la légèreté. Il semble, ma chère Juliette, que malgré la fragilité de l'espèce humaine, notre état naturel soit d'être raisonnables; si nous cessons de l'être, le trouble & l'agitation nous tourmentent & nous dévorent; nous ne sommes plus d'accord avec nous mêmes; sans la raison, enfin, il n'est plus pour nous de bonheur & de tranquillité, & le dégoût suit toujours les faux plaisirs qu'elle réprouve. (*Elle regarde à sa montre.*) Mais l'heure s'avance; ma nièce va bientôt venir nous trouver, & j'ai encore mille questions à vous faire. Dites-moi, Juliette, quel est le caractère de la Vicomtesse Dorothée? Elle a l'air bien étourdie; & sa liaison avec ma nièce....

JULIETTE.

Ah! Madame, c'est cette maudite liaison qui cause tous nos malheurs. Madame la Vicomtesse a le cœur assez bon, elle a naturellement de l'honnêteté; elle est franche, incapable d'envie & d'aucun sentiment bas; mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaise éducation, le manque d'esprit, & une excessive légèreté; toujours désœuvrée, voulant toujours s'amuser, n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuse, elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. Des projets de fêtes, de spectacles, de bals, le desir de se montrer, d'être mieux mise qu'une autre, d'inventer une mode, de passer enfin pour la personne la plus recherchée de la société, la plus magnifique, la plus agréable, voilà les seules idées dont elle soit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules, elle affiche une *sensibilité* passionnée, un goût décidé pour les arts : la musique, la peinture, lui tournent la tête; elle passe, dit-elle, les nuits à lire; elle se pique aussi de *philosophie*

& de *bienfaisance*; ces deux grands mots sont continuellement dans sa bouche; elle fait des cours de physique, de chimie, manque toutes ses leçons, n'apprend rien, ne sait rien, parle de tout, décide impérieusement, en impose quelquefois aux sots, & fait pitié à tous les gens raisonnables.

DORIZÉE.

Quel portrait!....

JULIETTE.

Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom & deux cent mille livres de rente, elle est à la mode; on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle & jeune. Ces avantages ne suffisent pas pour être estimée, & pour obtenir une vraie considération; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée, & c'est tout ce que desire Madame la Vicomtesse; elle réfléchit trop peu, elle n'a pas assez d'esprit, d'élévation & de délicatesse pour porter, à cet égard, ses prétentions plus loin.

DORIZÉE.

Et voilà l'amie dont ma nièce a fait choix !

JULIETTE.

Elle s'est jetée à la tête de Madame, qui jamais ne l'eût recherchée, mais qui a cédé à ses avances. La réputation de Madame, parfaite alors en tous points, ce qu'on disoit de son esprit, de son instruction, de ses talens, les éloges qu'on donnoit à sa conduite & à son caractère, tous ces avantages réunis inspirèrent à la Vicomtesse le desir de se lier avec elle, non qu'elle eût de quoi les sentir & les apprécier, mais parce qu'elle pensa que devenir l'amie intime de Madame de Germini, seroit un bon air de plus. Madame, flattée des avances de la Vicomtesse, lui sut gré du motif qu'elle pénétra facilement, & cependant elle feignit de s'y méprendre, & de les attribuer à l'amitié, afin d'avoir le droit d'y répondre. D'ailleurs, Madame la Vicomtesse Dorothée, malgré tous ses travers, ses caprices & ses folles prétentions, n'est pas sans agrémens; quand

elle oublie les différens rôles qu'elle veut jouer, elle a du naturel, de la franchise & de la gaieté; elle n'attachera jamais personne, mais elle est quelquefois aimable; & si elle n'intéresse pas, du moins souvent elle amuse. Madame a d'abord été vivement frappée de ses ridicules, ensuite l'habitude les lui a fait paroître moins grands; &, ce qui est incroyable, elle a fini par en adopter plusieurs.

DORIZÉE.

Je crois entendre ouvrir une porte.... C'est elle peut-être qui vient.... Écoutez-moi, Juliette, cachez-lui bien cette conversation, tâchez d'acquérir une connoissance détaillée de ses affaires, dès aujourd'hui s'il est possible, vous m'en rendrez compte ce soir. D'ailleurs, peut-être elle-même me confiera-t-elle son embarras.

JULIETTE.

Ah! Madame, sa reconnoissance & sa tendresse pour vous sont extrêmes; mais son ame est si fière! Elle vous doit tant! Non, la crainte seule des secours que

vous pourriez lui offrir, l'empêchera de vous témoigner la confiance dont vous êtes digne.

DORIZÉE.

Elle n'a pas craint d'abuser de celle de son mari, & n'ose, dans cette extrémité, recourir à moi! Ah! Juliette, ne confondons point avec l'orgueil la vraie délicatesse; l'un égare & conduit à l'ingratitude; l'autre est le guide le plus sûr & le plus éclairé que l'esprit & la raison puissent choisir. Eh quoi! dédaigner les bienfaits de l'amitié, avoir la coupable & folle inconséquence de rougir d'accepter ce qu'on voudroit pouvoir offrir! Risquer de se perdre plutôt que de s'adresser à sa véritable amie, à celle qui lui tint toujours lieu de mère; redouter de lui avouer ses fautes, de lui demander des conseils, des secours; ah, ciel! est-ce-là de la delicatesse, de la justice, de la reconnoissance?....

JULIETTE.

De grâce, Madame, calmez-vous, je crois l'entendre.

DORIZÉE.

Oui, c'est elle. Comme elle a l'air triste!

JULIETTE.

L'entretien de M. l'intendant ne l'aura pas égayée.

SCÈNE III.

JULIETTE, DORIZÉE, LA MARQUISE, *en robe du matin.*

LA MARQUISE.

JULIETTE.... Ah! ma tante, vous voilà! je vous cherchois..., Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait avertir?

DORIZÉE.

On m'a dit que vous aviez affaire.

LA MARQUISE.

Eh! ne dois-je pas tout quitter pour vous? (*Elle lui baise la main. Dorizée la regarde un moment en silence.*) Vous regardez ma coëffure, vous la trouvez ridiculement haute, peut-être.

DORIZÉE.

Non, je n'y pensois pas. Qu'importe la manière dont on est coëffée; mais je remarquois avec peine que vous êtes étonnemment maigrie & changée.

JULIETTE.

Ah! pour cela oui.

DORIZÉE.

Vous veillez beaucoup, je parie.

LA MARQUISE.

Il le faut bien, quand on vit dans le monde.

DORIZÉE.

J'y ai vécu aussi; ce temps même n'est pas fort éloigné, & je ne veillois pas.

LA MARQUISE.

Cependant le bal....

DORIZÉE.

Et.... ne veillez-vous qu'au bal?

JULIETTE.

Un peu aussi pour le pharaon; un peu dans les petits soupers donnés à Madame la Vicomtesse.... Mais avec cela Madame communément

communément est toujours dans son lit à cinq heures du matin.

LA MARQUISE.

Une autre fois, Juliette, vous répondrez quand on vous questionnera, & je vous prie que ce soit avec moins d'exagération. Sortez. *(Juliette sort.)*

DORIZÉE.

Vous la traitez bien mal.

LA MARQUISE.

Quoi! lorsqu'elle cherche à me calomnier près de vous ?

DORIZÉE.

Eh! que vous importe ? N'êtes-vous pas toujours sûre que je vous croirai de préférence à toute autre? Dites-moi positivement que vous ne jouez ni ne veillez d'habitude; malgré la bonne opinion que j'avois de Juliette, je serai certaine qu'elle n'a pas dit la vérité; quoiqu'elle soit fort au-dessus de son état, je ne puis cependant balancer un moment, entre l'assurance d'une femme-de-chambre & la vôtre. Vous ne répondez point.

LA MARQUISE, *après un moment de silence.*

Ma tante, Juliette n'a dit que l'exacte vérité.

DORIZÉE.

Et sans cette explication, vous l'accusiez cependant de vous calomnier.

LA MARQUISE.

J'ai eu tort; mais vous voyez du moins que je le répare sans détour. J'ai cédé au premier mouvement d'impatience qu'a dû m'inspirer cet empressement de vous apprendre des choses qu'elle étoit sûre que vous blâmeriez.

DORIZÉE.

Puisque vous les faites sans scrupule, en sachant vous-même qu'elles peuvent me déplaire, pourquoi craindre que j'en sois instruite? n'êtes-vous pas votre maîtresse? Je n'ai sur vous que les droits que votre amitié peut me donner; quand vous vous y refuserez, je n'ai plus ni reproches à vous faire sur vos fautes, ni conseils à vous offrir.

LA MARQUISE.

Ah! ne me parlez point ainsi, vous me

percez l'ame. Pourriez-vous me soupçonner d'oublier ce que je vous dois, & de ne pas avoir pour vous tout le respect & tout l'attachement de la fille la plus tendre? Combien de fois j'ai gémi de cette longue absence qui m'a séparée de vous. Ah! plût au ciel que vous ne m'eussiez jamais quittée; non, ma tante, mon cœur est toujours le même, vous y conserverez à jamais tous vos droits; & croyez que la crainte de vous affliger pourroit seule mettre des bornes à ma confiance.

DORIZÉE, *l'embrassant.*

Hélas! est-il rien de plus affligeant pour moi que de vous en voir manquer? ... Achevez donc de me faire lire dans ce cœur naturellement si sensible & si vrai, & qui vient peut-être de ne s'ouvrir qu'à demi.

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Qu'exigez-vous? .... D'ailleurs je n'ai point de secrets.... Il est vrai que depuis quelque temps je me suis livrée à un genre de vie trop fatigant pour moi, mais j'y renoncerai sans peine, & je sens que l'oc-

cupation & la solitude conviennent mieux à mon caractère que toute cette vaine dissipation.

DORIZÉE.

La solitude n'est faite ni pour votre âge, ni pour votre état. Ne sauriez-vous renoncer aux abus d'une dissipation excessive sans devenir sauvage? Ce ne seroit, mon enfant, que changer de folie. Vous devez vivre dans le monde; jouissez des plaisirs innocens qui s'y trouvent, donnez à la société sept heures de la journée, mais du moins employez le reste à cultiver votre esprit & vos talens. Voilà tout ce que j'avois exigé de vous, & ce que vous m'aviez promis. Nous étions convenues aussi que vous ne joueriez point aux jeux de hasard.

LA MARQUISE.

Tout cela est vrai; mais j'ai toujours joué un jeu si médiocre!....

DORIZÉE.

Les jeux de hasard sont toujours chers & dangereux, sur-tout lorsqu'ils conduisent jusqu'à cinq heures du matin; d'ailleurs, ce sont eux qui donnent à une

femme la réputation de joueuse ; & je vous ai parlé tant de fois des inconvéniens affreux d'une telle réputation !

LA MARQUISE.

Vous m'avez quittée, je me suis égarée ; vous revenez, je retrouve mon guide ; je me corrigerai, n'en doutez pas....

DORIZÉE.

Je vois du moins que votre cœur n'est point changé.... tout peut se réparer, j'en suis sûre à présent.... Que faites-vous ce soir ?

LA MARQUISE.

Je n'ai p ointd'engagement. J'attends du monde ce matin, mais ce soir je serai libre.

DORIZÉE.

Voulez-vous me donner à souper ?

LA MARQUISE.

Si je le veux !.... Est-il rien que je puisse préférer jamais au bonheur d'être avec vous ? Je serai seule.

DORIZÉE.

Puis-je y compter ?

LA MARQUISE.

Ah ! soyez-en sûre ; il n'y a point de tiers avec vous qui ne me fût importun.

DORIZÉE.

Vous m'aimez donc toujours ?

LA MARQUISE.

Autant que ma vie, & je le sens plus que jamais.

DORIZÉE.

Vous avez un moyen bien facile de me le prouver.

LA MARQUISE.

Ah ! comment ?

DORIZÉE.

En m'accordant une confiance entière... mais nous causerons ce soir. Promettez-moi seulement de répondre sans détour à toutes les questions que je vous ferai.

LA MARQUISE.

Ah ! je pourrois desirer que vous ignorassiez mes fautes ; mais mentir, & surtout avec vous, non, ma tante, vous ne le craignez pas.

DORIZÉE.

Il suffit, je suis parfaitement tranquille & contente... mais il faut achever votre toilette. Adieu, ma chère fille; à ce soir, nous reprendrons cet entretien. (*Elle l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Que vos bontés me rendent heureuse !....

JULIETTE, *survenant.*

Madame, voilà un billet, & l'on attend la réponse.

DORIZÉE.

Allons, mon enfant, je vous laisse. A ce soir. (*La Marquise conduit Dorizée; elles s'embrassent au bout du salon.*)

JULIETTE, *les regardant.*

Madame est toute attendrie.... Je suis tentée de croire qu'elle aura tout avoué. Ah ! que je le voudrois !



SCÈNE IV.

LA MARQUISE, JULIETTE, UN VALET-DE-CHAMBRE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE, *revenant.*

VENEZ m'embrasser, ma chère Juliette, & recevoir mes excuses de la manière dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

JULIETTE, *baise la main qu'elle lui tend, la Marquise l'embrasse.*

Des excuses ! ....

LA MARQUISE.

Oui, cette expression n'est pas trop forte. N'avez-vous pas été la compagne de mon enfance ? N'êtes-vous pas l'amie que ma tante m'a donnée ? ... Élevée avec moi, élevée par elle, que de titres vous avez pour m'être chère ! .... Ah ! Juliette, que n'ai-je profité comme vous de l'éducation que j'ai reçue. ... Hélas ! je n'ai jamais senti mes torts avec autant d'amertume qu'aujourd'hui.

JULIETTE.

Ah ! Madame, de quel attendrissement vous me pénétrez ! .... Je l'avois prévu que cet entretien salutaire vous rendroit entièrement à vous-même. . . .

LA MARQUISE.

Ma tante ! . . . que je l'aime !. . . . quelle ame peut se comparer à la sienne ! quelle raison ! quelle douceur ! quelle charmante & tendre indulgence !....

UN VALET-DE-CHAMBRE, *apportant un billet.*

Madame, c'est de la part de Madame la Baronne de Saint-Phar, & l'on attend la réponse.

LA MARQUISE.

Il suffit...(*Elle lit.*) (*Le Valet-de-Chambre sort.*) Quelle importunité !.... Mais il faut bien répondre... Qu'ai je fait du premier billet ? . . . . Ah ! le voici .... Allons, je vais écrire, Juliette, pendant que vous acheverez de me coëffer. Mettez seulement quelques fleurs dans ma tête... à la hâte ...
(*Elle se met à sa toilette, & prend son écritoire.*)

JULIETTE, *à part.*

Ces maudits billets, je le parie, vont la distraire de ses bonnes dispositions. . . . . (*Juliette prend des fleurs dans un carton.*) Madame veut-elle cette guirlande de roses?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, cela m'est égal. (*Juliette s'approche & la coëffe.*) (*La Marquise cherchant sur sa toilette.*) Où est donc mon cachet? . . . . (*Elle apperçoit la figure de biscuit.*) Ah! Juliette....

JULIETTE.

Quoi donc, Madame, je vous ai piquée?...

LA MARQUISE.

Eh! non. Regardez donc la jolie chose!

JULIETTE.

Ah! ce n'est que cela? . . . . C'est une galanterie de Madame la Vicomtesse; il y a même un billet par-là. (*Elle cherche avec la queue de son peigne.*) Tenez, le voici.

LA MARQUISE.

Comment ne me parlez-vous pas de cela? (*Elle lit le billet.*)

JULIETTE.

Je l'avois oublié. Je suis si blasée sur toutes ces figures de l'amitié, & les autels de l'amitié, & les chiffres ! ....

LA MARQUISE.

Son billet est charmant, & cette attention a réellement beaucoup de grâce.

JULIETTE, *à part.*

Oui, tout-à-fait.

LA MARQUISE.

Ah ! convenez, Juliette, que cette figure est ravissante ; elle a une expression ! ....

JULIETTE.

Moi, je ne lui vois qu'un visage fade & long, qui me paroît d'une insipidité à donner des vapeurs. (*Elle baille.*)

LA MARQUISE, *sèchement.*

Vous êtes difficile. Pour moi, je la trouve charmante.

JULIETTE.

C'est tout ce qu'il faut.

LA MARQUISE, *se regardant dans un miroir.*

Comme vous m'avez coëffée ! .... Mais

c'est affreux !.... Donnez-moi encore une branche de roses.... & puis cachetez mes lettres & portez-les. *(Juliette cachette avec des pains à chanter. La Marquise raccommode sa coëffure.)*

UN LAQUAIS.

Madame, c'est de la part de Madame la Comtesse de Rosanne.... (*Il lui donne un billet, la Marquise lit.*)

JULIETTE.

Et de trois !....

LE LAQUAIS.

Madame la Marquise Sophie & Madame de Torvures ont envoyé savoir des nouvelles de Madame.

LA MARQUISE.

C'est bon. Il n'y a point de réponse à ce billet. Juliette, donnez-lui ceux que vous venez de cacheter.... (*Le Laquais s'en va.*) (*La Marquise au Laquais.*) Ecoutez, il faut aller savoir des nouvelles de Madame Dorville

JULIETTE.

Est-ce qu'elle est malade ?

LA MARQUISE.

Oh ! non, mais elle avoit hier un peu de migraine à l'Opéra.... (*Au Laquais.*) Et puis de Madame de Germeuil.... entendez-vous ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame. (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *se coëffant toujours.*

Une épingle.... raccommodez donc cette boucle....(*Elle se regarde.*) Il est vrai que je suis aujourd'hui d'un changement....

JULIETTE.

A la vie que vous menez, cela est tout simple ; & si cela continue, dans deux ans vous ne serez plus du tout jolie.

LA MARQUISE.

Je ne m'en soucie guères, ne faut-il pas toujours finir par-là ?

JULIETTE.

Oui, mais en vieillissant avant le temps, on détruit sa santé, & ce malheur est très-réel. D'ailleurs, Madame, si vous êtes si peu attachée à votre figure, pourquoi ces

toilettes éternelles qui consument un tems que vous pourriez bien mieux employer ?

LA MARQUISE.

Vous avez raison, d'autant plus que la toilette me fatigue & m'ennuie à l'excès.

UN' VALET-DE-CHAMBRE.

Mademoiselle le Doux demande si elle peut entrer ?

JULIETTE.

Ah ! bon, voici à présent les Marchandes de Modes. . . .

LA MARQUISE.

Renvoyez-la, je n'ai besoin de rien.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle dit qu'elle ne desire que l'honneur de voir Madame, & de lui montrer des Modes nouvelles. D'ailleurs, elle vient de la part de Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Ah ! cela est différent. Eh bien, dites-lui qu'elle entre ; mais prévenez-la bien que je ne veux rien acheter.

JULIETTE, *à part.*

Eh oui, belle résolution !

LA MARQUISE.

Il faut bien s'en débarrasser....

JULIETTE.

La voici avec toute sa boutique.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, JULIETTE, LE VALET-DE-CHAMBRE, LE LAQUAIS, Mademoiselle LE DOUX, UNE FILLE DE BOUTIQUE, *portant plusieurs cartons.*

LA MARQUISE, *se levant de sa toilette.*

BON JOUR, Mademoiselle le Doux ; vous serez bien mécontente de moi, car je ne vous acheterai décidément rien.

Mademoiselle LE DOUX.

Eh, mon Dieu ! Madame, ce n'est pas l'intérêt qui me guide ; mais je sais que personne n'a plus de goût que Madame la

Marquise, & je voulois seulement lui faire voir que je ne suis pas tout-à-fait indigne d'obtenir sa protection.

LA MARQUISE.

La Vicomtesse Dorothée m'a souvent parlé de vous.

Mademoiselle LE DOUX.

Elle a mille bontés pour moi.... & puis il y a un si grand plaisir à travailler pour elle ; sa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre....(*Tout en parlant, Mademoiselle le Doux étale différens chiffons.*) Pour moi, Madame, j'ai une fantaisie qui m'empêchera de faire fortune ; c'est que je n'ai d'adresse que pour les jolies personnes ; & jamais je n'ai recherché la pratique des laides.

JULIETTE, *à part.*

Elle sait son métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah ! voilà un drôle de bonnet !...

Mademoiselle LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit : je l'ai nommé l'*Espiègle* ; il siéroit bien à Madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mademoiselle le Doux... Juliette, venez donc voir l'*Espiègle*. Il est joli, au vrai.

JULIETTE.

Mais, fi donc, Madame, il est hideux!

LA MARQUISE, *le plaçant au dessus de sa tête, & se regardant dans le miroir.*

Oh, la bonne figure !.... Regardez donc, Mademoiselle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre Espiègle.

Mademoiselle LE DOUX.

Ah ! Madame, je voudrois que vous fussiez peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous va si bien, que si vous ne le prenez pas, je serai véritablement inconsolable. Ce n'est assurément pas pour la conséquence du bonnet; car ce matin Madame de Larcé a voulu me l'acheter....

LA MARQUISE.

Madame de Larcé !.... Ah ! par exemple, elle est un peu vieille pour prétendre encore à l'espièglerie.

Mademoiselle LE DOUX.

Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Tenez, Madame, il ne peut convenir qu'à vous.... Madame la Vicomtesse est bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité, la phisionomie de Madame; & ce bonnet-là ne lui siéroit sûrement pas autant.

LA MARQUISE.

De quel prix est-il?

Mademoiselle LE DOUX.

Madame remarquera qu'il est d'une blonde comme sûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; malgré cela, il n'est que de six louis.

LA MARQUISE.

Ah! par exemple, je l'aurois estimé plus cher.

JULIETTE.

En effet, une aune de blonde, & une demie aune de gaze, pour six louis, cela est bien bon marché....

LA MARQUISE.

Ah! j'entends la voix de la Vicomtesse....

JULIETTE.

Allons, bon ; tous les chiffons vont rester ici.

LA MARQUISE.

Ah! c'est elle. (*Elle sort en courant pour aller au-devant d'elle.*)

SCÈNE VI.

JULIETTE, Mademoiselle LE DOUX.

JULIETTE, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'elle va la retrouver après une absence d'un an ? Elles se sont quittées cette nuit à quatre heures. Quelle exagération que tout cela !.... Mais c'est la mode.

Mademoiselle LE DOUX, *à part.*

Je vois qu'il faut gagner cette fille. (*Haut.*) Mademoiselle, on m'a dit que vous aimiez beaucoup Madame Girard, qui fournit ordinairement Madame la Marquise. Je crois que si j'étois connue de vous, vous ne me verriez point avec peine ici.

JULIETTE.

Mademoiselle, vous êtes mal informée, car loin d'aimer Madame Girard, je ne la puis souffrir.

Mademoiselle LE DOUX.

Ah! je suis charmée que vous me parliez à cœur ouvert; je ne veux faire tort à qui que ce soit: mais puisque vous connoissez Madame Girard, je vous dirai franchement que je ne la crois pas digne de la confiance des personnes honnêtes. Elle n'est pas plus adroite qu'une autre, & elle est d'ailleurs d'une avidité, d'une avarice.... Mais moi, je vous assure que je sais bien reconnoître les procédés qu'on a pour moi.

JULIETTE, *à part.*

Je la vois venir.... ceci ne m'est pas nouveau.

Mademoiselle LE DOUX.

Je voudrois bien, Mademoiselle, qu'il y eût dans ma Boutique quelque chose qui pût vous plaire. Ce demi négligé, par exemple....

JULIETTE.

Il est fort à mon gré ; mais vous avez-là un petit manteau qui me tourne la tête.

Mademoiselle LE DOUX.

(*A part.*) Elle en agit sans façon.... (*Haut.*) En effet, la dentelle en est superbe, mais il est fort à votre service, ainsi que le bonnet.

JULIETTE.

Oh ! cela seroit trop cher pour moi.

Mademoiselle LE DOUX.

Vous moquez-vous, Mademoiselle ? Je vous prie de me permettre de vous offrir ces deux bagatelles. Je ne demande que votre amitié.

JULIETTE.

Et la pratique de Madame.

Mademoiselle LE DOUX, *en riant.*

Mais cela va sans dire.

JULIETTE.

Gardez vos chiffons, Mademoiselle le Doux ; vous m'avez jugée d'après toutes

les femmes-de-chambre que vous avez connues; moi, je n'aurai point l'injuſtice de confondre toutes les marchandes de modes avec vous. Une autre fois soyez donc plus circonſpecte, & souvenez-vous que dans tous les états on peut trouver des sentimens nobles & de l'honneur.

Mademoiselle LE DOUX, *à part.*

Quelle humeur bizarre & revêche!

JULIETTE.

Mais voilà Madame qui revient.



SCÈNE VII.

JULIETTE, Mademoiselle LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*La Marquise & la Vicomtesse arrivent en se tenant sous le bras* (a).

LA VICOMTESSE, *à la Marquise.*

QUEL prix, mon cœur, vous attachez à une attention si médiocre.....! (*Elle l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Oh! cela est charmant! Tenez, la voilà encore sur ma toilette; car je ne l'ai découverte que dans l'instant. ... Juliette, prenez-la & portez-la dans mon cabinet....

JULIETTE.

Quoi, Madame?....

(a) Toutes les fois que les deux Amies se disent des choses *sensibles*, elles doivent subitement prendre une petite voix claire & traînante, se regarder tendrement en penchant la tête, s'embrasser souvent, &c.

LA MARQUISE.

Cette figure de biscuit; mais prenez bien garde de la casser.

JULIETTE, *à part.*

La perte en effet seroit grande....
(*Elle prend la figure & s'en va.*)

LA VICOMTESSE.

A présent occupons-nous un peu de Mademoiselle le Doux. (*A la Marquise.*) N'est-ce pas, mon cœur, qu'elle est aimable.... Mademoiselle le Doux, avez-vous des pouffs?....

Mademoiselle LE DOUX.

Oui, Madame: tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

C'est un monstre.... Montrez-moi autre chose; apportez-nous ce grand carton. (*A la Marquise:*) Asseyons-nous. (*Elles s'asseyent.*)

LA MARQUISE.

Oui, donnez-le-nous sur nos genoux.... là, fort bien. (*La Vicomtesse & la Marquise tirent du carton différens chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Voilà un assez joli chapeau.... Il est commun pourtant. Mademoiselle le Doux, il faut que je fasse un travail avec vous sur les chapeaux ; je vous donnerai des idées...

Mademoiselle LE DOUX.

Madame a tant d'imagination !

LA MARQUISE.

Mademoiselle le Doux, tenez, mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah ! mon cœur, prenez encore ce bonnet ; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reste dans le carton. Mademoiselle le Doux, faites-le porter dans ma voiture. (*Elle prend le carton.*)



SCÈNE VIII.

JULIETTE, Mademoiselle LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

JULIETTE, *à la Vicomtesse.*

On demande à quelle heure Madame veut ses chevaux ?

LA VICOMTESSE.

Qu'on ne les ôte pas, je vais m'en aller. (*à la Marquise.*) A propos de chevaux, que je vous conte quelque chose de charmant. Hier la Baronne étoit priée à un dîner de noce, il y avoit un pharaon. Elle est arrivée à deux heures, & en entrant dans le salon, elle a très-froidement demandé ses chevaux pour le lendemain à midi.

LA MARQUISE.

Ah ! cela est fort drôle ! ....

LA VICOMTESSE.

Ce qui l'est moins, c'est que la malheureuse a perdu deux mille louis ; qu'elle

n'a que deux mille écus de pension, & qu'elle ne sait où donner de la tête. Il ne faut pas parler de cette aventure, nous lui avons promis le secret.

JULIETTE, *à part.*

Il est bien gardé ! . . .

LA VICOMTESSE.

Si cela étoit su, elle seroit brouillée sans retour avec sa famille.

LA MARQUISE.

Cela est affreux. (*La Marquise & la Vicomtesse se parlent à l'oreille.*)

Mademoiselle LE DOUX, *à part.*

Je suis charmée de savoir cela, j'en ferai mon profit. (*Haut.*) Ces Dames n'ont plus rien à m'ordonner?

LA MARQUISE.

Adieu Mademoiselle le Doux... Juliette, dites qu'on ne laisse entrer personne. . . . . Entendez-vous ?

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort avec Mademoiselle le Doux, qui remporte ses cartons.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE,

LA MARQUISE.

J'ESPÉROIS, ma chère amie, que vous dîneriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh! ne suis-je pas engagée à une lecture, à un thé.... Ah! j'ai oublié mon sac à parfiler; que je suis étourdie! je m'ennuyerai à la mort.... Je ne puis entendre lire sans parfiler....

LA MARQUISE.

Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire?

LA VICOMTESSE.

C'est un Poëme....

LA MARQUISE.

Ah! du Chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoissez

le Chevalier, il eſt d'une modestie, d'une simplicité!.... Le nom d'Auteur lui fait une peur affreuse; comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

LA MARQUISE.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire son Poëme à soixante personnes.

LA VICOMTESSE.

Bon! aujourd'hui nous serons plus de cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a beaucoup d'amis.... Je suis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, savez-vous que nous ne nous verrons guère aujourd'hui?....

LA MARQUISE.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes si parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures je vais à la Comédie Françoise, de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau; nous faisons deux ou trois visites, & puis souper chez l'Ambassadeur.

Nous jouerons au pharaon ; j'y suis ruinée, n'importe, j'ai pour lui une passion aussi constante que malheureuse.... Je finirai par quitter le jeu & le monde, tout cela m'excède ; au vrai je ne suis bien qu'avec vous, ou absolument seule ; je deviens misantrope, je vous en avertis ; si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve..... & puis je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine sensibilité, c'est un présent du ciel bien funeste... Mon cœur, avez-vous là du rouge ? c'est que le mien est un peu trop pâle.

LA MARQUISE.

En voilà. (*La Vicomtesse se place devant la toilette, & met du rouge.*] Je vous assure que vous êtes ce matin bien en beauté, & mise à peindre. Si Madame de Sémur vous voit aujourd'hui, vous la ferez mourir de dépit.

LA VICOMTESSE.

L'horrible chose que l'envie, comme elle enlaidit l'objet qui l'éprouve !

LA MARQUISE.

Oh, cela est vrai... Mon cœur, avez-

vous pensé à nos habits pour ce quadrille ?

LA VICOMTESSE.

Oui, mon enfant. Je crois, à ne vous rien cacher, qu'il fera un peu de bruit, notre quadrille.... Nous ferons encore six répétitions, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Assurément.

LA VICOMTESSE.

Comment trouvez-vous Madame de Blémont, qui a manqué la dernière pour aller solliciter ses Juges, pour aller parler à son Rapporteur ?....

LA MARQUISE.

Mais on dit que ce procès est très-important; il décide de sa fortune.

LA VICOMTESSE.

A la bonne heure; mais elle pouvoit fort bien remettre ses Juges à un autre jour. En tout elle a des manières provinciales, Madame de Blémont; elle a beaucoup vécu dans ses terres....

LA MARQUISE.

Elle a du mérite, à ce que disent ses parens.

LA VICOMTESSE.

Cela peut être, mais c'eſt un mérite qui n'est assurément pas brillant. Avez-vous remarqué comme les coudes de son panier sont toujours tombans; elle a la plus mauvaise grâce.... Je ne sais pas pourquoi elle est de notre quadrille, elle le déparera.....

LA MARQUISE.

Elle ne danse pas mal, & elle est jolie.

LA VICOMTESSE.

Oh! jolie, vous êtes bien bonne. Elle a pu l'être; mais elle n'est plus jeune; elle a au moins vingt-sept ans, quoiqu'elle ne s'en donne que vingt-quatre..... Mais, ma chère amie, il faut que je vous quitte.

LA MARQUISE.

Quoi! déjà.

LA VICOMTESSE.

Nous nous reverrons ce soir. J'ai mille

choses à vous dire ; j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à mon amie ; je vous assure que j'ai plus d'un chagrin, & si je n'avois pas autant de courage....

LA MARQUISE.

Vous m'inquiétez.

LA VICOMTESSE.

Je vous conterai tout cela à l'Opéra.. A propos, mon cœur, prenons-nous cette petite loge, vous êtes-vous décidée là-dessus ?

LA MARQUISE.

Mais si cela vous convient....

LA VICOMTESSE.

Cela me charmera. Ce sera un moyen de plus d'être avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y consens.

LA VICOMTESSE.

Adieu, mon chat. (*Elle l'embrasse.*) Ce petit entretien m'a fait du bien, j'avois du noir quand je suis venue.... Adieu, ma chère amie.... Connoissez-vous ma voiture neuve ?

LA MARQUISE.

Non, mon cœur. Est-elle là-bas?

L'A VICOMTESSE.

Oui. Venez la voir, elle est ravissante.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers. (*Elles se prennent sous le bras & s'en vont.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, préparez ma robe verte brodée, je m'habillerai bientôt.

JULIETTE.

Quoi, Madame, pour souper ici tête-à-tête avec Madame votre tante !

LA MARQUISE.

Eh ! mon Dieu, j'étois engagée depuis huit jours à un souper d'Ambassadeur, la Vicomtesse me l'a rappelé.

JULIETTE.

Mais, Madame, vous avez donné votre parole à Madame Dorizée de l'attendre ce soir, & en vérité vous pouvez bien lui sacrifier un souper de cent personnes,

dont la plus légère excuse vous dégagera facilement.

LA MARQUISE.

Oui, mais la Vicomtesse ne me le pardonneroit jamais.

JULIETTE.

Madame votre tante sera fort en droit de vous pardonner encore moins.

LA MARQUISE.

Je le crains, car je suis persuadée qu'elle trouvera ma raison très-mauvaise.

JULIETTE.

Oh, détestable, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Cela est fort embarrassant... assurément je serois au désespoir de déplaire à ma tante, & aucune crainte pour moi ne peut être comparée à celle-là. Mais, Juliette, vous l'avouerai-je, l'idée de ce tête-à-tête avec elle, que je desirois si vivement ce matin, maintenant me trouble & m'inquiète....

JULIETTE.

Quoi, se peut-il....

LA MARQUISE.

Ah! ce changement ne vient point de mon cœur.... dans tout autre temps je sacrifierois tous les plaisirs du monde au bonheur si doux de passer une soirée seule avec ma tante. Oui, Juliette, il est bien vrai que la sagesse & la raison s'expriment par sa bouche. Quel plaisir je goûtois à l'écouter, quand je suivois ses conseils! A présent elle me persuade toujours, mais en même-temps ses discours me font éprouver une confusion secrette, & des regrets dont je ne puis vous dépeindre l'amertume. Hélas! il faut sans doute ne s'être jamais égarée pour jouir de tout le charme des leçons de la vertu.

JULIETTE.

Il est vrai qu'autrefois en vous détaillant tous les devoirs d'une femme, on vous offroit l'image fidelle de votre vie.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, & j'ai pu négliger & perdre un semblable bonheur!....

JULIETTE.

Vous le retrouverez, & l'expérience y

joindra une vertu de plus, la méfiance de vous-même.... (*Un Valet-de-Chambre paroît.*)

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est un Peintre qui apporte à Madame trois portraits.

LA MARQUISE.

Ah ! je sais ce que c'est. Allez les placer dans mon cabinet à la suite des autres. (*Le Valet-de-Chambre sort.*)

JULIETTE.

Neuf & trois font douze.... L'on n'a communément que les portraits de ses amies intimes ; ainsi, Madame, vous avez douze amies intimes ; je vous en fais mon compliment.

LA MARQUISE.

Non, je n'ai d'amie intime que la Vicomtesse, les autres ne sont que des liaisons.

JULIETTE.

Cependant je vous vois pour toutes ces

Dames les mêmes attentions ; vous leur rendez les mêmes soins, à peu de choses près : elles sont sur la petite liste ; vous les accablez de caresses ; dans la moindre absence vous leur écrivez ; quand vous les rencontrez, vous avez toujours quelques secrets à leur dire à l'oreille ; si l'une d'elles est malade, vous paroissez éprouver les plus vives inquiétudes, & vous courez vous enfermer avec elle. Si ce n'est pas là de l'amitié, quel nom, Madame, doit-on donner à de telles démonstrations ? Ah ! ma chère maîtresse, permettez-moi de vous le dire, votre ame & votre esprit devroient vous préserver du travers de suivre cette mode ridicule, & vous faire mépriser ces vaines & puériles affectations. Pardonnez à mon zèle, il m'emporte ; mais mon devoir est de vous offrir la vérité, je vous crois digne de l'entendre.

LA MARQUISE.

Vous ne vous trompez pas, Juliette ; je sais du moins connoître le prix de vos conseils & de votre amitié ; croyez même qu'il y a des momens où je suis tout aussi

choquée que vous l'êtes des ridicules que vous me dépeignez; la vie que je mène me déplaît; mais elle m'a fait malheureusement contracter l'habitude de l'indolence & de la paresse; j'ai perdu le goût de l'occupation; j'ai négligé de cultiver ces talens qui m'attiroient autrefois tant de louanges, & je suis effrayée du travail & du temps qu'il me faudroit pour me remettre au point où j'étois. Voilà ce qui m'arrête, je vous l'avoue.

JULIETTE.

Il est vrai, Madame, que si vous balancez encore long-temps, vous pourriez bien à la fin vous aviser trop tard de vous remettre à l'étude. Mais, de bonne-foi, pensez-vous que dix-huit mois de désœuvrement ayent pu vous faire perdre le fruit de quinze ans de travail & d'application? Enfin, Madame, si la tête vous tournoit de cette dissipation dans laquelle vous vivez, si vous ne trouviez rien de comparable au bonheur de faire des visites, d'aller aux spectacles, & de jouer au pharaon; je concevrois qu'il doit vous en

coûter pour faire à la raison un tel sacrifice ; mais le monde vous fatigue, vous excède. . . .

LA MARQUISE.

Souvent cela est vrai. . . . Mais cependant, Juliette, quoique j'aie naturellement autant d'aversion que de mépris pour la coquetterie, je ne suis pas toujours absolument insensible au plaisir de plaire.

JULIETTE.

Fort bien, j'entends. Vous n'êtes pas fâchée de vous montrer, & de remarquer qu'on vous a trouvée jolie, n'est-ce pas ?....

LA MARQUISE.

Oui ; mais c'est un plaisir si court & si peu vif ! . . . .

JULIETTE.

Ah ! cela doit être, car vous partagez ce triomphe avec tant d'autres, que pour peu que vous ayez d'amour-propre, vous ne devez pas vous contenter de celui-là. Il faut que je vous conte à ce sujet ce que j'entendis dire l'autre jour : c'étoit à cette belle fête que donna M. l'Ambassadeur ; vous

y étiez avec Madame la Vicomtesse, & vous fixiez l'une & l'autre une grande partie des regards; j'étois dans la foule, & j'écoutois les jugemens qu'on faisoit sur vous deux; je ne vous déguiserai point qu'ils furent presque tous à l'avantage de Madame la Vicomtesse. L'on vous comparoit l'une à l'autre, & l'éclat, la régularité, la noblesse de la figure de votre amie, réunirent tous les suffrages. J'en étois outrée; car moi, Madame, je vous trouve plus jolie. Mais j'éprouvai bien une autre colère : tout-à-coup, auprès de ce groupe d'hommes, dont j'écoutois l'entretien, passe & s'arrête cette nouvelle mariée, qui est toujours si parée, si peu jolie, & qui fait tant de mines; je ne me souviens plus de son nom. . . .

LA MARQUISE.

Madame d'Ervignac ?

JULIETTE.

Justement. Eh bien donc Madame d'Ervignac, après avoir fait à ces Messieurs cent minauderies, plus désagréables les unes que les autres, & tous ces tortille-

mens de tête que vous lui connoissez, passa, & suivit sa belle-mère dans une autre pièce. Elle laissa mon groupe dans une telle admiration de ses charmes, qu'il ne fut plus question que de la louer. On vanta sa grâce, sa phisionomie; on convint unanimement qu'elle étoit mille fois plus agréable, plus piquante (pardonnez-moi ma sincérité) que vous, Madame, & même que Madame la Vicomtesse Dorothée, qu'on avoit trouvée si charmante l'instant d'auparavant.

LA MARQUISE.

Mais cela n'est pas croyable; Madame d'Ervignac est véritablement laide.

JULIETTE.

Oh! j'en conviens; mais le récit que je vous fais n'en est pas moins fidèle. Tenez, j'étois avec le maître-d'hôtel de M. l'Ambassadeur, qui se divertit aussi beaucoup de cette conversation.

LA MARQUISE.

Je parierois que votre groupe étoit composé de la plus mauvaise compagnie.

JULIETTE.

Mais c'étoient des hommes que j'ai vus très-souvent chez Madame ; par exemple, M. le Vicomte d'Elbi & son frère, M. de Royanne, M. le Chevalier d'Herbain, & cinq ou six autres.

LA MARQUISE.

Le Chevalier d'Herbain en étoit ?....

JULIETTE.

Ah, mon Dieu, oui ! & c'étoit un des plus passionnés pour Madame la Vicomtesse, & ensuite pour Madame d'Ervignac, malgré toutes les fadeurs qu'il vous dit quelquefois à votre toilette ; mais voilà, Madame, comme sont tous les hommes, & voilà pourquoi il est si malheureux d'attacher un grand prix à la beauté. Quelque jolie qu'on puisse être, il est possible d'être effacée par une autre ; & ce qui est plus piquant encore, & cependant très-commun, c'est de se voir préférer la figure la plus médiocre. Ainsi un succès universel dans ce genre est une chimère : le caprice sans raison le donne aujourd'hui, & de même le ravira demain. Mais

le triomphe qui ne tient ni à la fantaisie, ni à la mode, & qui dans tous les temps, à tous les âges, peut véritablement satisfaire l'amour-propre, c'est celui d'intéresser par son caractère & par sa conduite; de plaire par les grâces, par l'esprit & par les charmes des talens....

LA MARQUISE.

Allons, Juliette, voilà qui est décidé, je vais me remettre à l'étude; dès demain je commencerai. Faites accorder mon *piano-forté*, ma harpe; préparez mon chevalet, mes couleurs; placez dans ma bibliothèque tous les livres d'histoire que ma tante m'avoit donnés, & brûlez tous mes romans.

JULIETTE.

Ah! quelle bonne résolution, pourvu qu'elle soit durable!

LA MARQUISE.

Elle le sera, n'en doutez pas.... Mais, que nous veut-on?

UN LAQUAIS, *à la Marquise.*

Madame, cette pauvre femme d'une de

vos terres, qui est déjà venue hier, demande à vous parler.

LA MARQUISE.

Dites-lui qu'elle attende. (*Le Laquais sort.*)

JULIETTE.

C'est sans doute cette femme dont la maison a été brûlée?

LA MARQUISE.

Eh mon, Dieu oui!.... Elle a grand besoin de secours, & je suis bien malheureuse de ne pouvoir lui en donner dans ce moment.

JULIETTE.

La bonté du cœur, sans une sage économie, ne peut causer que de vains regrets; vous l'éprouvez, Madame; il n'est pas possible d'être en même-temps prodigue & bienfaisante.

LA MARQUISE.

Toute réflexion faite, je jouerai ce soir au Pharaon; si je gagne j'aurai le plaisir de tirer cette pauvre femme de l'état où elle est.

JULIETTE.

Et si vous perdez ? ....

LA VICOMTESSE.

Ah, je gagnerai, j'en suis sûre; mon motif me portera bonheur.

JULIETTE.

En soulageant cette femme vous ferez une action satisfaisante pour vous, mais non pas une bonne action.

LA MARQUISE.

Comment ?

JULIETTE.

N'avez-vous pas des créanciers ? Peut-on être véritablement généreux, si l'on manque de justice ? Est-il permis de jouir du plaisir si noble de donner, quand on ignore comment on pourra payer ses dettes ? ....

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez raison, Juliette, & vous me faites cruellement sentir l'horreur de ma situation. Quoi, je ne puis offrir aux infortunés qu'une compassion infructueuse pour eux, & déchirante pour moi ! Ainsi

je dois me défendre de la pitié; je dois repousser loin de moi ce mouvement si naturel, ou du moins je n'y dois pas céder; ce qui seroit vertu dans une autre, ne seroit pour moi qu'une foiblesse. J'ai des dettes, il faut les acquitter; voilà mon premier devoir, je le sais, je le sens; mais, quoi qu'il en soit, il faut secourir cette femme. Juliette, informez-vous positivement de sa situation.... Quelqu'un vient; que je suis fâchée de n'avoir pas fait défendre ma porte....

JULIETTE.

Mais, c'eſt Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Tout m'est à charge en ce moment, (*Juliette sort.*)



SCÈNE.

SCÈNE II.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

COMMENT, mon cœur, vous n'êtes pas encore habillée? mais quelle paresse.

LA MARQUISE.

J'ai un mal de tête inoui.

LA VICOMTESSE.

Il faut sortir, cela le dissipera.... Le Pharaon le fera passer, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

En vérité, il m'est impossible de m'habiller & de souper dehors.

LA VICOMTESSE.

Et que dira l'Ambassadeur?

LA MARQUISSE.

Mon cœur, vous voudrez bien vous charger de mes excuses, n'est-ce pas?

LA VICOMTESSE.

Mais je suis très-capable de lui manquer

de parole aussi, moi, d'autant mieux que je ne suis pas en bonne disposition aujourd'hui.... J'ai mal aux nerfs.... & puis je suis coëffée à faire horreur.... Allons, je vous tiendrai compagnie; nous causerons, nous nous coucherons de bonne heure; cela vaut beaucoup mieux.

LA MARQUISE.

J'en suis outrée; mais je ne peux vous offrir à souper, parce que restant chez moi, ma tante viendra sûrement passer la soirée ici.

LA VICOMTESSE.

Ah! par exemple, le procédé est nouveau; je ne m'engage à ce souper d'Ambassadeur que pour y être avec vous; vous n'y voulez plus aller, j'y consens; mais il faut que vous ayez la bonté de m'admettre en tiers entre Madame votre tante & vous; il me semble que cela est juste.

LA MARQUISE.

Mais vous vous ennuierez à la mort....

LA VICOMTESSE.

Il est certain que Madame votre tante

ne m'égayera pas; elle est assurément très-respectable, mais elle a un air de sévérité qui m'en impose, je vous l'avoue.... Je parie que je ne lui plais pas?

LA MARQUISE.

Quelle idée!....

LA VICOMTESSE.

J'en suis certaine; toutes les tantes & toutes les belles-mères me prennent en aversion dès la première vue. Mais écoutez, il me vient une idée excellente; il faut absolument que nous passions la soirée ensemble, parce que, plaisanterie à part, j'ai réellement les choses du monde les plus importantes à vous dire. Voici ce que j'imagine: écrivez à Madame votre tante que je suis malade, & que je vous ai demandé en grâce de venir souper avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! dispensez-moi de cet artifice; je me suis promis de n'en employer jamais avec une personne à qui je dois autant de reconnoissance que de tendresse.

LA VICOMTESSE.

Voilà une très-belle phrase; mais elle n'a

pas le sens commun : il n'y a point d'artifice là-dedans, car je vous jure que je suis très-malade, & j'exige que vous soupiez avec moi ; ainsi vous ne direz que la vérité.

LA MARQUISE.

Quelle folie !.... Mais vous n'êtes point malade.

LA VICOMTESSE.

Mais ne vous disois-je pas tout-à-l'heure que j'avois mal aux nerfs.... D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin me cause un mal de cœur.... Enfin, pour mettre votre conscience en repos, je vous promets de ne prendre ce soir que de l'eau de fleur-d'orange. Êtes-vous contente ; vous reste-t-il encore quelques scrupules ? .... Vous riez ; allons, je prends ce sourire pour un consentement. Donnez-moi cette preuve d'amitié, mon cœur, je vous en conjure. (*Elle l'embrasse.*) J'y serai véritablement sensible.... J'ai des conseils à vous demander ; je veux vous confier toutes mes peines.. Vous me guiderez ; vous me consolerez, & je ne puis différer cet entretien, car ma situation est véritablement pressante ; il

faut que je prenne un parti, & votre opinion seule peut me décider.

LA MARQUISE.

On ne peut vous résister. Allons, je vais donc écrire à ma tante : ce mensonge me coûte beaucoup, je ne vous le cache pas.

LA VICOMTESSE.

Bon, elle ne le saura jamais.

LA MARQUISE.

Cela est impossible ; car je suis bien sûre de le lui avouer demain.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est de la folie que cela.... Où donc est votre écritoire ?....

LA MARQUISE.

La voici.

LA VICOMTESSE.

Allons, mon cœur, écrivez. (*La Marquise s'assied & écrit ; la Vicomtesse pendant ce temps-là se regarde dans un miroir & s'ajuste.*) Comme je suis ébourifée !.... Il faut que je fasse encore baisser le siége de ma voiture....Mon cœur, aimez-vous la couleur de ma robe ?.... Je la trouve un

peu fade.... D'ailleurs, elle est médiocrement bien garnie.... C'est pourtant de Mademoiselle le Doux. Ah! mon Dieu, à propos de Mademoiselle le Doux, comment ai-je pu oublier de vous parler d'une chose dont je suis réellement affectée jusqu'au fond de l'ame?

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Vous connoissez ma sensibilité, & vous allez juger du chagrin que je dois ressentir. Vous vous rappelez bien l'histoire que j'ai contée ce matin de la Baronne devant Mademoiselle le Doux.

LA MARQUISE.

Oui, ces deux mille louis perdus au Pharaon.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, cette pauvre Baronne doit à Mademoiselle le Doux beaucoup d'argent; Mademoiselle le Doux, d'après ce qui m'est échappé ce matin, a craint pour son mémoire; elle a été trouver les parens de la Baronne, & leur a tout conté.

LA MARQUISE.

Cela est horrible.

LA VICOMTESSE.

Pour comble de malheur, la Baronne a une belle-mère qui ne joue qu'au loto, & un beau-père qui ne joue qu'aux échecs, de manière que sa faute a paru un crime impardonnable. La famille a tenu conseil; il s'agissoit d'une absence de deux ans; de partir pour un vieux château dans le fond du Limousin... de passer là deux étés.... enfin des horreurs que je ne vous détaillerai pas, car cela fait frémir. Au milieu de tout ce train, la Baronne, au désespoir, m'a écrit, & m'a instruite de cette cruelle histoire.

LA MARQUISE.

Et savoit-elle que vous étiez la cause de son malheur?

LA VICOMTESSE.

Eh, vraiment oui; Mademoiselle le Doux l'avoit dit; de manière que ce billet m'a percé l'âme. J'ai été sur le champ chez la Baronne, pour l'engager à tout nier à sa famille, parce que je me serois char-

gée de lui trouver l'argent dont elle avoit besoin; mais elle avoit fait des aveux si formels, que nous n'avons pu employer ce moyen. Alors j'ai été chez la belle-mère; j'ai tout rejeté sur moi; je lui ai dit que j'avois entraîné la Baronne, que j'étois seule coupable de sa faute. Enfin je lui ai parlé avec une telle éloquence, que j'ai obtenu son pardon. Il est vrai que la Baronne n'aura plus la permission de me revoir; c'est un des articles du raccommodement; mais je m'y soumets sans peine, puisqu'il assure sa tranquillité.

LA MARQUISE.

Voilà une désagréable aventure!

LA VICOMTESSE.

Je suis d'autant plus impardonnable d'en avoir parlé devant Mademoiselle le Doux, que je savois qu'elle connoissoit la Baronne; car je l'ai vue chez elle vingt fois, mais j'ai toujours la tête si occupée, si remplie d'affaires.... & cela me donne une telle distraction....

LA MARQUISE.

Mon cœur, j'imagine qu'après cet évé-

nement vous quitterez Mademoiselle le Doux.

LA VICOMTESSE.

Ah! je suis furieuse contre elle. Assurément elle m'a compromise de la manière la plus affreuse; mais il faut être juste; il n'y a qu'elle qui sache faire des pouffs & garnir un petit habit.

LA MARQUISE.

Qui vient nous interrompre?....

LA VICOMTESSE.

C'est Juliette.

SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE.

MADAME, je viens vous avertir que Madame Dorizée arrive ici dans l'instant; elle est entrée chez Madame votre belle-mère; elle va venir sans doute dans un moment pour vous voir; que faudra-t-il lui dire?

LA MARQUISE.

Dans ce cas, le billet que j'avois com-

mencé est inutile. Il faut renoncer à notre projet, mon cœur, vous le voyez; car certainement je ne lui ferai pas fermer ma porte.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc renoncer à notre projet? Eh bien, vous lui direz ce que vous deviez lui écrire.

LA MARQUISE.

Mentir en parlant est bien plus difficile.

LA VICOMTESSE.

Bon! c'est de la lâcheté que cela. Dès qu'on s'y décide, qu'importe la manière? Je découvre que vous avez beaucoup plus de foiblesse que de scrupules. Allons, allons, ayez donc du caractère; vous avez trop d'esprit pour avoir tant d'irrésolutions.

LA MARQUISE.

Mais ma tante a vu votre voiture; comment puis-je lui dire que vous êtes malade?

LA VICOMTESSE.

Descendez chez votre belle-mère, vous lui direz qu'afin de vous voir plus tôt je vous ai envoyé mon carrosse; rien n'est plus

simple. Pendant ce tems je resterai ici jusqu'à ce qu'elle soit partie.

JULIETTE, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle du génie, de l'invention.

LA VICOMTESSE.

Allons, ma chère amie, ne perdez point de temps.

LA MARQUISE.

En vérité, je vous donne-là une grande preuve d'amitié.

LA VICOMTESSE.

Songez donc combien nous serons heureuses ce soir, de pouvoir nous parler en toute liberté, sûres de n'être point interrompues; .... mais dépêchez-vous; allons, descendez.

LA MARQUISE.

Mon cœur, comme vous abusez *de mon sentiment* pour vous!.... Adieu donc; car il faut toujours finir par faire tout ce que vous voulez. (*Elle sort.*)



SCÈNE IV.

LA VICOMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE, *à part.*

QUELLE humeur tout ceci me donne! (*Haut, à la Vicomtesse.*) Madame n'a besoin de rien?

LA VICOMTESSE.

Que de votre société, Mademoiselle Juliette; je ne veux point que vous vous en alliez.

JULIETTE.

Madame me fait trop d'honneur.

LA VICOMTESSE.

Vous aimez votre Maîtresse à la folie; c'est un grand titre auprès de moi.... Vous avez été élevée avec elle?

JULIETTE.

Oui, Madame, je dois tout aux bontés de Madame Dorizée.

LA VICOMTESSE.

C'est une personne très-estimable que

Madame Dorizée.... Vous faites honneur à ses soins.... Vous étiez orpheline, je crois ?

JULIETTE.

Non, Madame, j'ai le bonheur d'avoir un père & une mère que je chéris, & qui sont dignes par leurs vertus, de toute ma tendresse; l'éducation (si fort au-dessus de mon état) que j'ai reçue, loin de mettre entr'eux & moi de la distance, n'a fait que me montrer mieux à cet égard l'étendue de mes devoirs, & me rend des liens si doux aussi chers qu'ils sont respectables & sacrés.

LA VICOMTESSE.

Quel bon, quel charmant naturel!.... Cela est drôle, elle m'a fait venir les larmes aux yeux. Oh bien! à présent j'aime veritablement Madame Dorizée, qui vous a donné ces excellens principes.

JULIETTE.

Ils tiennent aux sentimens les plus naturels, ils sont dans tous les cœurs; la mauvaise éducation les altère, la bonne consiste seulement à les développer.

LA VICOMTESSE.

Je l'écouterois toute la journée avec intérêt.... En vérité, Juliette, vous me surprenez.... mais beaucoup.... Je me sens un véritable mouvement d'amitié pour elle.... Juliette, il faut que je vous embrasse.

JULIETTE.

Madame....

LA VICOMTESSE.

Elle est charmante!.... L'air si doux, si sage.... & le bon cœur.... Son père & sa mère sont bien heureux.... Réellement je ne reviens pas de l'attendrissement qu'elle m'a causé.... Dites-moi, Juliette, vous avez passé près de deux ans en Province avec Madame de Germini? Vous deviez lui être d'une grande ressource, car je m'imagine que la vie de Château est une triste chose.

JULIETTE.

Madame y étoit heureuse; elle n'y trouvoit que des plaisirs simples, mais dont on ne se lasse jamais.

LA VICOMTESSE.

Oui, je conçois cela.... J'aime aussi la

campagne.... J'ai naturellement des goûts champêtres.... Des ruisseaux, des gazons, des fleurs, sont des objets ravissans; mais quand tout cela est gelé, l'hiver, que devient-on?

JULIETTE.

La musique, le dessin, la lecture nous occupoient une partie du jour; & les soirs Madame, au milieu de sa famille, ne regrettoit ni les fêtes, ni les bals, ni les plaisirs de Paris.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a rien de plus aimable que Madame de Germini, mais elle n'est pas gaie.

JULIETTE.

Elle l'étoit dans ce temps-là.

LA VICOMTESSE.

Oui, elle n'avoit nul soin, nulle inquiétude; sa santé étoit meilleure.... Elle est bien changée depuis un an; elle m'inquiète.... On m'a dit qu'il y avoit du désordre dans ses affaires....

JULIETTE.

Non, Madame, je suis sûre qu'elles sont

dans le meilleur état. Madame est si raisonnable à tous égards!

LA VICOMTESSE.

Je crois qu'elle doit beaucoup à vos conseils.

JULIETTE.

Je n'ai jamais eu l'occasion de lui en donner; sa conduite est parfaite sur tous les points.

LA VICOMTESSE, *avec emphase.*

Il est certain que c'est une charmante personne!.... J'ai un *sentiment* pour elle!.... Elle a *un attrait* pour moi.... Ce qu'elle m'inspire *a quelque chose de si vif & de si tendre*, que véritablement c'est de la *passion*; & puis il y a une telle conformité dans notre *manière d'être*, une telle *sympathie* entre nous, qu'il étoit impossible que nous ne nous aimassions pas à la folie.

JULIETTE, *à part.*

Bon, nous voilà dans tout le galimatias de l'exagération & de la sensibilité.

LA VICOMTESSE.

Mais n'entends-je pas un carrosse qui sort de la cour?

JULIETTE.

C'est apparemment Madame Dorizée qui s'en va.

LA VICOMTESSE.

Allez, je vous prie, vous en informer, ma chère Juliette.

JULIETTE.

Ah! voici Madame.

LA VICOMTESSE.

La visite n'a pas été longue.

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, comment cela s'est-il passé?

LA MARQUISE, *tristement.*

Comme nous en étions convenues; j'ai fait toute l'histoire que vous avez composée; ma tante a paru le croire dès le pré-

mier mot; ne m'a fait nulle question, & s'en est allée sur le champ.

LA VICOMTESSE.

Cela est charmant; nous allons passer une délicieuse soirée.... J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine; je vais vous quitter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, mon enfant.... A propos, savez-vous que j'aime Juliette à la folie; nous venons d'avoir une conversation très-sérieuse.... Elle m'a charmée; j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une personne si aimable.... Voyez donc comme elle rougit.... bonne, spirituelle, modeste; il ne lui manque pas une qualité....

LA MARQUISE.

Malgré ce qu'elle vous en montre, croyez qu'il faut plus d'un jour pour les connoître toutes & pour les apprécier....

LA VICOMTESSE.

Ah! je croirai volontiers tout ce qui peut être à son avantage.... Mais il faut que je m'arrache d'ici.

LA MARQUISE.

Où allez-vous?

LA VICOMTESSE.

Chez des Marchands ; y voulez-vous venir ? . . . .

LA MARQUISE.

Non ; j'ai trop mal à la tête.

LA VICOMTESSE.

Et moi je suis excédée de la fatigue de ma journée.... Et tout ce que je suis obligée de faire demain... A midi nos expériences sur l'air fixe ; à une heure la course.... de-là à l'Académie Françoise, pour entendre ce Discours de réception ; & puis à la Foire, voir la danse des chiens ; & puis à Versailles.... Véritablement je ne conçois pas comment, avec ma santé délicate & foible, & mes crispations de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie.

LA MARQUISE.

Il vous convient apparemment, puisque vous l'avez adopté.

LA VICOMTESSE.

Non.... c'est que j'ai une complaisance excessive.... car naturellement je suis paresseuse. Le Chevalier d'Herbain a dit de

moi que je n'avois de vivacité que dans l'imagination, & d'*énergie* que dans le caractère. Et cela est très-vrai; cela me peint parfaitement; j'aime la tranquillité, le calme, le recueillement; c'est une si délicieuse chose que le repos!... Mais qui peut suivre ses goûts?. .(*Elle regarde sa montre.*) Mon Dieu! six heures un quart. Adieu, ma chère amie, je serai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embrasse, & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah! j'oubliois... Mon cœur, qu'est-ce qui fait vos chambrelouques?

JULIETTE.

Madame Bertrand.

LA VICOMTESSE.

Ah! Juliette, vous me l'enverrez. . . . & quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déshabillerai, & vous m'en prêterez une.... C'est le bonheur de la vie qu'une chambrelouque.... Adieu, petit cœur. (*Elle embrasse encore la Marquise & s'en va.*)

⁂

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE, *après un moment de silence, pendant lequel la Marquise rêve toujours.*

Vous rêvez, Madame, c'est dommage, votre distraction vous a fait perdre un bel éloge des chambrelouques, & une parfaite définition du bonheur.

LA MARQUISE, *se parlant à elle-même.*

Je suis persuadée que ma tante a vu que je mentois, cela devoit être écrit sur mon visage.... Ah! que tout cela me fait de peine, que je suis contrariée, triste & malheureuse.... tout se réunit pour m'affliger aujourd'hui. En revenant de chez ma belle-mère, j'ai rencontré cette pauvre femme dans mon antichambre, elle s'est jetée à mes pieds avec ses enfans, elle m'a fait un mal.... Je lui ai dit d'attendre.... Juliette, je veux absolument la secourir.

JULIETTE.

Mais, Madame, il faut cinq cent francs; & si elle n'a pas cet argent ce soir, demain à la pointe du jour son mari est traîné en prison.

LA MARQUISE, *détachant son collier.*

Eh bien, allez vendre ce cœur de diamans; il a coûté soixante louis, vous en trouverez bien vingt. Allez, ne perdez pas un moment.

JULIETTE.

Mais, Madame, je ne connois point de Bijoutier....

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Donnez, donnez, j'irai moi-même.... dites qu'on mette mes chevaux....

JULIETTE.

Votre cocher n'est point ici; Madame a dit qu'elle ne sortiroit pas.... D'ailleurs, c'est aujourd'hui fête, toutes les boutiques sont fermées.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

La vraie difficulté, c'est votre peu de zèle.... Vous n'en avez que pour me dire

des choses dures.... que pour m'affliger, que pour me faire sentir à quel point je suis à plaindre.... Des raisonnemens, de l'humeur, de la brusquerie, voilà ce que vous appelez de l'attachement.... Je ne veux plus de sermons; je ne veux plus de réponses.... Si cela ne vous convient pas, je ne vous retiens point, vous êtes libre.

JULIETTE.

Non, je ne le suis pas: Madame votre tante m'a mise auprès de vous, & m'a demandé, pour prix de ses bienfaits, d'y rester. Je dois donc, Madame, supporter votre colère, votre injustice, & jusqu'à votre haine, sans avoir la ressource d'un domestique ordinaire, la possibilité de se retirer. Je ne puis me présenter devant vous que lorsque vous me demanderez.... mais pour sortir de votre maison, Madame, il faut que j'en sois formellement chassée par vous. (*Elle sort.*)



SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *seule.*

(*Elle tombe dans un fauteuil, après un moment de silence.*)

QUEL reproche cruel elle vient de me faire.... Eh quoi ! j'outrage une personne qui m'a consacré sa vie !.... J'abuse de sa situation, de son attachement.... De son attachement ! puis-je me flatter d'en inspirer? Ah ! sans doute, ce n'est que celui qu'elle doit à ma tante qui la retient auprès de moi. . . . Ne me l'a-t-elle pas dit ? Elle m'aimoit autrefois pour moi-même. . . . Mais comment conserver le cœur de ceux qui nous entourent, si nous perdons les vertus qui les ont attachés? . . . Quelle réflexion accablante !.... Enfin je n'ai donc plus personne à qui je puisse confier mes peines ! Ma tante ! . . . . J'ai méprisé ses conseils, j'ai trahi ses espérances. . . . Je pourrois encore recourir à sa pitié ; mais je ne voudrois rien devoir qu'à sa tendresse ;

&

& j'ai mérité de la perdre sans retour.... & celui qui, jusqu'ici, ne fut pour moi que l'ami le plus aimable & le plus indulgent.... que pensera-t-il à son retour? Comment pourrai-je soutenir sa présence & ses justes reproches, & comment pourrai-je supporter la vie sans son estime?.... Juste Ciel! dans quel abîme suis-je tombée!.... Mes vrais, mes seuls amis s'éloignent de moi, j'en suis abandonnée. Que me reste-t-il? des liaisons frivoles qui n'ont servi qu'à m'égarer.... Il me semble que je suis seule dans l'Univers.... tout se réunit à la fois pour m'accabler & me désespérer. (*Elle retombe dans son fauteuil.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LA MARQUISE.

On vient.... cachons, s'il est possible, le désordre affreux où je suis.... (*Elle se lève.*) Que voulez-vous?

LE VALET DE-CHAMBRE.

Madame, ce sont des lettres de la petite-poste.

LA MARQUISE *les décachette & les parcourt.*

(*A part.*)

Voilà trois créanciers que j'avois oubliés... Et des plaintes, des menaces.... Quelles humiliations!.... (*Au Valet-de-chambre.*) Que faites-vous-là? Laissez-moi seule.

LE VALET DE-CHAMBRE.

Madame.... c'est que....

LA MARQUISE.

Quoi?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est que je voudrois bien que Madame eût la bonté de me donner un à-compte sur mes mémoires.

LA MARQUISE.

Dans ce moment cela m'est impossible.

LE VALET-DE CHAMBRE.

Comme Madame vient de donner cinq cent francs à cette femme dont la maison a été brûlée, je croyois.....

LA MARQUISE.

Moi! .... je ne lui ai rien donné : malheureusement je ne puis la secourir.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame est maîtresse de dire ce qui lui plaît; mais la femme sort d'ici dans l'instant : elle m'a conté la générosité de Madame, & m'a montré l'argent.

LA MARQUISE.

Comment!.... Mais cela n'est pas vrai.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle a bien dit que Madame ne vouloit pas qu'on le sût; mais elle nous l'a confié à Lapierre & à moi.

LA MARQUISE.

O Ciel! qu'est-ce que j'entrevois!... Appelez-moi Juliette.

LE VALET-DE CHAMBRE.

Oui, Madame.... Voilà mon mémoire, je supplie Madame d'y jeter les yeux, & de se ressouvenir que j'ai une femme & cinq enfans, & que je suis leur seule ressource.

LA MARQUISE.

Je m'en occuperai, je vous le promets; mais allez-moi chercher Juliette, qu'elle vienne sur le champ; allez. (*Le Valet-de-chambre sort.*) (*La Marquise continue.*) Juliette.... oui, Juliette en est capable.... Grand Dieu! dans l'instant même où je la traite avec tant d'injustice..... Ah! que j'ai d'impatience de réparer mes torts..... Mais elle ne vient point; je vais l'aller chercher.... Je crois l'entendre.... Ah! la voici.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, vous avez secouru cette pauvre femme en mon nom; vous vous êtes dépouillée de tout ce que vous possédiez pour m'épargner la honte & la douleur d'abandonner cette infortunée?....

JULIETTE.

Et mon Dieu! Madame, qui vous a dit cela?

LA MARQUISE, *l'embrassant avec transport.*

Je t'ai devinée; du moins mon cœur est capable de connoître & d'apprécier le tien.

JULIETTE.

Ce que j'ai fait est bien simple; j'avois cet argent, mon père & ma mère peuvent s'en passer, je l'ai donné, de votre part, à cette femme; mais en ajoutant que vous lui défendiez d'en parler à personne.

LA MARQUISE.

Ainsi, Juliette, vous espériez me cacher un si juste sujet de reconnoissance.... Ah! de quel bonheur vous vouliez me priver!... Quoique je ne doive pas attribuer à votre amitié pour moi un procédé si noble & si touchant; quoique vous m'ayez dit, Juliette, que le seul motif de toutes vos actions est votre attachement pour ma tante, je ne vous en aime pas moins.... & je n'en suis pas moins sensible au plaisir d'admirer vos vertus.

JULIETTE.

Ah! Madame, mon zèle peut quelquefois être téméraire, indiscret, je le sens, je l'avoue; mais je m'étois flattée que la cause

qui le produit vous étoit si connue, que vous daigneriez toujours l'excuser. Non, Madame, j'ose le dire, quand vous paroissez douter de mon cœur, vous n'êtes pas de bonne-foi. Non, je ne me persuaderai jamais que vous soyez capable d'une si grande injustice.

LA MARQUISE, *avec le plus grand attendrissement.*

Juliette, ma chère Juliette! vous m'aimez donc toujours?

JULIETTE.

Si je vous aime!.... Ah! Madame, puisque vous souffrez cette expression, je vous aime comme on doit aimer une bienfaitrice, une sœur, & l'objet du premier sentiment de mon ame. Songez donc, Madame, que nous n'avons pas vingt-deux ans, & qu'il y en a quinze que je vous aime. Tout ce qui vous touche m'est devenu personnel, vos peines sont les miennes; je m'énorgueillis de vos succès, ou je m'afflige de vos fautes, parce que tout mon bonheur dépend de votre conduite & de votre réputation. Destinée dès l'en-

fance à vous consacrer ma vie, devant tout à votre famille & à vos bontés, pourrois-je, Madame, sans la plus affreuse ingratitude, avoir d'autres sentimens?....

LA MARQUISE, *l'embrassant.*

Ah! que ne suis-je digne d'une amie telle que toi?.... Pardonne-moi mes torts, mes injustices, je les déteste. Ah, Juliette, l'inquiétude & le chagrin ont cruellement altéré mon caractère; je ne le sens que trop.... Ma situation m'accable, je l'avoue; je n'y vois point de remède, & tout mon courage m'abandonne....

JULIETTE.

L'irrésolution & la foiblesse aggravent tous les maux. Il y a plus de six mois, Madame, que vous vous repentez, & que vous formez le projet de mettre de l'ordre dans vos affaires, sans avoir la force d'exécuter un dessein si louable. Alors les moyens en étoient plus faciles. Plus vous balancez, & plus les difficultés augmentent.

LA MARQUISE.

Mais comment débrouiller ce chaos d'affaires? Par où commencer?

JULIETTE.

Par savoir au juste l'état de vos dettes.

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu! je le saurai aujourd'hui; j'ai reçu un billet de l'homme que j'ai chargé de cette information; il me mande qu'il viendra ce soir à huit heures me rendre réponse.

JULIETTE.

Mais, Madame, combien à-peu-près croyez-vous devoir?

LA MARQUISE.

Ah! je crains bien que mes dettes ne se montent à près de quarante mille francs. Enfin, je ferai une réforme entière; j'abandonnerai ma pension; je saurai me passer de tout.... Ah! puissé-je à ce prix réparer mes torts! ....

JULIETTE.

Vous saurez ce soir à huit heures l'état de vos affaires; mais, Madame, vous serez avec Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE, *vivement.*

Comment ferai-je pour me débarrasser

d'elle !.... Elle voudra veiller ; dans l'état où je suis ce tête-à-tête m'excédera. J'ai envie de lui écrire qu'il m'est impossible de la recevoir.

JULIETTE.

Cela ne se peut pas ; elle forceroit votre porte.

LA MARQUISE, *vivement.*

Il est cependant cruel d'être importunée à cet excès par une personne qu'on n'aime point.... ou du moins qui est trop légère pour inspirer un sentiment bien tendre.

JULIETTE.

Qu'on n'aime point.... Vous l'avez dit, Madame, le mot vous est échappé.... Cependant elle forceroit votre porte, & même elle y seroit autorisée.... Voilà l'inconvénient de donner tous les droits de l'amitié *à une personne qu'on n'aime point.* Par vos démonstrations, vous avez contracté avec elle, & avec le monde, un engagement auquel vous ne pouvez vous soustraire tout-à-coup, sans être accusée d'inconséquence & de mauvais pro-

cédé. Il ne vous est pas possible de rompre avec elle, vous ne pouvez que vous en éloigner par degrés.

LA MARQUISE.

Comment ai-je pu former une semblable liaison?

JULIETTE.

Vous ne vous aimez ni l'une ni l'autre; le tems vous dégagera facilement. Mais, pour revenir à vos affaires, si vous le permettez, Madame, je les ferai ce soir à votre place; je verrai l'homme que vous en avez chargé, & après le départ de Madame la Vicomtesse, je vous rendrai compte de notre entretien.

LA MARQUISE.

J'y consens. Je vais chercher quelques papiers que j'avois oublié de lui remettre & que vous lui donnerez.... Que je crains d'apprendre ce qu'il vous dira!.... Vous ne m'en parlerez, ma chère Juliette, que lorsque la Vicomtesse sera partie; car je veux, s'il est possible, lui cacher des peines que je ne puis confier qu'à vous seule.... Dites bien, ma chère amie, dites bien à

cet homme que s'il peut me tirer de cet affreux labyrinthe, sans que M. de Germini & ma tante en soient instruits, je lui devrai plus que la vie, car je croirai lui devoir l'honneur. Il m'a donné cette espérance, si mes dettes ne passoient pas quarante mille francs. Rappelez-le lui.

JULIETTE.

Je n'oublierai rien, Madame, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Répétez-lui que je lui abandonnerai ma pension pour le temps nécessaire; que j'en signerai l'engagement. Il a de grandes obligations à ma famille, faites-les valoir; enfin, dites-lui qu'il est ma seule espérance, & ma dernière ressource.

JULIETTE.

Se peut-il, Madame, que vous recouriez ainsi à un étranger, quand vous avez une tante....

LA MARQUISE.

Je ne demande à cet étranger que de me prêter une partie de la somme dont

j'ai besoin, & j'en paierai l'intérêt. Cette somme après tout ne sera pas bien considérable, car j'ai plusieurs créanciers qui m'accorderont du temps.

JULIETTE.

Je le crois bien ; ils vous ont assez volée pour cela. Vous n'avez jamais examiné ni arrêté un mémoire ; vous ne savez le prix de rien ; vous avez toujours tout acheté à crédit : voilà les principales causes de l'embarras où vous êtes. Mais n'en parlons plus ; oublions le passé, & ne songeons qu'à l'avenir.

LA MARQUISE.

Ah ! si je puis payer mes dettes, croyez-vous, Juliette, que j'en fasse jamais de nouvelles ?

JULIETTE.

Si je croyois, Madame, qu'après la leçon que vous recevez, vous fussiez capable d'un tel égarement, je vous regarderois comme la personne la plus extravagante & la plus méprisable. Jugez si je puis avoir une semblable pensée.

LA MARQUISE.

Ah ! Juliette, vous lisez bien dans le fond de mon ame.... Quand on a senti toute l'étendue de ses fautes, quand on en a gémi sincèrement, il est impossible d'y retomber jamais. Mais ne perdons point de temps ; avant le retour de la Vicomtesse, allons chercher ces papiers.... Venez, chère Juliette, (*Elle la prend sous le bras.*) dans mon cabinet. Venez. (*Elles sortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, *seule.*

Soixante et dix mille francs!... Elle doit soixante & dix mille francs!... Juste ciel! dans quel état seroit-elle à présent, si elle savoit cette accablante nouvelle!.... Cet homme sur lequel elle comptoit tant, je l'ai trouvé d'une sécheresse, d'une froideur..... Enfin je viens d'écrire à Madame Dorizée ce triste détail; je ne doute pas de sa générosité; mais la plupart de ces dettes sont exigibles tout-à-l'heure, pourra-t-elle y satisfaire?.... Ma malheureuse Maîtresse, dans quel précipice on a su l'entraîner! .... Sa situation me la rend mille fois plus chère encore. Quand elle étoit heureuse, que j'étois loin de connoître toute la force du sentiment qui m'attache à elle!.... Elle ne se doute

de rien encore; elle soupe tranquillement avec Madame la Vicomtesse. Depuis ce cruel entretien, je l'ai revue un moment; mais j'avois si bien composé mon visage, que loin d'y découvrir rien de fâcheux, j'ai cru m'appercevoir qu'elle concevoit de bonnes espérances.... Sa tante, sa respectable tante ne l'abandonnera pas, j'en suis sûre!... Mais soixante & dix mille francs, les aura-t-elle?..... S'il faut les chercher & recourir à des gens d'affaires, le secret sera divulgué; & l'éclat est tout ce que je crains!... On vient, je crois; ciel! c'est Madame.... J'attends la réponse de Madame Dorizée; jusques-là dissimulons, s'il se peut.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

LA Vicomtesse écrit un billet dans ma chambre, & j'ai saisi ce moment pour vous dire un mot, ma chère Juliette; je ne veux

pas vous faire de questions........ mais, tout-à-l'heure, vous paroissiez satisfaite.

JULIETTE.

Au nom de Dieu, Madame, ne montrez à Madame la Vicomtesse ni trouble ni inquiétude, je vous en conjure : vous savez à quel point elle est indiscrette. Prenez donc de l'empire sur vous-même; ne vous laissez point abattre.. .. (*Elle lui prend la main & la baise.*) Ma chère Maîtresse!.... Ah, Madame, pardonnez!... (*à part.*) Je ne puis cacher ma douleur!...

LA MARQUISE.

Juliette ... tu pleures!.... Ah, je suis perdue!.... Il n'y a plus de ressources, je le vois. . . .

JULIETTE.

Eh, qu'ai-je donc dit?.... Mais, Madame, rassurez-vous; non, rien n'est désespéré.... non, croyez-en ma parole; ce jour même terminera vos peines, je l'espère...... j'en suis même sûre.

LA MARQUISE.

Se pourroit-il?.... Mais pourquoi donc ces larmes que je t'ai vu répandre?

JULIETTE.

C'est un moment d'attendrissement, dont je n'ai pu me défendre.... Mais je vous jure que je suis contente .... oui, je le suis.

LA MARQUISE.

Tu ne voudrois pas me tromper ?

JULIETTE, *à part.*

Hélas ! .... (*Haut.*) Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis pas encore parfaitement instruite de vos affaires, l'homme que vous en avez chargé, n'a pas encore pu les examiner entièrement. Je lui ai donné vos papiers, & demain matin vous aurez une dernière & positive réponse.

LA MARQUISE.

Mais du moins vous a-t-il donné quelque espérance ?

JULIETTE.

J'en ai beaucoup, & je les crois très-fondées.

LA MARQUISE.

Ah ! Juliette, vous me rendez la vie.

JULIETTE.

Reprenez donc votre gaité; que Madame la Vicomtesse ne puisse avoir aucun soupçon ; de grâce, Madame, soyez avec elle comme à l'ordinaire .... Le secret est si essentiel ?

LA MARQUISE.

Je me contraindrai, je vous le promets; mais cet effort est bien pénible.... A présent que mes yeux sont tout-à-fait ouverts, si vous saviez à quel point elle m'est importune, comme elle me paroît folle, inconséquente, ridicule! .... & comme je vois clairement qu'elle ne m'a jamais aimée .... Mais paix .... Je crois l'entendre.

JULIETTE.

Oui, c'est-elle.



SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, *en Chambrelouque*, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE, *à la Marquise.*

J'AI fini mon billet.... Ah, ma chère Juliette, de grâce, rendez-moi un service ; allez me chercher mon sac à parfiler que j'ai oublié là-dedans.

LA MARQUISE.

Et le mien aussi.

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort.*)

LA VICOMTESSE.

J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive. . . . Que je plains les gens désœuvrés, l'occupation a tant d'attraits ! . . . . Je l'ai bien éprouvé l'été dernier; je fis un voyage charmant à la campagne; nous y menions véritablement une vie délicieuse . . . . . douce . . . . simple . . . . . Nous ne nous

couchions jamais avant trois heures du matin. . . . Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu, car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs une liberté, une gaieté . . . . & un jeu . . . . ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cent louis; & puis des lectures ravissantes l'après-midi pendant que nous parfilions.... Oh, cela étoit à tourner la tête.

LA MARQUISE.

Quel ouvrage vous lisoit-on?

LA VICOMTESSE.

Mais. . . . je ne m'en ressouviens pas trop. . . . Je crois cependant que c'étoit un roman. . . . . mais un roman moral, philosophique; car aujourd'hui on trouve le secret de mettre de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli siècle que le nôtre! . . . . Parlez un peu de Philosophie & de Métaphysique à nos mères & à nos belles-mères, vous verrez la mine qu'elles feront. . . . Ah, voici nos sacs. . . . Allons, faisons notre établissement. (*Juliette tire des fauteuils.*)

LA MARQUISE.

Une petite table.....

LA VICOMTESSE.

Oui, là, entre nous deux.

LA MARQUISE.

Mon cœur, voilà votre sac. (*Elles s'asseyent.*)

LA VICOMTESSE.

Quelle soirée nous allons passer ; que ne puis-je ainsi les donner toutes à l'amitié !.... (*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'estomac inoui. (*Elle baille.*)

LA MARQUISE.

Et moi aussi. (*Elle baille.*)

JULIETTE, *à part.*

Cette charmante soirée commence bien vivement. Mais c'est ainsi que cela se passe toujours.

LA MARQUISE. *

Juliette, vous pouvez vous en aller

---

* Les deux Amies doivent avoir dans toute cette Scène l'air de l'ennui & de la plus grande nonchalance parler d'un ton froid & lent, & sans se regarder.

(*Juliette sort. Après un grand silence, la Marquise continue:*) Mon cœur, avez-vous du gros or?

LA VICOMTESSE.

Assurément, de l'or de bobines. Je n'en parfile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot? Allons, je vais vous donner un fagot. C'est tout ce que j'aime que de faire un fagot! (*Après un grand silence.*) Irez-vous mardi en traîneaux?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas. Et vous?

LA VICOMTESSE.

Et mon Dieu, oui, j'irai, & jeudi aussi.... Ce qui me contrarie à la mort.... car je suis frileuse à un excès!....

LA MARQUISE, *après un grand silence.*

Mais, quelle heure est-il?

LA VICOMTESSE.

Je n'en ai point d'idée.... (*Elle baille.*) Le temps passe si vîte pour moi, quand nous sommes ensemble.

LA MARQUISE *baille, ensuite elle regarde à sa montre.*

Comment donc, il n'est pas onze heures. . . .

LA VICOMTESSE.

Cela n'est pas possible ; il y a plus d'une heure que nous avons soupé. (*Elle regarde à sa montre.*) Dix heures trois quarts, cela est vrai. . . .

LA MARQUISE.

A quelle heure avez-vous demandé vos chevaux ?

LA VICOMTESSE.

A une heure.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah, ciel ! . . . . Quelle contrariété !

LA VICOMTESSE.

Mais mon cocher est si peu exact, que je parie qu'il ne sera pas ici avant deux.

LA MARQUISE, *à part.*

Cela est agréable.

LA VICOMTESSE.

Qu'avez-vous, mon cœur ? Vous avez l'air de souffrir.

LA MARQUISE.

Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux.... j'ai des inquiétudes dans les jambes. (*Elle se lève, & la Marquise aussi.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE, *à la Vicomtesse.*

MADAME....

LA VICOMTESSE.

Quoi, Juliette?

JULIETTE.

Il y a là-dedans une personne qui demande à vous parler, Madame.

LA VICOMTESSE.

A moi?

JULIETTE.

JULIETTE.

Oui, Madame.

LA VICOMTESSE.

A l'heure qu'il est, cela est singulier. Allons, j'y vais.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

Du moins je vais respirer un moment.... Ah, je suis excédée !....

JULIETTE.

J'avois prévu que la conversation entre vous seroit fort languissante....

LA MARQUISE.

Et cette fureur de rester jusqu'à deux heures du matin pour parfiler, sans dire un mot ; cela est réellement inconcevable.

JULIETTE.

En veillant ainsi, elle ne se levera demain qu'à midi ; le dîner & sa toilette la

conduiront à l'heure des spectacles, & puis ce sera une journée de passée. . . . Si elle se couchoit de bonne heure, que feroit elle de ses matinées ?

LA MARQUISE.

Est ce-là vivre ? . . . . Elle est avec cela d'une légèreté ! Elle avoit, disoit-elle tantôt, les choses les plus intéressantes à me confier, des conseils à me demander, & ce soir elle a totalement oublié *ses peines, ses chagrins*, dont elle avoit tant d'impatience de me faire le détail.

JULIETTE.

Et vous ne lui avez pas rappelé ?

LA MARQUISE.

Je m'en suis bien gardée; car après tout son silence me convenoit encore mieux que son entretien.

JULIETTE.

La voici. Elle a l'air bien affairée; je vous laisse; sûrement pour le coup elle a quelque secret à vous dire. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

AH ! mon cœur, vous me voyez dans une agitation, dans un trouble....

LA MARQUISE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA VICOMTESSE.

C'est une de mes femmes qui demandoit à me parler....

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, elle est venue m'avertir que ma belle-mère est dans une colère affreuse contre moi. Elle a su toute l'histoire de la Baronne ; elle est amie de ses parens, & cette perte au jeu, qu'on attribue à mes conseils, a disposé ma belle-mère à me faire le plus beau sermon.... Imaginez-vous qu'elle est établie dans ma chambre,

& qu'elle m'attend pour me prêcher.....
Oh! elle m'attendra long-temps, car je suis décidée à passer la nuit ici....

LA MARQUISE.

Mais quelle folie!....

LA VICOMTESSE.

Mais voulez-vous que j'aille m'exposer à une scène, ayant déjà mal aux nerfs, après avoir soupé, & avec la sensibilité que vous me connoissez.... non, cela est impossible. Je resterai ici jusqu'à demain matin.... Nous causerons.... j'ai tant de choses à vous dire!.... Vous ne pouvez imaginer à quel excès je suis à plaindre dans mon intérieur.... Vous me voyez souvent des momens de mélancolie : cette inégalité est bien excusable, & toute la philosophie du monde n'est pas toujours suffisante pour surmonter des peines qui touchent si sensiblement.

LA MARQUISE.

L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous les fait dissimuler si bien.

LA VICOMTESSE.

En effet, j'en ai du courage.... Si je

n'avois pas *du caractère & de la force*, que deviendrois-je?.... Jugez de ma situation, la voici en deux mots : j'ai un mari qui se plaint de moi, & qui me contrarie sans cesse ; un beau-père & une belle-mère qui ne peuvent me souffrir, & avec qui je suis forcée de vivre, puisque je loge chez eux ; j'ai cent ennemis qui me noircissent & me calomnient, &, excepté vous, je n'ai pas une seule amie.

LA MARQUISE.

Cette situation est affreuse. Mais qu'avez vous tenté pour l'adoucir ?

LA VICOMTESSE.

Je tâche de me dissiper ; je ne reste jamais chez moi ; je sors, je cours ; je cherche des gens dont je ne me soucie guères, & qui ne m'aiment point, pour éviter ma famille qui me hait & me tourmente.

LA MARQUISE.

Mais on ne peut pas toujours fuir sa famille, il faut bien la retrouver quelquefois, & rien ne peut soustraire à l'autorité d'un mari. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de se faire aimer de ceux dont on

dépend, que de les braver, de les irriter, & de les conduire peut-être à des extrêmités violentes?

LA VICOMTESSE.

Mais, pour leur plaire, il faudroit presque renoncer au monde; il faudroit rester chez soi une partie de la journée; il faudroit y souper souvent, ne point faire de dettes, & ne point jouer au Pharaon.

LA MARQUISE, *riant.*

En effet, voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

LA VICOMTESSE.

Vous vous moquez.... Je comprends bien que ces volontés ne seroient pas tyranniques pour vous, & que vous vous y soumettriez sans peine, vous qui êtes la raison même. Mais je n'ai pas eu l'avantage dont vous jouissez, celui de recevoir une éducation parfaite. On vous a donné mille talens, vous savez vous occuper, & vous pouvez rester chez vous sans ennui; vous avez eu un excellent guide pour diriger vos premiers pas dans le monde; vous avez reçu d'utiles conseils qui doi-

vent former votre esprit & votre cœur ; il n'est donc pas étonnant que vous ayez de l'ordre, de la raison, & des principes invariables. Si vous n'étiez pas, comme vous l'êtes, un modèle de conduite & de sagesse, il auroit fallu que vous fussiez née imbécille, ou folle. Ainsi, ma chère amie, ne vous énorgueillissez pas trop de toutes vos perfections, vous en devez la plus grande partie aux tendres soins de votre estimable tante.

LA MARQUISE, *à part.*

O Ciel ! quelle amère & juste critique elle fait de moi sans le vouloir ?

LA VICOMTESSE.

Pour moi, j'ai été mise au couvent dès mon enfance, & je n'en suis sortie que pour me marier ; vous êtes raisonnable, & je suis étourdie, cela est dans l'ordre. . . . Je me suis livrée à la mode que j'ai trouvée établie dans le monde ; n'ayant nulle ressource en moi-même, j'en ai cherché dans une dissipation qui pouvoit seule m'arracher à l'ennui.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes si jeune ; vous pourriez encore acquérir des connoissances, des talens.

LA VICOMTESSE.

Je le voudrois, j'y fais ce que je puis.... Je fais un cours de Physique ; j'ai un maître de Billard ; je monte à cheval au manége ; j'apprends à mener une calèche ; avec tout cela, quand je suis seule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins désœuvrée, & la retraite ne m'en est pas plus agréable.

LA MARQUISE.

Je le crois bien ; le genre d'étude que vous avez choisi, ne doit pas vous être d'une grande ressource dans la solitude.

LA VICOMTESSE.

Mais, cependant, ce genre d'étude est très à la mode, & toutes les femmes aujourd'hui s'y livrent également.

LA MARQUISE.

Laissons aux hommes les exercices violens & les sciences ; ils n'ont pas nos grâ-

ces, nous n'avons pas leur force. Ils sont faits pour les grandes choses; la témérité, l'audace, l'enthousiasme leur conviennent; la modération, la raison & la douceur, voilà notre partage. En cherchant à nous ressembler, ils s'aviliroient; & nous, en voulant les imiter, nous renonçons à tous nos agrémens, & nous perdons les plus sûrs moyens de leur plaire.

LA VICOMTESSE.

Ainsi, mon cœur, vous condamnez une femme qui joue au billard, qui va à la chasse, & qui fait des cours de sciences.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'en toutes choses on ne doit condamner que l'excès. Une femme qui consacreroit toute sa vie aux occupations dont vous parlez, & qui d'ailleurs ne cultiveroit aucun autre talent, me paroîtroit, je l'avoue, fort à plaindre; car enfin, à quarante ans on ne peut ni suivre une chasse, ni conduire une calèche.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais pensé à ce que je ferois à

quarante ans. . . . Vous m'en donnez l'idée il faut que je m'en occupe. . . . . Je serai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela. . . . . Mon cœur, vous parlez comme un ange, vous m'avez persuadée, & je vais quitter le cheval.... Aussi bien il me donne des courbatures. . . . . Mais, j'entends Juliette. . . . . Que nous veut-elle ?

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, JULIETTE, *tenant deux dominos & des masques.*

JULIETTE, *à la Vicomtesse.*

MADAME, voici les habits de bal que vous avez demandés.

LA MARQUISE.

Comment, des habits de bal!

LA VICOMTESSE.

Il y a aujourd'hui bal de l'opéra.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon cœur, nous allons y aller.

LA MARQUISE.

Ah ! je vous jure, par exemple, que je n'en ferai rien.

LA VICOMTESSE.

Mais, écoutez donc, je ne veux rentrer chez moi très-décidément qu'à cinq heures du matin. Il est une heure, que voulez-vous que nous fassions d'ici-là ?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez ; pour moi je vous déclare que je vais me mettre dans mon lit.

LA VICOMTESSE.

Bon, je connois cela, c'est votre manière ; vous commencez toujours par refuser. . . .

LA MARQUISE.

Vous ne me reprocherez plus ma foiblesse, car je vous promets désormais de persister dans ma résistance.

LA VICOMTESSE.

J'y consens. Mais pour aujourd'hui cela seroit trop cruel, je ne puis rentrer chez moi, vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous offre un lit.

LA VICOMTESSE.

Moi, me coucher, moi, dormir dans l'agitation où je suis!

LA MARQUISE.

Vous me persuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

LA VICOMTESSE.

Ce sera du moins une distraction, & j'en ai grand besoin.

JULIETTE, *à part.*

Comme cela est touchant!

LA VICOMTESSE.

J'en fais juge Juliette.... Ecoutez, ma chère Juliette, j'ai une raison.... une très-forte raison qui m'empêche de rentrer chez moi.

JULIETTE.

Je la sais, Madame, cette raison.

LA VICOMTESSE.

Comment !

JULIETTE.

Mademoiselle Henriette, votre femme-de-chambre, que j'ai vue ce soir pour la seconde fois de ma vie, m'a conté, avec le plus grand détail, tout ce qu'elle a eu l'honneur de vous dire; & comme elle ne m'a pas demandé le secret, il m'est permis, Madame, de vous avertir de ne pas trop compter sur sa discrétion.

LA VICOMTESSE.

Mais où trouver une femme-de-chambre discrette? Voilà la sixième à laquelle je donne ma confiance, j'en ai déjà renvoyé cinq, je ne peux pas mieux faire.... Enfin, vous voyez bien, Juliette, qu'il vaut bien mieux aller au bal, que d'attendre ici le jour, & de nous ennuyer à mourir..... Allons, habillez votre Maîtresse.

LA MARQUISE.

Mais c'est une persécution inutile.

JULIETTE, *bas à la Marquise.*

Vous ne pourrez, Madame, vous en débarrasser qu'à ce prix.

LA MARQUISE, *bas à Juliette.*

Cela est insupportable.

LA VICOMTESSE.

Je vous assure que je n'ai guère plus d'envie que vous d'aller au bal.

LA MARQUISE.

Oui, c'est par raison que vous vous faites cet effort; en vérité, cela est héroïque! . . . . Mais, écoutez, je veux bien vous y suivre . . . .

LA VICOMTESSE, *avec transport.*

Ah, charmante personne! . . . . Mon cœur, que je vous aime . . . .

LA MARQUISE.

Mais à condition que si vous y trouvez une femme de votre connoissance, je vous laisserai avec elle, & que j'aurai la liberté de m'en aller.

LA VICOMTESSE.

Voilà qui est dit.... de tout mon cœur;

oh, cela est trop juste! Allons, allons, habillons-nous.

JULIETTE, *à la Vicomtesse.*

Madame, voulez-vous passer votre habit?

LA VICOMTESSE.

Volontiers.... (*Elle s'habille.*) Nous aurons de bonnes figures là-dedans....

LA MARQUISE, *à part.*

Quelle folie!.... Quelle inconséquence!.... Mais du moins son éducation lui sert d'excuse.... On ne doit que la plaindre.....

JULIETTE, *à la Marquise.*

A vous, Madame, à présent. (*Elle habille la Marquise.*)

LA VICOMTESSE.

On m'a dit que le bal seroit superbe ce soir.... Je crois que j'y serai aimable.... Où sont donc nos masques?.... Ah! les voilà.... Je prends celui-ci.... Dépêchez-vous donc, petit chat.... Ah, vous êtes charmante comme cela!..... Le drôle d'habit.... C'est joli de se déguiser.... Et notre coëffure?....

JULIETTE.

Elle est là....

LA MARQUISE.

Mettons d'abord nos masques. (*Elle met son masque.*)

LA VICOMTESSE.

Dépêchez vous donc, chère Juliette.... les pieds me brûlent.... Voilà justement l'heure où le bal est ravissant.... Allons, allons, de la diligence. (*Elle met son masque.*)

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient.... Voyez ce que c'est, Juliette....

JULIETTE.

Eh, mon Dieu! Madame....

LA MARQUISE.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je crois entendre la voix de Madame Dorizée.

LA MARQUISE.

O Ciel!

JULIETTE.

Je ne me trompe point, c'est elle-même.

LA MARQUISE.

Je tremble.

LA VICOMTESSE.

Quel fâcheux contretemps! ....

JULIETTE, *à part.*

Voilà, pour le moment, une terrible apparition.

SCÈNE VIII.

DORIZÉE, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*Dorizée reste un moment dans le fond du Théâtre à considérer la mascarade avec surprise ; la Vicomtesse & la Marquise paroissent interdites & confuses.*)

DORIZÉE, *s'avançant.*

Je trouble à regret vos plaisirs, mais il faut absolument que je dise un mot à ma nièce ....

LA VICOMTESSE, *bas à la Marquise.*

Sauvez-vous, mon cœur.... je resterai, j'essuierai la scène à votre place; je me sacrifie volontiers ....

LA MARQUISE, *bas à la Vicomtesse.*

Non, sortez vous-même, je vous en conjure.

LA VICOMTESSE, *bas.*

Je ne puis vous abandonner.

DORIZÉE.

J'ai perdu l'habitude du bal.... & vous êtes trop bien déguisées pour que je puisse vous reconnoître .... Ma nièce, voulez-vous-bien me répondre ? ....

LA VICOMTESSE *s'avançant avec une petite voix de bal.*

Ma chère tante, pardonnez-moi cette petite mascarade.

LA MARQUISE, *se démasquant.*

Ma tante, je suis au désespoir ! ....

LA VICOMTESSE, *bas à la Marquise.*

C'est donc moi qui dois prendre le parti de la fuite.... Adieu, mon cœur. Je suis

inconsolable de tout ceci. Les tantes & les belles-mères sont aujourd'hui conjurées contre moi ; je vais me livrer à la mienne pour me punir du trouble que je vous cause.... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

DORIZÉE, LA MARQUISE, JULIETTE.

(*Juliette fait quelques pas pour s'en aller.*)

DORIZÉE.

RESTEZ, Juliette ; vous m'avez écrit, je vous dois une réponse, & je ne veux pas vous la faire attendre plus long-temps.

JULIETTE.

Ah, Madame, j'ose la deviner....

DORIZÉE, *à la Marquise.*

Quittez cet air embarrassé, ma nièce ; regardez-moi, vous ne verrez sur mon visage aucune trace de mécontentement : je pourrois me plaindre de vous ; mais vous paroissez trop sentir votre tort, pour qu'il me soit possible de vous le reprocher.

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez pénétrée de regret & de confusion; l'excès de votre indulgence me rend plus coupable encore.... Je n'ose vous faire le détail des raisons qui pourroient m'excuser un peu; mais daignez demander à Juliette de quelle manière j'ai été entraînée, & combien j'avois de répugnance ....

DORIZÉE.

Sans savoir vos raisons, & sans pouvoir les croire bonnes, je suppose, puisque vous m'avez manqué de parole, qu'il a dû vous en coûter beaucoup.

LA MARQUISE.

Je vous ai trompée; mais que j'en suis punie. Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur!....

DORIZÉE.

Vous m'avez affligée, vous m'avez fait un mensonge, mais vous ne m'avez point trompée. Pendant l'histoire que vous me faisiez tantôt, j'ai joui d'un plaisir, celui de me convaincre par votre rougeur &

par votre maladresse, que du moins vous mentiez pour la première fois. Comme j'ai plus d'expérience que vous n'en avez, avec plus d'art, vous ne m'auriez pas persuadée mieux, & je sens que jamais je ne l'aurois oublié. Plusieurs circonstances peuvent faire pardonner une légèreté, un manque d'égards; mais rien ne peut rendre excusable un instant, un seul instant de fausseté. Cessez donc, mon enfant, de vous reprocher un tort que je vous pardonne, & dont je ne vous parlerai plus. Je suis venue ce soir, j'ai forcé votre porte, non pour avoir cette explication, mais pour vous apporter une bonne nouvelle que je viens d'apprendre dans l'instant.

LA MARQUISE.

Une bonne nouvelle?.....Quoi ?... M. de Germini est-il en route ?.... Va-t-il arriver bientôt ? ....

DORIZÉE.

Vous l'avez deviné.!.. C'est sur quoi je voulois vous prévenir.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah, Dieu !.... (*Haut.*) Bientôt...., Dans combien de jours?

DORIZÉE.

Il vouloit vous surprendre ; mais j'ai jugé qu'il falloit vous avertir.... Il m'a écrit.... Il arrive cette nuit même ; il sera ici dans une heure....

JULIETTE.

Elle pâlit.... elle chancelle.... Ah, Madame !.... (*Dorizée & Juliette soutiennent la Marquise.*)

LA MARQUISE.

Il arrive dans une heure ! ....

DORIZÉE.

D'où vient ce saisissement ? .... Que pouvez-vous craindre ? n'avez-vous pas une mère, une amie ? N'avez-vous rien à lui dire ? ... Ne pourrai-je obtenir un moment de confiance ? .... Ah ! quand vous me la refusez, comment ne pénétrez-vous pas que mon cœur doit deviner vos peines ?... Ne parlerez-vous point, ma fille ?... Est-ce là le prix que vous réserviez à tant de tendresse ?

LA MARQUISE.

Quel moment choisissez-vous pour me

demander cette confiance que je vous dois à tant de titres ? .... Vous êtes tout pour moi.... Je vous aime comme je dois vous aimer; je ne puis mieux vous peindre l'excès d'un attachement si tendre.... S'il ne s'agissoit que de vous avouer mes fautes, n'en doutez pas, mon cœur vous seroit ouvert.... Si vous n'étiez que mon amie, vous sauriez tous mes secrets. ... mais ma bienfaitrice ! .... mais abuser de votre bonté, de votre générosité.... non, je ne le puis. ...

DORIZÉE.

Puisque vous ne voulez pas parler, il faut donc vous prévenir.... Grâce aux soins de Juliette, je l'ai pu. Je m'afflige de ne devoir qu'à elle le bonheur de vous être utile.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, ô Ciel !

JULIETTE.

Oui, Madame, je l'avoue, je vous ai trahie; vous deviez soixante & dix mille francs. ...

LA MARQUISE.

Ah, Dieu, se peut-il ?....

DORIZÉE.

Ils sont payés....

LA MARQUISE.

Ah, ma tante !....

JULIETTE, *lui baisant la main.*

Souffrez, Madame....

LA MARQUISE.

Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits, & comment pourrai-je jamais expier toutes mes fautes ! ..... Mais, ma tante, mon cœur est déchiré quand je pense qu'une telle générosité doit déranger votre fortune, & que pour réparer mes folies, il vous en coûte les plus grands sacrifices.

DORIZÉE.

Non, mon enfant, rassurez-vous ; j'avois cette somme ; pouvois-je en faire un usage qui me fût plus cher ? Voilà le fruit de l'économie ; on peut par elle rendre un service essentiel à ce qu'on aime. Quelle est la fantaisie satisfaite dont on doive ja-
mais

mais attendre un plaisir qu'on puisse comparer à ce bonheur inexprimable ?

LA MARQUISE.

Vous me sauvez l'honneur aux yeux du monde; mais quels remords vous me laissez. Je n'ai jamais senti comme dans cet instant la coupable extravagance de ma conduite. Quand vous faites tout pour moi ; par une inconcevable fatalité, je n'en suis peut-être que plus à plaindre.... Pouvez-vous m'aimer encore ? Puis-je me flatter de n'avoir rien perdu de mes droits sur votre cœur, après en avoir tant abusé ?..... Pourrez-vous désormais & m'estimer & croire mes promesses ?... Ah ! daignez, par pitié, s'il est possible, me raccommoder avec moi-même....

DORIZÉE.

Calmez-vous, ma fille, calmez-vous ; & ne me supposez pas des inquiétudes pour l'avenir, que votre repentir détruiroit, si j'avois pu les concevoir. Vous vous êtes égarée, il est vrai ; mais je ne dois attribuer la plus grande partie de vos fautes qu'à moi même.

LA MARQUISE.

A vous ? ô Ciel !....

DORIZÉE.

Oui, sans doute : je vous ai donné de bons conseils, mais je ne vous ai peint les dangers du monde que trop vaguement. Si je vous avois bien détaillé tout ses écueils ; avec l'esprit & l'ame que vous avez, vous les auriez évités, j'en suis sûre. Vous avez reçu par l'expérience une leçon cruelle que j'aurois pu vous épargner. Mais tout est réparé ; oublions nos peines & nos regrets, & ne songeons qu'au bonheur dont nous allons jouir.

LA MARQUISE.

Ah, le bonheur ! Enfin, vous me l'avez fait connoître : c'est dans le sein de sa famille, c'est en remplissant ses devoirs qu'on peut le trouver. La vertu & les sentimens les plus doux & les plus naturels y conduisent & le procurent. La vanité, l'affectation, & les faux airs en éloignent. Il n'est enfin le partage que d'une ame pure & d'un esprit juste.

DORIZÉE, *l'embrassant.*

Il doit être le vôtre. Il le sera, j'en suis certaine. Mais venez, mon enfant, allons au-devant de M. de Germini; venez.

LA MARQUISE.

Je vais donc le revoir, & rien ne troublera ma joie... Ah! ma tante!... Juliette, venez avec nous, je veux goûter le plaisir d'être dans le même instant réunie à tout ce que j'aime!....

JULIETTE.

Vous devez lire dans mon cœur, Madame, & vous y voyez sûrement l'excès de mon bonheur & de ma reconnoissance.

DORIZÉE.

Ne perdons plus de temps; venez, Juliette; allons, ma chère fille. (*Elle prend sous le bras la Marquise, qui donne le sien à Juliette.*)

LA MARQUISE, *en s'en allant.*

Ah! que je suis heureuse!...

Fin du second Volume.

